Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marietudor02dupi

MARIE TUDOR.

LIVRES DE FONDS.

GEORGE SAND.

La Comtesse de Rudolstadt . . . . . 5 vol. in-8.
Consuelo. . . . . 8 vol. in-8.
Horace. . . . . 3 vol. in-8.
Jeanne. . . . . 3 vol. in-8.
Le Prolétaire (*Sous presse*). . . . . 3 vol. in-8.

BALZAC.

Splendeur et Misère des Courtisanes. . . . . 3 vol. in-8.
Honorine. . . . . 2 vol. in-8.
Un début dans la Vie. . . . . 2 vol. in-8.
David Séchard. . . . . 2 vol. in-8.

Mme MÉLANIE WALDOR.

La Coupe de Corail. . . . . 2 vol. in-8.
André le Vendéen. . . . . 2 vol. in-8.
Le Château de Ramsberg. . . . . 2 vol. in-8

Mme LA COMTESSE DASH

Un Mari. . . . . 2 vol. in-8.
Les Châteaux en Afrique. . . . . 2 vol. in-8.
L'Histoire d'un Ours. . . . . 2 vol. in-8.
Un Procès criminel. . . . . 2 vol. in-8.
Arabelle. . . . . 2 vol. in-8.

S. HENRY BERTHOUD.

La Bague Antique.
- *Première série.*—**Courtisanne et Sainte.** 2 vol. in-8.
- *Deuxième série.*—**Gabriel Rusconnetz.** 2 vol. in-8.
- *Troisième série.*—**Berthe Frémicourt.** 2 vol. in-8.
- *Quatrième série.*—**L'Enfant sans Mère.** 2 vol. in-8.

Le Fils du Rabbin. . . . . 2 vol. in-8.
Marianne de Selvignies. . . . . 2 vol. in-8.
Daniel. . . . . 2 vol. in-8.
La Fille du Brigand. . . . . 2 vol. in-8.
La Palette d'or (*Sous presse*). . . . . 2 vol. in-8.
Nicolas Champion (*Sous presse*). . . . . 2 vol. in-8.
Mathieu le Zéphyr (*Sous presse*). . . . . 2 vol. in-8.
Stierna (*Sous presse*). . . . . 2 vol. in-8.

TOUCHARD LAFOSSE.

Chroniques de l'OEil de Bœuf. . . . . 8 vol. in-8.
Hélène de Poitiers. . . . . 2 vol. in-8
Le Rémouleur ou la Jeunesse dorée. . . . . 2 vol. in-8.
Les trois Aristocraties . . . . . 2 vol. in-8.
L'Homme sans Nom. . . . . 2 vol. in-8.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

MADAME A. DUPIN.

MARIE TUDOR

II

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1845

CHAPITRE PREMIER.

Un bruit immense qui se faisait au dehors et qui se composait de mille bruits divers, attira l'attention de l'archevêque. Le religieux attacha sur lui ses yeux pénétrants.

— Les voilà! proféra le prisonnier. Et son visage devint sombre, et son cœur se prosterna devant les deux martyrs qui marchaient au bûcher.

— L'un était l'évêque dépossédé de Londres, Ridley, célèbre par son vaste savoir, et respecté pour l'honnêteté de sa vie; l'autre était l'évêque dépossédé de Winchester, Latimer, dont toute la nouvelle église avait exalté les prédications fougueuses, amèrement caustiques, et semées d'images hardies et quelque peu bouffonnes. Ridley, en un jour d'humaine faiblesse, avait proclamé une foi qui n'était pas la sienne; mais tout aussitôt, il s'était relevé pur et fort de cette dégradation. Latimer avait failli souvent. Le dernier acte de leur vie expiait toutes les lâchetés. Quand ils passèrent sous les fenêtres de cet autre condamné, leurs regards le cherchèrent pour lui dire l'adieu suprême (1);

(1) Burnet. *Histoire de la Réformation.*

ils ne le virent pas : don Garcina le tourmentait en ce moment d'un zèle passionné. Surmontant son émotion, Crammer le quitta brusquement ; et, se plaçant à son étroite fenêtre, le visage collé contre les vitres, il admira la contenance ferme et calme des martyrs, au bruit des malédictions hideuses d'une foule acharnée qui se ruait sur eux. Il y avait des sympathies ; mais elles se manifestaient sans explosion violente : c'étaient des pleurs, des gémissements exaltés, des bénédictions. Un frémissement religieux courut dans tous les membres de l'archevêque et les fit trembler. Il eut honte de cette vie qu'on lui avait laissée encore. Comment l'aimer ? comment la porter désormais sans horreur ? Un désir puissant, inconnu, le désir de la mort, s'empara de son ame. La terre ne lui était plus rien. Lui aussi voulait l'infini. Ce fut sans

trouble que son regard, noblement enflammé, rencontra le regard fixe, profond et amer du religieux. La réalité l'étreignit de nouveau. Ses amis étaient encore aux prises avec les instincts qui donnent l'aversion de la minute dernière et font quelquefois acheter la vie au prix de l'avilissement. Saisi de tendresse et de crainte, il tomba à genoux :

— Mon Dieu ! dit-il en élevant ses mains, fortifie leur foi ! Que les douleurs de la chair ne fassent pas mentir la conscience de ces hommes, tes élus, puisqu'ils veulent mourir pour la vérité ! Ne leur refuse pas, au moment d'une formidable épreuve, la patience si belle ! Que leurs lèvres ne s'ouvrent que pour t'exalter, toi, le souverain bien ! Empêche les malédictions de la foule d'arriver à leurs oreilles ! Tes anges ont de purs concerts, qu'ils étouffent les clameurs de la terre ! Sou-

tiens l'ame des martyrs, ô mon Dieu! Ne permets pas la confusion des justes!

— C'est leur damnation que tu implores, dit le dominicain.

— Vous les livrez au démon, prononça Garcina.

— Prie, prie que leur fatal endurcissement cesse, reprit le dominicain. Se peut-il que tu sois perverti à cet excès?

Crammer, qui se sentait encore revêtu de la force des victimes, sourit paisiblement. S'étant ensuite rapproché de la fenêtre, il fixa ses yeux sur un jeune homme qui le regardait du bas de ces tristes murs. Bien des curieux s'agitaient près de lui sans qu'il se dérangeât de sa contemplation autrement que par des ondulations forcées. Avec une vue moins affaiblie par les chagrins, Crammer aurait trouvé sur ce jeune et beau visage

l'expression d'une douleur profonde. Tout-à-coup l'étranger salua l'archevêque de tous ses respects, et il s'éloigna rapidement. Sans doute il courait où avait couru la foule, sur la place du collége de Baliol, lieu désigné pour l'exécution.

Le silence remplaça le mouvement sauvage. — Ils vont mourir!... ils meurent... proféra Crammer d'une voix agitée. Et encore une fois, il se prosterna sous l'influence de sa terrible angoisse. Combien de temps dura cet état de prières, d'incertitudes, d'extases enivrantes et solennelles? L'esprit est inhabile à ces mystérieux calculs. Il ne mesure que la durée vide des sensations, celle d'où l'homme est absent.

— Entendez-vous ce bruit? dit le dominicain; les hérétiques ont vécu, et la foule s'écoule.

Crammer tressaillit à ce son inattendu. Il promena autour de lui son regard étonné; le dominicain était seul avec lui.

— Vous êtes resté? dit-il.

— J'ai voulu voir quelle impression mylord de Cantorbéry recevrait de son œuvre.

— Vous comptiez sur des lâchetés de ma part?...

— Je comptais sur le repentir.

— Si vous appelez repentir le déni à ma foi, ce repentir ne viendra jamais.

— Quand le jugement de Dieu est proche, reprit le religieux, il se fait dans l'ame de la créature de grands changements.

Cela dit, il inclina la tête et sortit. Un soupir d'aise souleva la poitrine du malheureux. Se trouver seul, après avoir subi malgré soi la gêne et l'effroi de la malveillance, ne plus rencontrer sous ses yeux la curiosité d'une

face ennemie, cette curiosité dure qui fouille sans pudeur, sans délicatesse et sans merci, les profondeurs les plus secrètes de votre ame, celles où vous-même laissez à peine pénétrer un demi-jour, où vous ne jetez que le regard discret et doux, qui se défend d'une clarté trop vive; se dire enfin qu'on a repris possession de sa pensée libre; que nul n'est là pour l'épier, c'est presque du bonheur : Crammer l'éprouva. Chose étrange! dans la rêverie qui le reprit, à côté de la figure de Ridley et de celle de Latimer, sous l'impression affreuse de leur mort, il voyait toujours cette figure restée inconnue par l'éloignement.

L'être espéré entra enfin dans la prison. Crammer devint tremblant. — Est-ce bien toi, Walter?

Le regard du vieillard le parcourut avec

une douce avidité. Walter était beau, non de la beauté convenue, mais du reflet de la pensée mobile, ardente et souveraine. Il portait haut son front intelligent. Le feu des instincts généreux brillait dans ses yeux bruns et dans son sourire particulièrement expressif. Il y avait dans sa parole soudaine, vibrante et enflammée, une irrésistible puissance d'entraînement. Son corps révélait à chaque mouvement la souplesse, la grâce et la force de l'être libre. Quand on le possédait bien, on se disait qu'il y avait dans cette ame une grandeur supérieure à celle de l'individu et à celle de la race, des idées où se trouvaient à la fois l'humanité du moment et celle des temps à naître. A la manière dont il écoutait, on voyait l'homme bien plus jaloux d'apprendre que d'éblouir par sa vive manifestation. Il appartenait aux jeunes par le désin-

PAPETIER RELIEUR NOIRE DOMFRONT

téressement, les chaleureux enthousiasmes et la spontanéité de l'acte ; il appartenait aux êtres avancés dans la vie par l'excellence du jugement.

Les bras de l'archevêque s'étaient ouverts pour le recevoir.

— Que viens-tu faire, mon fils, sur cette terre de mensonges et de meurtres? Le jeune homme répondit à l'étreinte affectueuse du vieillard, puis il le regarda avec une tristesse si mourante, que Crammer en fut saisi. — Tu me trouves changé. Que veux-tu? Vingt-cinq mois de prison et de solitude sont difficiles à supporter. Les jours paraissent longs quand on est seul avec soi-même. Il se recueillit un moment, et ce fut d'une voix agitée qu'il dit : — Parle-moi d'eux, Walter. Tu les a vu mourir. Lequel a succombé le premier?

— Latimer, répondit Walter.

— Il n'a pas eu de faiblesse ? demanda le prélat avec amitié.

— Non, il est mort dignement. Attaché au poteau, il a parlé à Rideley, d'un air d'enthousiasme et de ferveur qui donnait à sa figure un beau caractère Latimer dont les saillies communes égayaient la foule et attiraient les enfants sur ses pas, s'était transformé en un saint glorieux.

—A-t-il souffert longtemps ?

— Grâce à une ceinture de poudre que la pitié des bourreaux avait imaginée pour les deux martyrs, leur supplice n'a pas été aussi effroyable que le craignaient leurs amis.

Latimer est mort promptement ; Ridley, plus jeune et plus vigoureux, a vécu plus longtemps sans démentir d'ailleurs la haute nature que nous lui connaissons tous.

— Que l'éternité leur soit bonne! proféra l'archevêque, et vous, mon Dieu! recevez mon humble glorification! Ma prière est donc montée vers vous!... Des larmes coulaient sur les joues de l'archevêque. — Mais dis-moi depuis quand es-tu de retour ici?

— J'étais en Italie quand j'ai appris votre captivité, et je suis accouru. Mais les obstacles se sont multipliés sur ma route... C'est avant hier, seulement, mon père, que j'ai pu voir le cardinal de la Pôle, et obtenir de lui l'autorisation de pénétrer ici.

— Ta vue réjouit mon cœur. Il soupira. — Bien des maux ont affligé la vieille Angleterre depuis ton dernier adieu. La fille de Catherine d'Aragon avait juré la liberté du culte chétien; à peine s'est-elle crue affermie dans sa souveraineté, qu'elle a remis en honneur toutes les abominations papistes. Walter

s'étant contenté de s'incliner en silence, le vieillard que cette modération irritait, donne cours à ses âpres ressentiments. Les actes des réformés, les actes de Mary Tudor excitèrent alternativement sa louange et son blâme. Le débordement de sa colère commença par le pape. — Un homme qui vivait comme tous, d'une vie de misères et de corruptions, s'était déclaré infaillible et avait usurpé sur la terre une puissance solitaire et monstrueuse et des hommages sacriléges; nous l'effaçâmes de l'humanité. La reforme ne s'arrêta pas là; il fallait au monde bien d'autres transformations, nous les fîmes. L'immolation du Christ, ce sacrifice auguste et sanglant, ce mystère adorable, qui devait être unique dans la consommation des temps, ne fut plus donné en spectacle à une foule trompée. Avec l'abolition de la messe,

disparut une sombre extravagance. Le Dieu, principe éternel et sacré de toute grandeur, ne vint plus, à la voix de sa créature, substituer sa divinité à un peu de pain et un peu de vin. On rejeta comme un blasphême, l'idée de l'homme se nourrissant de Dieu, le recevant dans un corps grossier, périssable, ouvert à toutes les souillures. Mais toi-même, tu as admirablement protesté contre cette invention bouffonne ; je te citais, il n'y a qu'un instant. Ici, Crammer s'abandonne à un mouvement de gaieté. — Sais-tu que dans la fameuse conférence de 1553, Rochester obtint du docteur catholique, Moreman, une profession de foi bien nette, bien naïve sur la présence réelle. S'il en fallait croire Moreman, le Christ, dans son dernier repas avec ses apôtres, se serait tenu dans ses propres

mains et se serait mangé lui-même (1). C'est à rire toute une vie. Cramner reprit son sérieux et il continua. — D'après le catholicisme, le prêtre tuait l'homme dans son corps; nous rendîmes l'homme à sa vraie destination : on n'exigea plus du ministre de la parole qu'il fît divorce avec ses sens, qu'il s'imposât l'hypocrisie ou les tourments

---

(1) Pour conclure, le comte de Rochester demanda à Moreman, si le Christ avait oui ou non mangé l'agneau pascal avec ses disciples. Moreman répondit *oui*. Rochester demanda ensuite si le Christ avait aussi mangé le sacrement avec eux, tel qu'il l'avait institué, Moreman répondit encore *oui*. Alors Rochester demanda ce que le Christ avait mangé, et s'il avait oui ou non mangé son propre corps, tel qu'on le suppose être; ce que Moreman ayant affirmé : c'est là, dit le comte, une grande absurdité que vous venez d'accorder, et il s'assit.

FOXE, *Actes et Monuments*.

de la chasteté, pour appartenir plus étroitement à sa caste. Ce ne fut pas tout. Le libre arbitre, cette hérésie de l'orgueil qu'on pourrait appeler la négation de Dieu, fut abandonné aux démons. Le mérite des œuvres, non moins téméraire dans son principe et dans ses effets, subit la même déchéance. Avide d'or, l'Eglise de Rome avait créé un lieu commode, où les grands coupables, moyennant de l'argent et quelques prières consacrées, pouvaient se dire qu'un jour ils y attendraient le ciel, où les morts devaient à la piété compatissante de leurs amis, le rachat des jours, des années pendant lesquels ils étaient condamnés à souffrir. Nous qui n'avions pas d'indulgence à vendre pour faire construire et décorer des églises fastueuses, et pour entretenir des cardinaux débauchés, et des courtisans, nous détruisîmes ce re-

fuge de mensonge; et, comme au temps de vérité, nous ne laissâmes substituer que le ciel et l'enfer. Qu'a fait Mary? elle a tout ramené au sens rigoureux d'une doctrine impie. Sa conduite comme chrétienne a été abominable. Sa conduite comme reine a été sans grandeur. Nous lui avons conquis une suprématie indépendante des volontés de Rome; elle a mis un lâche emportement à répandre le sang. L'hydre lève de nouveau toutes ses têtes. La vois-tu cette indigne Anglaise rendant à la grande prostituée de Babylone tous les biens dont nous avions sagement doté la couronne? N'a-t-elle pas déclaré qu'elle préférait le salut de son ame à dix royaumes terrestres, comme si la cupidité de Rome retentit le salut de la bigote! Tu étais loin d'ici, quand la nation entière se vit avilie par ceux qu'elle avait choisis

pour la représenter. Un des derniers jours de l'année précédente, les députés de l'Angleterre mendièrent le pardon de ce qu'ils appelaient un schisme horrible, et, plus tard, ils reçurent à genoux en présence de la reine et de son fanatique Espagnol, l'absolution du légat de Jules III. Ce légat était le cardinal de la Pôle, un Anglais ; mais il est prêtre catholique, et un prêtre catholique ne connaît que Rome et ses intérêts monstrueusement isolés. La dégradation de mon pays fut du moins épargnée à mes yeux, j'étais déjà prisonnier dans cette ville, et j'en béni le ciel. L'archevêque demeura silencieux un moment.

— Cette reine, reprit-il, veut donner à ses crimes une apparence de justice. Des théologiens, envoyés par elle, sont venus disputer ici plusieurs points de la doctrine.

Ridley, que tu as vu mourir, mon fils, Ridley fut admirable de force et de raison. Moi, le jour précédent, debout devant ces maîtres et mon bâton à la main, après leur avoir fait une profonde révérence et avoir refusé le siége qu'on m'offrait (1), j'avais défendu de mon mieux le christianisme pur. Latimer discuta moins que nous; il était las et vieux. On avait craint de nous réunir dans cette conférence décisive, on croyait nous affaiblir en nous isolant, chacun eut son jour, et ce jour fut rude. Que les esprits se pénétrassent de nos paroles, que nous fissions entendre d'irrésistibles arguments, les maîtres de la sagesse et leurs serviles disciples, nous interrompaient aussitôt par des bruits indé-

(1) Mémoires de Crammer

cents et d'ignobles injures (1). On eût dit des démons dans l'ivresse. Après ces conférences où la mauvaise foi avait étouffé la voix de la justice, nos ennemis jetèrent la clameur menteuse : *vincit veritas*. Oh! la vérité n'était pas en eux! nous n'aurions pas été vain-

---

(1) Ridley, dans le rapport de sa controverse, dit que de sa vie il n'avait vu de dispute à laquelle eût présidé plus d'orgueil et plus de tumulte, qu'il n'aurait jamais pensé qu'il fût possible de trouver; en Angleterre, parmi les hommes occupant un certain dégré dans la science, des êtres capables d'étaler une vanité si grande, plus convenable au théâtre que dans les écoles de théologie. Il ajoutait que lorsqu'il étudiait à Paris, il se souvenait d'avoir été souvent témoin des clameurs qui éclataient dans la Sorbonne où le parti papiste avait le dessus, mais que cela n'était rien, comparé à toutes ces fanfaronades, d'où il concluait, avec raison, que dans cette conférence ce n'était point le sincère accord de la vérité qui avait inspiré les hommes dont il s'agissait, mais le seul amour de la vaine gloire.

Memoires de Cranmer.

eus, Walter, notre foi restait inébranlable. Où s'arrêtera la rage impie de cette Jézabel? Des hommes d'un haut mérite ont déjà succombé. Smithfield (1) a vu périr le premier martyr de la réformation, Roger, prébendier de Saint-Paul. Puis à Coventry, le recteur Saunders : à Glocester, le noble évêque Hovper ; à Hadley, le recteur Taylor. Tous ont été fermes. Crammer leva les mains. Un éclair d'enthousiasme brilla sur son front pâle. — Ridley, sublime apôtre et confesseur de ma religion ; Latimer, qui as honoré ta dernière heure, ce n'est pas moi qui puis vous oublier!..... Mary Tudor a cru porter un fils dans ses flancs ; le ciel nous a préservés de cet excès de misère. La souveraine ira

(1) Grande place de Londres.

à l'enfer sans laisser de postérité, et Elisabeth consolera l'Angleterre de ses longues tortures. T'a-t-on dit qu'ils ont violé la terre où dormait du sommeil des justes, la femme de Péter, martyr, pour enterrer dans le fumier cette élue du Seigneur? Et ce ne fut pas le crime de quelques furieux, ce fut le crime des dignes magistrats choisis par la reine d'Angleterre. Le lieu où nous sommes, Oxford a vu ce grand sacrilége (1). L'exaltation de l'archevêque calmée, il s'inquiéta du silence de Walter, — Approuverais-tu Mary dans ses actes détestables?

— Dieu me préserve de ces indignes sentiments, répondit le jeune homme. Mais, s'il faut vous le rappeler, mylord, le règne

---

(1) Heylin.

d'Édouard VI n'a pas été pur d'horreurs.

— Oui, dit Crammer, tu ne m'as pas encore pardonné le supplice de Jane Bocher.

— Vous dites vrai, mon père, Édouard VI ne voulait pas que Jane mourût. Pendant un an, il résista à toutes vos sollicitations. Walter s'arrêta. Crammer continua le souvenir du jeune homme.

— Et quand enfin j'eus vaincu ses longs refus, il ne signa la sentence de mort qu'en pleurant. N'est-ce pas là ce que tu voulais dire ?

— Oh! s'écria Walter, c'est une terrible responsabilité qui pèse sur vous.

— Ta mémoire est fidèle pour l'accusation, mais tu oublies que cette femme était l'apôtre de l'hérésie. Peux-tu l'approuver?

— Mon père, ne me questionnez pas. Vous savez bien que le mensonge m'est impossible.

— De telles précautions seraient indignes de nous, Walter, j'ai le courage de mes actes, et je puis, sans trop d'efforts, les mettre face-à-face avec ta rigide opinion. Oui, j'ai employé les bourreaux ; mais je me dois le témoignage que l'orgueil n'entrait pour rien dans ces violences : je voulais avancer le règne de la vérité.

Walter regarda le prélat d'un air où l'incrédulité luttait avec le respect.

— Et qu'avez-vous obtenu en échange du sang versé? De faux semblants de croyance. Valait-il la peine de se faire oppresseur pour arriver à de si pauvres et honteuses conclusions?

— Je te le répète, mon fils, je combattais pour la vérité. Si je me suis trompé dans les moyens de la défendre, ma conscience m'absout.

Le jeune homme arrêta sur le vieillard un regard chagrin et sévère.

— Était-ce bien la vérité, mylord ? Avez-vous en effet découvert ce que les sages ont inutilement cherché depuis des siècles? La parole de Dieu s'est-elle dégagée pour vous de toutes les fausses interprétations humaines? Vous seriez un être bien favorisé.

— Oui, dit l'archevêque, et tu ajoutes dans ton esprit : Par quels mérites si profonds, si différents de ceux des autres, auriez-vous obtenu une si prodigieuse distinction? J'ai prié, Walter. La grâce a secouru ma faiblesse.

— Il est peu d'hommes, reprit Walter, qui ne croient servir la vérité quand ils satisfont seulement des passions entêtées ou orgueilleuses. Peut-être n'avez-vous fait que remplacer l'erreur par l'erreur? Et, je vous le demande, cette femme qui exprimait haute-

ment ses opinions, était-elle moins dans son droit que Thomas Crammer protestant contre la religion de ses pères et de sa jeunesse ? Vous, créature, toujours prête à faillir, vous osiez nier, vous tentiez de détruire ce que le Dieu éternel a institué pour toute intelligence, la liberté d'examen. Cette liberté que vous tous, réformateurs, vous aviez mise au service de vos révoltes; ce bien, commun à tous, et dont tous peuvent user, vous en faisiez votre propriété exclusive ; vous disiez à vos semblables : Nous avons posé les limites du vrai, de l'honnête et du beau ; nous possédons le saint : au-delà il n'y a que mensonge; Dieu nous a fait une révélation complète. Cela était bien vain, mylord. Si la parole de tous les superbes avait été crue, l'humanité engourdie serait restée dans une froide et avilissante inertie.

— A ton âge, dit Crammer, on prononce hardiment sur tout. Les difficultés n'ont pas encore éprouvé le jugement. Si tu pouvais appliquer tes idées à la conduite des choses, l'humanité qui t'es si chère se révélerait à toi sous des faces hideuses. La parole de Wickleff en Angleterre, de Jean Huss et de Jérôme de Prague en Bohême, remplit d'horreurs la société du quinzième siècle. Leurs doctrines fougueuses armèrent des incendiaires et des assassins. Et vois, de nos temps, le fondateur des anabaptistes, Münzer, et le prophète-roi, Jean de Leyde, forçant l'Allemagne à se croiser contre leurs bandes d'exterminateurs et de débauchés, et à mettre fin à ce drame épouvantable par une mort honteuse et violente (1). J'ai vu le cadavre du roi Jean de

(1) Münzer eut la tête tranchée à Mulhausen de la main

Leyde, ce diable à l'*A B C*, comme l'appelait Luther; je l'ai vu, chargé de chaînes, accroché dans un panier de fer, au sommet de la tour de Saint-Lambert, ayant à sa droite son vicaire, Kniperdolling, et à sa gauche, Krechting, son lieutenant, placés plus bas que lui, et enchaînés aussi dans des paniers de fer. Le peuple désabusé le maudissait, ce roi qui, de sa propre main, avait coupé la tête à une des reines ses femmes, parce qu'elle avait exprimé de la compassion pour ce peuple mourant de faim dans la ville assiégée par l'évêque (1).

---

du bourreau, en 1535. Jean de Leyde, d'abord tailleur, puis roi et prophète suprême de la secte des anabaptistes, fut torturé et mis à mort le 19 janvier 1536 sur la place du marché de Munster.

(1) « L'une des reines ayant dit à ses compagnes qu'elle « ne croyait pas conforme à la volonté de Dieu, qu'on laissât ainsi le pauvre peuple mourir de misère et de faim, lu

Que reste-t-il de ces démons? Des ossements, blanchis par la pluie et le vent, que les corbeaux n'ont pu dévorer. Walter, continua Crammer avec une lenteur imposante, il faut un culte aux hommes. Comment pourraient-ils exister sans l'unité de foi? Ce que l'un adorerait serait nié ou blasphémé par l'autre. Tu n'as pas réfléchi à cette terrible conséquence.

— Hélas! dit le jeune homme, les institutions de l'humanité ne s'occupent que de questions misérables à force de subtilité et

---

« roi la conduisit au marché avec ses autres femmes, lui « ordonna de s'agenouiller au milieu de ces compagnes cos- « tumées comme elle, et lui trancha la tête. Les autres rei- « nes chantèrent : Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! « et tout le peuple se mit à danser autour d'elles. Cepen- « dant il n'avait plus à manger que du pain et du sel. »

MICHELET. *Mémoires de Luther*

de niaiseries, des combats acharnés de mots font toute leur sagesse, et la morale qui seule peut doter la terre de destinées grandes et solides, la morale est toujours oubliée. Un homme sera-t-il moins juste ou moins heureux, je vous le demande, parce qu'il aura nié d'après l'autorité du bon sens, que un fait trois, et que trois ne font qu'un. Que le fils est co-éternel du père, bien que procédant de lui? Ne serait-il pas le vrai sage, au contraire, s'il comprend dans la Trinité mystérieuse, non la triple unité de Dieu, ses trois manifestations comme éternité créatrice, comme Verbe et comme intelligence; s'il voit dans le sacrifice de la messe, non un blasphême, ainsi que l'a prétendu mylord de Cantorbéry, non le sacrifice sanglant d'un Dieu, ainsi que l'a inventé le génie mystérieux et sombre du catholicisme, mais un

symbole adorable, celui de la charité s'immolant à la faiblesse et au malheur. Vous avez fait justice de la croyance sauvage d'un être, homme et Dieu à la fois, mangé vivant par un autre homme. Que ne voit-on dans cette communion, si ordinairement interprétée, le doux partage des dons de la pensée, et des biens terrestres fait entre celui qui a et celui qui n'a pas? Que n'y voit-on surtout le dégagement des choses humaines par la prière humble et fervente, par la méditation, par les regrets du mal, par les mérites de justice et d'amour. La vraie communion de l'homme avec Dieu, se trouve dans les victoires que remporte l'esprit sur la chair. Avoir les dégoûts de la vie, aspirer vers des biens éternels, inconnus, n'est-ce pas être possédé par cet infini qu'on appelle Dieu. Et

ne flétrissez pas la créature du purgatoire ; elle atteste un avancement moral ; il y a bien peu d'êtres qui méritent des récompenses sans fin, et il n'y en a point qui doivent souffrir toujours. Le temps amènera des conceptions plus justes, sans doute, et je croirais volontiers avec Origène, qu'il y a des vies successives; seulement je nie que l'homme puisse devenir une brute. La déchéance de l'homme ne saurait entrer dans le dessein de Dieu.

— Tu mets tes rêveries à la place de ce qui est, dit l'archevêque, tu t'arranges une religion selon tes goûts. Où en serait le monde si la vérité n'était pas une?

— Vous vous flattez, mylord, d'avoir fixé les croyances, étrange intention! Vous avez bien peu vécu, et déjà dans cette courte vie, vous avez modifié vos propres croyances bien des fois. Il n'y a pas neuf ans que Henri VIII

existait encore. Sous ce fou détestable, Thomas Crammer croyait fermement à la présence réelle. Henri mourut; on remit en question ce qui avait été imposé par les bourreaux, et la présence réelle devint d'après Thomas Crammer, lui-même, une hérésie qui menait droit au bûcher. Mary Tudor est logique au moins dans sa cruauté; elle s'en tient à la lettre, elle accomplit la loi catholique dans toute sa rigueur; point d'examen, conséquemment point de variations.

Crammer sourit tristement.

— Tu ne m'épargnes pas, mon fils, je t'aime mieux que tu ne m'aimes.

— Oh! ne le croyez pas! s'écrie le jeune homme Je suis jaloux de votre gloire, et le blâme que vous ont attiré vos fautes m'a fait bien plus de mal que si je l'avais subi moi-même. Tous les yeux étaient d'ailleurs ou-

verts sur vous. Vos actes devenaient une funeste autorité, je le savais trop bien.

L'archevêque qui jusqu'alors avait écouté Walter avec un vif sentiment de curiosité et d'humiliation amère, l'interrompit et lui reprocha d'être hostile à la réforme.

— Je la veux équitable et plus modeste, dit Walter. Qu'a-t-elle donc produit de si nouveau? Tout son mérite est d'avoir fait de nos jours l'application vivante des idées du passé! Et pourquoi l'Angleterre s'enorgueillirait-elle de son œuvre? Elle est plus avancée, il est vrai, que l'Allemagne luthérienne; mais elle n'est qu'au niveau de la France calviniste, et dans cette France, j'ai connu un Espagnol, dont les idées étaient bien autrement sensées, autrement indépendantes et fécondes que celles des réformateurs triomphants.

— Nomme donc cet être qui nous surpasse tous.

— C'est Michel Servet.

— Tu m'affliges, Walter. Michel Servet est un réprouvé digne du dernier supplice.

— Toujours votre intolérance, proféra le jeune homme.

— Je ne puis te voir de sang-froid soutenir des doctrines abominables. Il y a deux ans, dis-moi, que Jean Calvin a fait brûler à Genève ce fou enragé?

— J'ai étudié la religion de ce fou dans un de ses livres, devenu bien rare : *De Christianismi restitutione;* puis je l'ai entendu, lui...

— Et au lieu de le combattre, tu l'as admiré; il est vrai que ton âge a des entraînements faciles : la nouveauté séduit comme une hardiesse généreuse.

— Mylord, dit le jeune homme, j'ai cher-

ché la vérité sincèrement, je l'ai cherchée avec ardeur, avec simplicité; je ne me suis jamais obstiné à garder une opinion que mon sens intime repoussait. Il m'importait peu qu'elle fût consacrée par de longues adorations. Et, s'il faut vous le dire, je ne comprends guère que l'on veuille borner le génie de l'homme à la foi du christianisme.

— Ton Servet reconnaît pourtant que le christianisme est une religion révélée.

— Toute conquête faite au profit de l'humanité est une révélation; mais cette conquête en appelle d'autres.

— Le christianisme suffit à tous les besoins de la sagesse et du cœur.

— Non, non, mylord. Eh quoi! l'humanité aurait inutilement vécu quinze cents ans? Son plus grand effort d'intelligence et de raison serait d'effacer ce long espace et d'adop-

ter sans examen, comme la dernière limite de la sagesse et de la grandeur, une religion créée pour une civilisation toute différente. Au lieu de voir dans ces quinze cents ans, une forte initiation à des destinées nouvelles, au lieu de marcher en avant comme l'ont fait les élus du savoir, on s'arrêterait à jamais dans le passé. Tant de luttes énergiques, tant de vies épuisées à la poursuite infatigable et sincère de la vérité, tant d'autres violemment ravies, seraient tout-à-coup annulées! Oh! cela n'est pas, cela ne peut pas être! La petite semence enfante des forts, le grain de blé produit à la longue de belles et riches moissons, tout ce qui tient à la nature va se perfectionnant ou se multipliant au moins, et la pensée religieuse de l'homme serait frappée d'immobilité.

—Tu oublies, répliqua Thomas Crammer,

qu'un Dieu même est descendu au milieu des hommes pour consacrer par sa prédication et sa mort, l'excellence du christianisme.

— Michel Servet ne croyait pas à la divinité de Jésus-Christ, dit Walter, de sa voix calme et profonde.

— Et tu penses comme lui! Tu n'as donc rien de la foi du Christ!... Toute langue serait impuissante à exprimer la douleur que renfermait cette interrogation. Oh! implore à genoux le bienfait de la grâce! L'auteur inconnu de l'*Imitation* a dit à propos de ce don admirable : « Que suis-je sans elle? un bois « sec, un rameau stérile qui n'est bon qu'à « jeter. » Et il a dit vrai. L'homme, abandonné à ses seuls intérêts, ne vit que de mensonges et de corruptions.

— La grâce, répéta Walter avec une expression particulière.

— Tu la dédaignes, peut-être!

— Mylord, dit le jeune homme, le catholicisme si fortement attaqué de nos jours, où tant d'erreurs ont été splendidement consacrées, où la forme matérielle du symbole a souvent substitué son sens grossier au sens spirituel, le catholicisme a mieux senti, mieux compris l'homme et sa destination que les nouveaux apôtres. L'archevêque leva la tête, et son visage devint incrédule et railleur. — Attendez, mylord, je n'aurai pas besoin, pour justifier mon opinion, de recourir à des choses peu connues. Aux temps de la jeunesse du monde, l'homme épouvanté de la lutte que se livraient ses deux natures, s'était cru sous le joug d'une implacable et mystérieuse puissance, la fatalité. De là pour certaines ames des angoisses et des malédictions; pour d'autres, la soumission

tranquille ou l'acceptation insouciante et moqueuse; pour d'autres encore, le débordement des passions les plus cyniques. Quelques sages isolés protestèrent contre cette foi monstrueuse. Le catholicisme formé de tous les débris de religions, grand entre toutes, par la suprématie qu'il reconnaissait à l'être intérieur sur l'être charnel, le catholicisme proclama un jour la liberté de l'homme, après l'avoir longtemps méconnu lui-même, et l'avoir persécuté dans Origène et dans Pelagius; c'était beau, c'était juste. Mais vous, réformateurs, vous avez remis l'homme sous la loi avilissante. J'avais la conscience d'une certaine valeur, je croyais être quelque chose par moi-même, et voilà que vous me dites impitoyablement que je ne suis rien, que ma volonté n'est qu'un leurre, qu'une satisfaction dérisoire, proposée à mon or-

gueil, que je ne dois enfin me glorifier dans aucune de mes œuvres, car je n'ai le mérite d'aucune. En ravissant à l'homme sa liberté, vous l'assujettissez à tous ses penchants, vous le placez plus bas que la brute; elle, au moins, n'a qu'une loi à suivre, celle d'instincts qui ne se contrarient pas. Pourquoi l'homme essaierait il le combat? L'esprit saint n'est-il pas là pour l'inspirer? Est-ce à lui de faire usage d'une volonté inutile, si même elle n'est pas coupable? Otez la liberté à l'homme, vous lui ôtez la responsabilité de ses actes, vous lui ôtez sa morale.

— Mon fils, dit Crammer, veux-tu donc isoler la créature du créateur? Veux-tu lui ôter la douceur des communications intimes et la force qu'elle y trouve? N'as-tu jamais senti au-dedans de toi les défaillances de ta nature humaine? La conscience de ton indépen-

dance absolue, n'a-t-elle jamais reçu d'atteinte par l'accomplissement de faits en désaccord avec les besoins de ton ame? Tu veux te suffire, tu veux t'isoler de Dieu, as-tu donc trouvé les hommes toujours bons, toujours disposés à l'amour? Oh! si leurs mépris étaient tombés sur toi, si leur visage s'était détourné du tien avec dégoût, s'ils t'avaient rassasié d'injustices et d'opprobres, tout superbe que tu es, tu aurais cherché Dieu, tu lui aurais demandé secours contre tous ces méchants, sa miséricorde aurait appuyé ta faiblesse. Il est affreux, crois-moi, de se trouver seul aux jours de l'affliction. L'ame acquiert tout-à-coup la résolution de sa profonde indigence; elle se voit dans toute sa misère et son néant, et que cette vue est navrante! La grâce te manque, Walter, voilà ce qui livre ton esprit à l'incrédulité.

Les Pères de l'Eglise n'ont-ils pas dit que saint Pierre ne pêcha nullement par froideur ou par négligence, mais parce que la grâce lui manqua. C'est une erreur bien audacieuse que d'établir l'indépendance de l'homme sur les ruines de la puissance infinie.

— J'aime mieux, répondit Walter, mettre des bornes à la puissance de Dieu, que de le faire complice de toutes les lâchetés et les violences qui déshonorent l'humanité. En vérité, mylord, le Seigneur du ciel n'a guère à s'applaudir des sages de la terre. Saint Paul déclare que Dieu fait miséricorde à quelques élus et endurcit le cœur de ceux qu'il veut perdre, et pour le justifier, il dit : « Le « potier n'a-t-il pas le pouvoir de faire de la « même masse d'argile un verre destiné à la « gloire, et un autre destiné aux choses viles

« et honteuses? » (1) Mais le vase impur n'a pas, ainsi que l'homme, conscience de sa destination, il ne sait pas, il ne souffre pas; qu'importe donc ce qu'il est? Saint Augustin explique la création des pervers par le désir qu'avait Dieu de relever la beauté du monde, en y mettant des contraires, comme on emploie l'antithèse pour l'ornement d'un poème. Il appelle ces contraires l'éloquence des choses (2). Ce ne fut pas sans ironie que Walter ajouta : le sublime artisan de l'univers aura sans doute de meillenres raisons à nous donner que celles du grand apôtre et du grand docteur. Voilà Luther qui use son courage à se défendre des tracasseries obsti-

(1) Epître aux Romains, chap. IX.

(2) Cité de Dieu, liv. XI, chap. XVIII.

nées du diable. C'est le diable qui l'épie, le diable qui le chasse de sa chambre, le diable qui lui suscite des querelles théologiques (1). Manès revit en quelque façon dans Luther, avec son principe du mal. Ce n'est pas tout : le grand docteur se dit quelque part, que l'ame ne saurait être souillée par les impuretés du corps (2). Vient Calvin, pour partager le monde en deux races distinctes : l'une invinciblement vouée à des fins mau-

---

(1) Michelet, *Mémoires de Luther*.

(2) « Il y a deux hommes dans l'homme : l'homme intérieur, l'ame; l'homme extérieur, le corps. Nul rapport « entre eux. Comme les œuvres viennent de l'homme extérieur leurs effets ne peuvent affecter l'ame Que le corps « hante des lieux profanes, qu'il mange, boive, qu'il ne « prie point de bouche et néglige tout ce que font les hypocrites, l'ame n'en souffrira aucunement. »

Michelet, *Mémoires de Luther*.

vaises; l'autre à des fins heureuses. Quels interprètes de la parole sacrée! Et s'il plaît à vos réformateurs de violer le pacte de fraternité établi par le Christ, ils font de Moïse le héraut de la colère souveraine. De nos jours on tue pour les questions les plus niaises comme pour les plus graves : si le Christ a pu naître de la chair sans apporter le pêché en lui (1); s'il est né de la semence de la Vierge Marie ou de celle de David (2), si le corps peut-être sans lieu et sans dimension (3)..... On tue! et l'on voit avec indifférence des milliers d'hommes qui ont faim, comme si la terre ne pouvait pas nourrir tous

---

(1) Anabaptiste.
(2) Idem.
(3) Zwingle.

ses enfants; mais la terre avec ses biens appartient à quelques endurcis. Walter conclut sévèrement : — La vérité, mylord, s'établit par sa propre force, son avènement est lent, mais il est infaillible. Je ne croyais pas que ma jeunesse pût vous donner cet enseignement.

— Quelquefois, dit l'archevêque avec un gémissement profond, j'ai douté de moi, je me suis inquiété de ma terrible justice. D'un moment à un autre, je serai violemment appelé devant Dieu, et son jugement m'effraie... C'est une faiblesse de la chair. Crammer se tut. Son regard ému et fixé sur Walter, ses lèvres à demi ouvertes, une sorte d'agitation répandue sur toute sa personne, disaient que son épanchement était incomplet, qu'il lui restait d'autres aveux à faire. Il reprit lente-

ment et à voix basse : — Comme si de telles craintes ne suffisaient pas à mon ame, j'y joins les regrets d'une affection toute humaine. J'ai eu deux femmes. La mort m'a séparé de la première, le divorce m'a séparé de la seconde (1). Il en a existé une autre qui m'était étrangère, que j'ai tendrement aimée, sans porter atteinte à sa pureté d'épouse. Elle a quitté la vie, jeune encore; mais elle a laissé une fille, sa vivante image. Te le dirai-je, Walter, à toi, si rigide, si ferme dans le devoir, la mort m'épouvante, quand j'y rattache l'idée de ma séparation dernière avec cette enfant. Il n'y a plus de ciel, plus d'éternité, elle me tient lieu de tout. Pour une parole d'affection d'elle, je donnerais parfois mon

(1) La fille de l'hérésiarque Osiander.

honneur dans cette vie, et mon salut dans l'autre. Sais-tu la force d'un sentiment? As-tu aimé une mère, une sœur? Ce que j'éprouve pour cette enfant n'est pas moins délicat et profond. Depuis des mois, je n'ai pas reçu une ligne d'elle. Me faudra-t-il mourir avec cette douleur?

— Où est-elle? demanda Walter.

— Tu la verrais! s'écria le vieillard.

— En doutez-vous, mon père?

— Elle est bien loin, mon fils, à plus de quatre-vingt-dix lieues d'ici. Mais tu me rendrais si heureux! Depuis que je suis prisonnier, je ne l'ai pas revue. C'est bien long. Tu es libre d'aller où ton désir te porte, fais quelque chose pour ton vieil ami, dis à cette fille de mes pures affections que je ne voudrais pas mourir sans l'avoir revue. Elle ne viendra pas dans ma prison, je n'aspire pas à une fé-

licité si grande; mais qu'une fois, une seule fois, elle passe sous ma fenêtre; que je le sache! Le veux-tu?

— J'ai fait bien du chemin pour satisfaire des curiosités d'esprit, répondit Walter avec l'accent du reproche; et vous vous étonneriez, mon père, que j'en fisse un peu pour vous! Est-ce là me connaître?

— Que Dieu te rende la joie que tu me donnes! dit Crammer avec expression.

— Eh bien! mon père, que demanderai-je à Carlisle?

— Lady Sarah Nordwick, d'abord. C'est la parente de la jeune fille dont le silence tourmente mon cœur.

— Cette jeune fille est Arabella Reydnor? dit Walter vivement affecté.

— C'est Arabella Reydnor, en effet, répondit l'archevêque. Tu la connais; son pays est

le tien, et sa mère était l'amie de la tienne. Pourquoi ne dit-il rien de plus?

— Arabella, reprit Walter, n'est plus à Carlisle; elle est dans le Middlesex, tout près d'ici.

— Dans quel lieu du Middlesex?

— A Isleworth, chez sa grand'mère, lady Margery Reydnor.

— Une papiste! proféra l'archevêque en joignant les mains. Ce fut d'un ton humble qu'il ajouta : — Je dois te faire pitié, Walter, avec mes douleurs insensées. Ridley et Latimer viennent de périr; et je les oublie!

— Leur mort a été belle, mon père.

— Que Dieu protége la mienne! dit Cranmer.

Walter le quitta bientôt pour remplir son message auprès d'Arabella, qu'il avait lui-même un besoin immense de revoir.

CHAPITRE II.

Un jour froid répandait ses dernières lueurs à travers les hautes fenêtres d'un château d'architecture sevère et richement ornée, qui s'élevait près d'Isleworth, sur la côte occidentale de la Tamise, à trois lieues de Londres. Dans le vaste salon, décoré d'une tapisserie de Bruxelles, où était figurée la Création, se

trouvait une dame de grand âge et une belle jeune fille. La vieille dame, qui n'était autre que lady Margery Reydnor, que déjà nous avons rencontrée au palais de Whitehall, sommeillait, doucement affaissée dans un large fauteuil de velours. Ses traits réguliers et austères, gagnaient à cette absence de la volonté quelque chose de doux. Arabella, sa petite-fille, brodait à peu de distance. Le visage d'Arabella était beau, et surtout remarquable par un air de parfaite distinction et de vivacité agréable et franche. Il y avait du sérieux, de la tendresse, de la fermeté, et quelquefois une moquerie spirituelle dans son regard. On ne pouvait entendre les variations intimes et pénétrantes de sa voix sans désirer lui appartenir par quelque sentiment Sa bouche était un peu grande, mais si fraîche et si charmante quand elle souriait de cœur,

que cette imperfection, très-légère d'ailleurs, devenait une grâce de plus. De ses cheveux relevés par une flèche en or, s'échappaient quelques boucles légères qui tombaient sur un cou remarquable par sa noblesse. Deux fois elle interrompit son travail pour contempler son aïeule. Cette figure endormie lui rendait comme un reflet de sa mère aux derniers jours d'une vie prématurément éteinte. Soit dessein d'échapper à des tristesses trop vives, soit lassitude d'attention, elle détourna ses yeux de lady Reydnor et les promena indifférents sur une foule d'objets. Ils s'animèrent soudain d'une gaieté mélancolique et quelque peu railleuse à la vue d'un parchemin écrit en caractères irréguliers qui se détachait du fond d'un cadre délicatement ciselé et semé de fines pierreries. La lecture de ce parchemin, écrit en latin, disait de reste que

lady Reydnor était une catholique fervente et pure. C'était une indulgence achetée dans un voyage qu'elle avait fait en Allemagne, et conçue en ces termes :

« Au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ « et par les mérites de sa passion, de sa mort « et de sa résurrection éclatante, moi, Henri « Wortz, frère dominicain, en vertu de l'au- « torité de Dieu le fils, et en vertu l'auto- « rité de saint Pierre et de saint Paul, je t'ab- « sous, Margery Reydnor, de tous les péchés « véniels et mortels que tu peux avoir com- « mis jusqu'à ce jour de l'Assomption de la « Vierge en 1518, dans la cinquième année du « pontificat glorieux de sa sainteté Léon X. »

Lors de ce pieux et crédule marché, lady Reydnor avait trente-quatre ans.

— Pourquoi, lui avait demandé Arabella dans un moment de familiarité rare, acheter

cette indulgence, qui n'ajoutait rien à l'absolution qu'avant chaque communion vous aviez reçue du prêtre?

— Le doute m'était venu à l'égard de la foi sacramentelle de mon confesseur, répondit lady Reydnor. Croyait-il réellement à l'efficacité de la confession? S'il n'y croyait pas, ses absolutions étaient nulles; et, sans qu'il y eût de ma faute, par le seul fait d'un choix malheureux, j'étais damnée. Un jour il avait parlé de Jérome de Prague sans horreur : dès-lors je demeurai inquiète, et je sentis la pesanteur de toutes mes fautes passées. Le frère Henri Wortz m'inspira une confiance bien justifiée par le pèlerinage qu'il avait fait quatre ans auparavant à Jérusalem. Pendant tout ce long trajet, et malgré la sainte impatience qu'il avait d'arriver au lieu divin, il fit constamment trois pas en avant et un pas en

arrière. Moins éprouvé qu'il n'était par les faiblesses du corps, ils y seraient allés nu-pieds, comme en des siècles plus fervents, quelques élus du Christ. Un bourgeois français vient tout récemment de faire un pèlerinage semblable à celui du religieux allemand; mais c'est pour le compte de la reine de France, Catherine de Médicis, qu'il l'a fait; et c'est pour un vil intérêt d'argent, et non par dévotion (1).

Arabella, debout devant le tableau, se rappelait l'épanchement de sa grand'mère, quand plusieurs coups légers frappés à la porte la firent s'élancer vers la fenêtre, où elle sembla fort attentive à regarder le ciel. Un religieux de haute stature entra dans le salon. Lady

---

1 Sainte Foix, *Essais sur Paris.*

Reydnor s'éveilla; et, après avoir salué le père d'un air de vénération affectueuse et avoir échangé quelques paroles avec lui, elle chercha des yeux sa petite-fille, cachée derrière les rideaux de damas. Ne l'apercevant pas, elle l'appela tout aussitôt. Arabella avança sa belle tête brune, ses yeux et sa bouche sourirent à sa grand-mère; et traversant la salle avec toute la vivacité du cœur, elle vint mettre un frais baiser sur ce front soucieux de soixante-et-onze ans. La femme de religion austère ne tarda pas à se reprocher le mouvement de joie qu'elle avait ressenti. La terre n'était selon elle, qu'une vallée de larmes, et la vie une épreuve sanctifiée par la prière et la mortification des sens : aucun saint n'était arrivé aux béatitudes célestes par les satisfactions mondaines. Elle trouva donc un motif pieux pour attrister Arabella et pour

s'attrister en même temps. Bien certain du succès, elle se tourna vers le dominicain, témoins silencieux de cette singulière tyrannie, et commença avec lui un entretien spirituel sans plus s'inquiéter de la jeune fille, qui retourna lentement vers la fenêtre, d'où elle voyait la Tamise refléter çà-et-là quelques blanches étoiles.

Les bougies ayant été allumées, Arabella s'assit devant une table d'ébène, et se mit à lire la Bible tout haut, non pas en anglais, mais en latin, dans la traduction appelée la *Vulgate*. Lady Reydnor écoutait cette lecture ave une pieuse gravité. Deux fois elle invita la jeune fille à ôter de son accent la légèreté étourdie : la parole de Dieu devant être méditée. Arabella mit une attention touchante à se conformer aux désirs de son aïeule. Le chapitre achevé, elle ferma le livre.

— A votre âge, remarqua lady Reydnor, je ne pouvais me rassasier de cette parole excellente ; une page en appelait une autre. Il faut remonter à des temps plus anciens pour trouver les saintes ardeurs. Si mes yeux étaient moins vieux, Arabella, je ne vous céderais pas le bonheur de lire à ma place le livre de vie ; et, je suis bien assurée que, si vous l'écoutiez d'une autre bouche que la vôtre, vous y trouveriez un sens plus beau et plus saint. Il y a des parties que vous comprenez, mais il y en a aussi que vous sacrifiez à des préoccupations mondaines. Ce n'est pas sans un amer chagrin que j'ai fait cette découverte. Arabella garda un silence respectueux.

— Il semblerait, reprit lady Margery, que mes avis soient pour vous sans valeur, qu'ils n'aient rien dont vous deviez être émue. Un

regard plein de soumission répondit d'abord à ce reproche. Arabella y ajouta la parole affectueuse :

— Vous ne pouvez douter de mon profond respect pour tout ce qui vient de vous.

— Je vous trouve de la tiédeur, reprit lady Reydnor adoucie pourtant par cette réponse. Défiez-vous d'une si dangereuse disposition. La tiédeur conduit à l'indifférence et à la perte de l'ame ; c'est un des doux piéges de Satan. Arabella, j'ai vécu dans des temps difficiles ; alors il y allait de la vie à confesser la foi catholiue ; maintenant elle est redevenue la foi de l'État. Notre auguste lady Mary et son pieux époux don Philippe ont ressuscité les forts d'Israël. Ils ont par leur sagesse arrêté le cours des violations et des blasphêmes. Encore quelques résistances vaincues, et l'unité religieuse régnera dans la vieille

Angleterre. On procède trop lentement à l'extirpation de l'hérésie.

— Le Christ établit sa doctrine par l'amour, se hâta de répondre le jeune fille.

— Que voulez-vous dire? s'écria l'aïeule en dressant sa haute taille. Sacrifieriez-vous à une lâche et abominable pitié? Oseriez-vous défendre les fauteurs de l'hérésie? Ce qui sera condamné dans la vie éternelle méritera-t-il d'être absous dans cette courte vie? Mon dernier jour approche, verrai-je chanceler votre foi? Le chardon croîtra-t-il où avait fleuri la rose charmante de Saron? L'humilité est la vertu du sage, vous manquerait-elle déjà? Auriez-vous la prétention risible des superbes, celle de scruter la parole de Dieu et de la soumettre à l'examen d'une raison qu'on pourrait justement appeler folie? N'écoutant que son zèle, lady Reydnor s'empara

de la bible avec une vivacité étonnante pour son âge; et, après l'avoir feuilletée, elle la remit sous les yeux de sa petite-fille, et lui dit : — Lis ce chapitre de l'*Exode*. Arabella jeta les yeux sur ce passage, et les détourna avec une triste indignation : — Vois, dit lady Reydnor, le peuple hébreu oubliait le Dieu éternel pour sacrifier un veau d'or; le législateur ne dit pas des paroles de paix, mais il sépara les fidèles des impies, et il ordonna à tout homme qui n'aurait pas renié Dieu de tuer son ami, son parent, son frère. Cet ordre fut exécuté : des milliers de prévaricateurs périrent. Lisez vous-même.

— Je vous demande grâce pour mon refus, proféra la jeune fille d'un air respectueux, mais décisif; les massacres me semblent peu admirables.

Lady Margery se croisa les bras.

— Tu as bien des lâchetés de cœur, prononça-t-elle avec un ton d'inexprimable dédain et en fixant sur ce jeune visage la colère de ses yeux mobiles comme les eaux de la mer dont ils avaient la couleur. Es-tu de mon sang? Je suis presque tentée d'en douter. Eh bien! je vais lire, tu m'écouteras du moins. Je ne vous demande pas, mon père, si vous approuvez mon emportement, vous êtes comme moi un des ouvriers de la vigne du Seigneur; ce n'est pas vous qui la verriez dessécher sans y faire couler la source fertilisante.

Le religieux s'inclina. Son regard pénétrant s'empara ensuite de toutes les impressions de la jeune fille qui s'était remise à sa tapisserie. Elle brodait rapidement, et semblait vouloir s'étourdir sur la lecture passionnée de sa grand'mère. Un air sonore et mélancolique,

chanté par une voix mâle, se fit entendre au dehors : c'était l'air des marais de Rhuddlan (1). Il passa deux fois sous les fenêtres. Les joues d'Arabella se couvrirent de pâleur, le trouble de son ame fit trembler ses doigts. Elle écouta, la tête penchée en avant, les yeux fixes et dans l'attente. La voix s'était perdue au loin qu'elle écoutait encore. Une émotion

---

(1) Les marais de Rhuddlan avaient acquis dans l'esprit des Gallois une célébrité funeste C'était là que les Saxons les avaient vaincus, vers la fin du VIIIe siècle ; c'était là encore que d'autres conquérants, Robert d'Avranches et Robert de Malpas, Normands féroces, les avaient battus trois siècles plus tard. « Un singulier monument de ces désastres « nationaux, dit M. Augustin Thierry, dans sa belle *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, subsistait encore, il y a peu d'années, dans le pays de Galles ; « c'était un air triste, sans paroles, mais qu'on avait coutume d'appliquer à beaucoup de sujets mélancoliques « On l'appelait l'air des marais de Rhuddlan »

particulière avait également agité le religieux ; lui aussi, moine austère, il s'était recueilli dans ce chant plaintif, et d'un effet d'autant plus profond qu'il est sans paroles, comme si la douleur nationale dont ce chant est l'expression n'avait pas trouvé de langue assez forte, assez solennelle, pour bien dire cette douleur, et que l'ame avec son infini eût seule pu l'interpréter. L'homme comprima bientôt sa sensation ; il n'en fut pas de même de la jeune fille.

En ce moment, lady Reydnor regarda sa petite-fille, et se persuada en la voyant rêveuse que la lecture avait produit l'impression espérée par son zèle.

— Je savais bien, dit-elle, que vous ne resteriez pas indifférente à la parole du Seigneur. C'est pour l'avoir méconnue et peut-être oubliée que tant d'êtres se sont perdus.

Je m'occuperai d'ailleurs très-promptement de votre avenir. La mort peut me surprendre vite, et je ne veux pas ressembler aux vierges folles; il faut que le maître trouve ma lampe allumée. S'adressant ensuite au religieux : — N'avez-vous pas été satisfait, mon père, du recueillement d'Arabella?

— Excessivement satisfait, répondit-il d'une voix qui déplut à la jeune fille, tant elle y trouva peu de vérité. Ce ne fut pas sur un ton différent qu'il ajouta : — On ne saurait être catholique plus fervente et plus éprise la parole de vie que ne l'est miss Reydnor.

Arabella l'étreignit d'un brusque regard et demeura frappée du sourire incrédule et moqueur qu'elle surprit sur des lèvres habituellement graves. Le reste de la soirée se passa en allusions inquiétantes de la part du

religieux et en déclamations fanatiques de la part de lady Margery.

Enfin Arabella se trouva libre dans sa chambre. Cette voix qui l'avait émue était la voix de Walter, absent depuis des mois, et dont elle n'avait reçu qu'une ligne : « Ne vous in-« quiétez pas de mon absence; peut-être sera-« t-elle longue encore. » Elle tâcha de comprendre la mystérieuse retenue de Walter. Ce n'était pas sans intention qu'il avait chanté sous la fenêtre un air qui disait tout un passé. Pourquoi n'était-il pas venu? pourquoi trouvait-il nécessaire de l'avertir de sa présence en ce lieu? La nature franche de Walter, sa vive affection pour elle, faisaient de cette circonstance quelque chose de sérieux et d'inquiétant. Qu'y aurait-il eu de plus naturel que de se présenter chez lady Reydnor, où elle-même l'avait pressé de venir? Comment

n'avait-il pas obéi à son propre entraînement? Le jour vint qu'elle cherchait encore l'explication de cette bizarrerie apparente. Sa conduite auprès de son aïeule se ressentit des sollicitudes de la nuit. Moins passionnée pour les questions théologiques, lady Reydnor aurait vu sur le visage de sa petite-fille une préoccupation d'autant plus frappante, qu'elle ne lui était pas habituelle.

Douée d'un caractère enthousiaste, mais ferme, Arabella ne dissipait guère sa force en rêveries inutiles; elle était capable de tous les dévouements pourvu qu'elle pût leur assigner un motif satisfaisant pour la conscience. Depuis longtemps elle s'était habituée, par une étude persévérante sur elle-même, à dominer ses entraînements et à les soumettre à la réflexion solide. Une vaine exaltation lui semblait un mobile au-dessous de l'être intelli-

gent. Elle trouvait honteux de s'abandonner aux élans qui amenaient des regrets, qu'avec un peu moins de complaisance pour soi, on aurait pu s'épargner.

A onze heures, elle travaillait dans le salon de la veille sous les yeux de sa grand'mère. Une attente inquiète, mais dont elle ne laissait rien apercevoir au-dehors, troublait sa pensée.

— La paix soit avec vous! dit le dominicain qui entrait en ce moment.

Ce fut d'un ton froid qu'elle répondit à ce souhait, pénible pour elle comme une ironie.

Plusieurs coups de marteau, frappés d'une manière particulière, résonnèrent soudain à la porte du dehors. Arabella tressaillit comme si elle eût été frappée d'une commotion électrique. Le religieux avait saisi au passage ce signe d'émotion. Sa pénétration d'homme lui

disait que la visite était pressentie et désirée. Oubliant sa retenue, Arabella fixait les yeux sur la porte. Des pas trop lourds pour être ceux de Walter déconcertèrent son espérance; elle reprit son ouvrage oublié sur ses genoux. Un paysan, dont la figure lui était inconnue, entra brusquement, et d'une voix haletante, il demanda le père pour confesser une pauvre créature qui allait de vie à trépas, Peter Brown. Le consentement de l'homme de Dieu fut exprimé avec une sorte de regret. Pourtant il partit vite, mais non sans avoir jeté un regard soupçonneux sur la jeune fille. Walter ne tarda pas à heurter lui-même et à se faire annoncer. Arabella n'étant plus sous l'influence de la surprise, se défendit de tout mouvement qui eût pu la trahir.

Le jeune homme se présenta d'une manière aisée et respectueuse, qui sembla plaire à lady

Reydnor, très-difficile en égards, et assez disposée à trouver dans la vivacité brillante les airs impertinents apportés de la cour de France par quelques étourdis qui n'avaient de l'originalité qu'à la condition d'être de mauvaises copies. Il lui remit d'ailleurs une lettre de sa parente, lady Regina Worstley, personne fort estimée dans la famille, et vivant à Oxford. Pendant que lady Reydnor lisait sa lettre avec une solennelle attention, le regard de Walter cherchait Arabella. Elle lui sourit d'un air si doux et si confiant, qu'il se sentit heureux. A défaut de la voix, ses yeux dirent tous ses ravissements intérieurs. Ils la conjurèrent de venir s'asseoir devant le feu, à côté de sa grand'mère, pour qu'il pût la voir de près et lui adresser quelques mots; malgré ce langage bien compris, elle resta dans l'éloignement. Lady Reydnor abonda en

questions sur sa parente. De loin en loin Walter faisait un geste d'impatience qu'il expiait par un reproche muet d'Arabella. — Ne pouvez-vous attendre? semblait-elle lui dire. N'est-ce pas déjà un délice bien cher de nous trouver ensemble ? — Vous êtes fort raisonnable, disait à son tour la figure attristée de Walter ; j'aimerais mieux vous voir un peu de mon impatience et de mon amertume.—Il ne faut pas deux méchants à la fois, reprenait la figure expressive et délicieusement moqueuse d'Arabella.

Cette causerie muette finit à un coup de marteau solitaire. — Don Clément! s'écria Arabella. Il est bien vite revenu. Et ses yeux pleins de regret semblèrent demander grâce à Walter. Les sourcils du jeune homme, subitement froncés, ne trahirent pas une contrariété moindre. A la manière dont le domi-

nicain salua l'étranger, miss Reydnor comprit qu'ils ne se voyaient pas pour la première fois. Ce fut avec un sourire sombre que le père accueillit le nom du jeune homme prononcé par lady Reydnor, et les explications qu'elle lui donna sur sa noble parente. — Mais, remarqua-t-elle tout-à-coup, pourquoi êtes-vous revenu si promptement ?

— Les morts ne se confessent pas, répondit le religieux.

— Ah ! la pauvre ame ! proféra la vieille lady. Mon père, je ferai dire des messes pour le racheter des années de purgatoire que lui vaudront sans doute ses distractions à l'église. Il y pensait plus souvent au prix du blé et des moutons du dernier marché qu'à ses obligations envers Dieu.

Arabella avait cessé de s'entretenir par l'ame avec Walter. Son application à son

ouvrage était devenue sérieuse, sans affectation pourtant. Une chance restait au jeune homme, celle de dîner chez lady Reydnor ; et, à la faveur du mouvement et du temps, il serait bien malheureux s'il ne trouvait pas l'occasion de parler à Arabella. Mais lady Reydnor avait pour principe inviolable de ne jamais admettre à sa table une personne qu'elle ne connaissait que par une première visite. L'invitation espérée n'arrivait pas. Déjà les réponses brèves de la majestueuse lady accusaient d'indiscrétion la persistance du jeune homme à rester. Il le sentait, son tourment était grand; mais il s'était ménagé une ressource. Il tira de son sein un rosaire en cristal vert, qu'il mit dans les mains de lady Reydnor. Chaque pater était figuré par un gland de chêne dont les deux extrémités s'enchâssaient dans de l'or. Une petite croix d'or,

merveilleusement ciselée, pendait au rosaire.

— Cela est beau, dit la vieille lady. Examinez ce travail, mon père, c'est un chef-d'œuvre de patience et de goût. Je n'ai rien vu de plus exquis.

Arabella s'approcha en ce moment pour voir la pieuse merveille.

— Que mylady examine attentivement la croix, dit Walter; elle y découvrira deux petites inscriptions, dont l'une est grecque et l'autre latine.

— Voyons cela; mais il faut le grand jour pour distinguer ces fins caractères. Elle se leva vivement, et d'un geste elle entraîna le dominicain vers la fenêtre. Walter les y accompagna du regard. Certain de leur préoccupation, il se pencha vers Arabella qui était restée vers la cheminée, et lui dit :

— Il faut que je vous voie seule, il le faut absolument; c'est pour Thomas Crammer.

— Demain, répondit Arabella, dans le parc, près de la Tamise. Le mur est très-peu élevé au nord, vous saurez le franchir. Cherchez des massifs de sapin à travers lesquels est une croix de pierre, et allez jusqu'au bout. Quant à l'heure, je ne puis vous la dire.

— Eh bien! je vous attendrai tout le jour.

Tout cela avait été dit pendant que Walter regardait, en les prenant une à une dans la main, des figurines d'ivoire, placées sur une table qui était elle-même une curiosité, tant les sculptures en étaient délicates. Arabella les touchait du doigt et semblait lui donner des détails. Cette ruse ne trompa pas le religieux.

— Je suis vraiment éprise de ce bijou, dit lady Reydnor.

— Et moi, milady, je m'estimerais heureux si vous daigniez l'accepter.

— Voilà qui est trop gracieux, monsieur Nervil. Le présent est d'ailleurs d'une valeur trop grande.

— Il m'a été donné, milady, et je ne saurais le placer en des mains plus dignes. Ma vie est celle d'un chevalier errant, je pourrais le perdre; consentez donc à le garder.

Lady Margery était fortement ébranlée.

— Connaissiez-vous monsieur Nervil? dit le dominicain. Savez-vous si sa foi est la vôtre? Devez-vous accepter un objet consacré à la prière, sans être sûre que cet objet a toujours été vénéré?

— Vous avez raison, mon père, dit lady Reydnor en se hâtant de rendre le rosaire à Walter, qui le reprit avec peine et ne tarda pas à s'éloigner, bien qu'il en coûtât à son

cœur et qu'il craignît les souvenirs du religieux.

Le jour suivant, pendant que lady Reydnor prenait un repos nécessaire à sa vieillesse, et que le dominicain visitait quelques catholiques du voisinage, Arabella courut dans le parc. Walter l'y attendait depuis le lever du soleil. Elle lui prit la main et le conduisit dans un fourré bien épais où elle s'était abritée souvent contre les chaleurs de l'été.

— Quelle longue absence vous avez faite ! dit Arabella.

— Bien longue, en effet. J'ai vu Thomas Crammer, ajouta-t-il avec une ineffable expression de tristesse.

— Comment l'avez-vous trouvé ?

— Bien vieilli. Ces vingt-cinq mois de prison ont mis des années de plus sur son visage. Arabella soupira. En ce moment, le

dominicain se glissait tout près d'eux; caché derrière le massif, il écouta leur entretien. Sa respiration se perdit dans le bruit de l'eau et dans le bruit des feuilles doucement agitées à l'air. — Savez-vous, reprit le jeune homme, ce qui l'affecte plus que la perte de ses honneurs et de sa liberté? C'est le regret de ne pas vous voir; il vous aime bien, Arabella.

— Moi, je l'aime bien aussi. Walter, dites-lui que mon cœur le visite souvent, que je n'ai pas cessé d'être fidèle à son affection. Oh! sa captivité me chagrine profondément.

— Une lettre de vous lui serait plus douce que toutes mes paroles.

— Eh bien! je l'écrirai. Venez la chercher demain.

— J'ai pris sur moi tout ce qu'il faut pour l'avoir à l'instant même.

Il tira de sa poche un étui dans lequel étaient du papier, une plume et un petit flacon d'encre. Arabella se mit à écrire sur ses genoux. Walter, debout devant elle, les bras croisés sur sa poitrine, la regardait avec un douloureux plaisir.

—Je promets à mylord de Cantorbéry, dit-elle après avoir fini, de le voir bientôt.

A force de prières, j'obtiendrai de ma grand'mère la permission d'aller passer quelques jours à Oxford, avec lady Morth. Je ne saurais fixer le temps; mais dès que je le pourrai, j'irai donner un baiser de fille à celui qui m'aime comme un père. Walter, parlez-moi de lui encore, dites-moi tout ce qu'il vous a dit, dites-le moi avec les mêmes paroles.

—Si je vous le disais, Arabella, vous souffririez trop de ne pas courir tout de suite à lui

— Le puis-je, Walter? sous quel prétexte? vous ne répondez pas. Le blâme est facile. Regardez où je suis. Pensez à la rigidité de ma grand'mère. Ai-je hésité néanmoins à faire une démarche qui me perdrait dans son estime, tant elle la trouverait contraire à la modestie? Suis-je venue en toute confiance?

Il ne disait rien, car il sentait du délire à l'entendre se justifier. — Si vous saviez qu'ici la prudence m'est nécessaire. C'est à peine si j'ai la liberté de penser. Lady Reydnor est papiste, moi, je suis restée fidèle à ma religion d'indépendance et d'amour. Ma vie dans cette maison est une vie de surveillance pénible sur moi-même, de colères honnêtes et de mépris qui ont bien de la peine à ne pas éclater.

— Ce don Clément, Arabella, a-t-il parlé de moi à votre grand'mère?

— Je n'ai rien entendu; mais il a été seu-

avec elle. Craignez-vous quelque chose de lui? Il paraît vous connaître. Je l'ai compris à son air. Walter, défendez-vous de tout épanchement devant cet homme. Voilà dix-sept jours qu'il est ici, et ces dix-sept jours, il les a presque employés à m'épier. Allez, il me dénoncerait sans honte, s'il pouvait acquérir la certitude que je ne partage pas la foi réelle ou prétendue.

Et moi, vous l'avouerai-je ici, depuis que j'ai conscience des intentions des pauvres, je m'étudie à l'emporter sur lui, à opposer la prudence à la ruse, à déjouer par une étourderie moqueuse, sa volonté sinistre. Il me hait, j'en suis sûre. Sa haine fait d'ailleurs diversion à l'ennui de tous mes instants. Quelquefois la solitude et le dégoût de mon personnage me prennent. Je trouve cette dissimulation avilissante au dernier point;

alors je pense à vous, Walter; et je me rattache à la vie de toute l'énergie et de toute la solidité de mon affection.

— Quand serons-nous unis? demande le jeune homme.

— Attendons avec la vertu de l'opprimé, la patience. Les hommes n'ont rien à voir dans nos ames. Quelques lois dures qu'ils fassent, ils ne peuvent empêcher que nous ne vivions l'un pour l'autre, par la pensée.

— Tant de séductions entoureront votre beauté, dit Walter, que, sans le vouloir, vous m'oublierez peut-être.

— Vous ne le pensez pas, Walter. Je n'aime en vous aucune qualité absente; ce que vous êtes pour moi, vous le serez toujours.

— Que suis-je pour vous? un frère. Il fut un temps où vous saviez mieux aimer.

Elle lui tendit la main, et lui dit avec une douceur mélancolique :

— Notre vie est trop sérieusement inquiétée pour que nous y mêlions de fausses douleurs. Au milieu des obstacles qu'on oppose à nos joies espérées, ayons du moins la confiance du cœur. Pourquoi mettre de tristes et injurieux soupçons à la place de l'estime que nous savons bien mériter tous deux? Ne doutez pas de moi qui ne doute pas de vous. Le vœu de ma mère et le vôtre nous a unis, sachons attendre. Il lui prit la main et la baisa tendrement. — Que je vous fasse une question, dit-elle avec gaieté; c'est vous qui avez envoyé chercher don Clément? Walter fit un signe de tête affirmatif. — Quelles raisons aviez-vous donc pour tenir à son absence?

—Avant de me présenter chez votre aïeule,

répondit Walter avec simplicité, je pris quelques informations, et je sus que don Clément passait dans la maison une partie de ses heures. Sa vue m'avait gêné. Il y avait assez de lady Reydnor pour rendre mon message difficile. Vous savez comment j'éloignai le dominicain, et comment la mort si prompte du pauvre malade démontre ma prétention. J'avais même heurté d'une manière connue de vous, pour vous avertir de ma venue prochaine. Mon air du pays, chanté la veille, avait eu la même cause. Le langage de Walter s'anima : — Ne luttez pas contre lui, Arabella. Laissez à d'autres le contentement puéril de la vanité. Gardez en face de cet homme la dignité de votre nature loyale et forte.

— Ne savez-vous pas que la vie est au prix d'une retenue rigoureuse? dit Arabella. Ce

moine est peut-être l'époux de Mary Tudor; elle en a partout.

— Eh bien! s'écria le jeune homme, que toute la honte des dissimulations forcées retombe sur la tête des persécuteurs! Oh! le mépris bien senti pour eux!

— Que Dieu nous protége! dit Arabella, vous avez évoqué le mauvais esprit.

Le religieux leur offrit en effet sa pâle figure.

— Reptile, proféra Walter avec dégoût.

— Ma prière vous contrarie, dit l'être singulier. Je pourrais en vous rencontrant ici, feindre quelque surprise, affecter de ne rien savoir de ce qui vous a occupé, je ne le ferai pas, c'est vous dire que je suis placé moins bas qu'un espion.

—Ceci prouve du moins que vous écoutiez, dit Walter.

— Et ce n'était pas dans un dessein honnête, ajoutez-vous intérieurement. Je ne constaterai point le mérite de votre pénétration; mais je tiens à éclaircir certain rôle obscur de notre première entrevue. Si ma mémoire ne me trompe pas, je vous dis dans le palais de Lambeth que mon histoire se liait un peu à la vôtre; voici comment : Il jeta son capuchon en arrière, et après avoir écarté les cheveux rassemblés sur son front, il se place en face de Walter, il lui montra un *s* creusé avec un fer brûlant. — C'est bien là, dit le religieux, en frappant son front pâle et avec un sourire hautain, c'est bien là le signe de la servitude. Un autre l'avait précédé, ajouta-t-il avec sa tranquillité sombre. Le maître à la brutalité duquel je dois ces marques flétrissantes, mon bourreau enfin, vous est bien connu, M. Nervil.

Walter avait courbé sa tête humiliée. Le dominicain le contemplait sans colère et sans triomphe apparent.

— Vous vous donnez, mon père, une satisfaction qui n'est guère évangélique, dit Arabella émue.

— Vous trouvez, ma fille? Peut-être que si vous aviez souffert mon injure, vous vous rappelleriez que l'Évangile a affranchi l'humanité.

— L'Evangile a dit aussi de pardonner, reprit Arabella.

Le religieux secoua la tête.

— Toute l'iniquité de votre père ne vous est pas connue, monsieur Nervil. Une seconde fois j'ai été traqué par lui de rocher en rocher comme une bête enragée; pourtant il m'avait dit que j'étais libre; puis il m'a caché dans les entrailles de la terre, loin

du soleil et des hommes; j'y ai gémi deux ans. Comprenez-vous maintenant que mon visage ait tant changé? Pourquoi mit-il un terme à son oppression? Je ne le sais pas.

— Ma mère peut-être, prononça Walter avec effusion. Elle avait un cœur sublime. Et ses yeux semblèrent dire au religieux : — N'a-t-elle donc rien fait pour vous? L'avez-vous oublié?

Cette question fut comprise, car le religieux soupira.

— De grâce! ne retenez pas la parole qui peut me consoler!

— Oui, comme la Samaritaine, elle versa l'huile et le vin sur mes blessures. Diana Alstone était charitable autant que belle.

Une larme tomba des yeux de Walter.

— Merci, mille fois merci, pour cette parole qui me fait tant de bien!

Le religieux secoua la tête d'un air mélancolique.

— Vous aussi, dit-il à Arabella avec une singulière expression, vous ne fûtes pas sans pitié. Un jour vous donnâtes un morceau de pain à l'esclave hideux qui était près d'expirer. On vous reprit sévèrement de votre pitié; on vous dit que l'esclave était un démon, et, avec la facile cruauté de votre âge, vous vous empressâtes de le honnir, car il ne vous revit pas.

— C'était vous, dit Arabella, vous que ma légèreté abandonna si vite! Oh! je m'en souviens bien! j'avais alors près de onze ans. Ce fut d'un air tristement résolu qu'elle ajouta :

— En voilà bien assez pour que vous nous haïssiez tous deux. Vous avez même surpris des paroles...

— Que j'oublierai, interrompit le religieux.

— Sommes-nous donc aimés de vous?

Il recula de quelques pas.

— Descendez dans votre conscience, miss Reydnor, et voyez si cela peut-être. Il reprit avec un irrésistible emportement : — Tout nous sépare; je me déclare loyalement votre adversaire. Vous voulez la glorification de Thomas Crammer, moi je veux sa honte. Tranquillisez-vous d'ailleurs sur ce que j'ai vu. Lady Reydnor ne saura rien de la secrète entrevue de sa petite-fille avec Walter Nervil. Suis-je assez votre complice? Je ne mets qu'une condition à mon silence, c'est que miss Reydnor ne prolongera pas cet entretien.

— Pardonnez-nous de vous avoir méconnu, prononça la jeune fille.

— Vous oubliez que je n'aime pas Thomas Crammer, répondit-il avec une hauteur chagrine. Tout hérétique m'est odieux, car il trouble l'ordre, ajouta le dominicain en adressant à Walter un regard expressif.

Le jeune couple le suivit des yeux à travers les arbres, où sa haute taille se montrait et s'effaçait tour-à-tour.

— Est-ce une menace que cette dernière parole ? demanda Arabella en respirant à peine.

— S'il faut vous l'avouer, cet homme en sait assez pour me nuire.

— Pour vous perdre peut-être. Ne me déguisez rien, Walter.

— Il m'a épargné jusqu'à ce jour, Arabella.

— Promettez-moi de ne pas l'irriter. Songez, Walter, dit-elle en lui prenant les mains avec une douce ardeur; songez que sans vous

la vie ne me serait plus rien ! Je ne l'aime que parce que vous y êtes. L'air charmé de Walter l'avertit de son abandon. — En vérité, dit-elle d'une voix qui s'efforçait d'être sérieuse, je devrais vous haïr ; j'avais tant fait d'efforts pour régler mes mouvements.

— Pourquoi ne vous montreriez-vous pas à moi avec vos grâces de bonté ?

— Vous donnez un nom charmant à une étourderie.

— Adieu, Arabella, adieu. Je vais porter des consolations à l'archevêque.

Ils se séparèrent, non sans se retourner bien des fois pour se voir encore.

CHAPITRE III.

Walter, après avoir de nouveau visité Thomas Crammer, reparut à Isleworth. Un mouvement inaccoutumé y régnait : ce n'était que dentelles, velours, drap d'or frisé, toile d'argent, satin à fleurs d'or ou à fleurs d'argent, toutes les riches étoffes de ces temps, que

deux couturières habiles, venues de Londres avec leurs ouvrières, façonnaient pour Arabella.

— Que signifie cela? dit l'étonnement inquiet de Walter.

— Je ne le sais pas moi-même, répondit le petit geste d'Arabella.

Malgré la grande prétention de lady Reydnor au savoir-vivre, elle interrompit sa conversation plusieurs fois pour dire :

— Quand j'étais à la cour, on donnait plus de grâce aux plis des robes ; ils tombaient mieux. Tout cela est lourd, tout cela écrase une femme au lieu de la parer. Mais qu'Arabella se présentât dans une des robes, objets des critiques où se mêlaient tant de regrets, la vieille lady retrouvait sa jeunesse de goût pour donner des conseils. Depuis quelques

jours, elle oubliait ses austères enseignements; et, cédant à la beauté et à la douceur de sa petite-fille, elle reprenait aux sentiments heureux. Walter s'étonnait de tout ce qu'il voyait. Une naine, au service de lady Reydnor, vint lui dire quelques mots. Elle s'inclina vers le jeune homme, et sortit aussi rapidement que le lui permettait son âge.

— Vous marie-t-on? demanda Walter en essayant de sourire.

— En effet, ce sont là des vanités de fiancée. Tout ce qui m'entoure depuis quelques jours est un mystère. Don Clément a fui du château. Il écrit à ma grand'mère, qui s'enferme pour lire ses lettres, et ne m'en parle jamais. Chaque matin, on me met en toilette de mariée, et ma grand'mère, qui perd de sa dévotion noire, tourne autour de moi pour

me voir à son aise, pour m'aider de ses frais souvenirs.

— Vous ne soupçonnez rien des projets de lady Reydnor ?

— D'abord, je n'ai pas peur qu'on me marie sans que j'en sache quelque chose, et, pour peu que mon consentement soit utile, je ne me marierai pas.

— Ce luxe de parures a une signification.

— Je le pense comme vous. Ma grand'-mère est là-dessus impénétrable. Evidemment elle me prépare une surprise qui ne saurait être effrayante, à en juger par son contentement.

Ils pensèrent enfin à Thomas Crammer; ils en parlèrent longuement, jusqu'au retour de lady Reydnor. Walter fut saisi malgré lui de la satisfaction brillante qu'exprimait le visage de la vieille lady. En tout autre moment, il

l'eût adorée pour deux ou trois paroles aimables qu'elle lui dit ; mais la tristesse le gagnait insensiblement, et toute sa volonté était insuffisante pour dompter cette disposition. Lady Reydnor eut ce jour-là un caprice de bienveillance, elle l'invita à dîner ; il accepta, mais sans empressement : ce que lui reprocha un regard d'Arabella.

— Le soleil est beau aujourd'hui, remarqua tout haut la jeune fille. Il y a dans l'air une légèreté, une impression de fête, je ne sais quoi de doux qui fait du bien à l'ame. Je voudrais ne voir que des visages heureux.

— Otez donc à la vie ses ennuis et ses angoisses, prononça le jeune homme d'une voix triste.

— On est souvent bien habile à se gâter les joies présentes.

— Cela est vrai, répondit Walter. Il n'a-

vait pas trouvé de chose plus profonde à dire.

Arabella se moqua de lui, en répétant sur un ton plus sombre encore : *Cela est vrai.* Cette journée finit enfin.

La semaine suivante, Arabella se promenait une après-midi dans le parc, quand on vint la chercher de la part de sa grand'mère. Cette dernière s'avança elle-même sur le perron, au-devant de sa petite-fille.

— Venez, dit-elle en la prenant sous le bras, la reine vous attend. Arabella ne put que dire : — La reine m'attend! — Oui, c'est une grande joie pour moi de recevoir dans ma maison l'auguste fille de Catherine d'Aragon. Je lui ai demandé la permission de vous prévenir de sa venue; elle a daigné me l'accorder.

Ce fut avec un grand trouble qu'Arabella

entra dans la salle où était Mary Tudor. Toutes les personnes de la suite de la reine se tenaient debout. Le dominicain était assis. La jeune fille se mit à genoux devant Mary, et baisa avec une timide souffrance la main que lui avait tendue la souveraine. Sa tête baissée, son attitude où il y avait du respect, sans l'abdication de la noblesse intérieure, donnaient à toute sa personne un charme inexprimable.

Mary Tudor était petite, maigre, mais singulièrement imposante quand elle se croyait offensée dans ses vertus de conviction et dans sa suprématie de reine. Son œil noir, perçant et assuré, déconcertait la ruse. Il fallait pour soutenir son regard la vérité des sentiments de cette femme. La pâleur austère de son front ; sa bouche mince, tristement affectueuse ou amère et méprisante ; la netteté

brusque et ferme de ses paroles, en faisaient un être voué éternellement aux respects, mais qu'on ne pouvait aimer d'abord sans une sorte de frayeur. Ce n'était qu'à l'aide d'une pratique assidue, qu'on découvrait une à une les qualités excellentes de ce cœur plein d'énergie et d'attachements délicats et solides. La grâce, séduction infinie de la femme, n'avait pu se développer dans cette vie où le bonheur avait manqué trop tôt. A peine savait-elle ce qu'une jeune ame peut espérer de l'avenir, qu'elle se vit aux prises avec les humiliations forcées, l'abandon, les lâchetés inouies. Sa mère fut dépossédée de sa condition de reine et d'épouse; elle-même, malgré l'évidence des faits et sa fière révolte, se vit entachée de bâtardise. Comme si tant d'amertumes avaient été insuffisantes, elle avait entendu blasphémer sa religion. L'atti-

tude sereine et charmante n'étant plus possible, elle s'arma de force, et mit sa gloire dans une résistance opiniâtre et hautaine. On fut immodéré dans l'attaque ; elle fut vaillante dans la défense. L'amour sembla trois fois attendrir ses qualités viriles, mais trois fois déçue dans ses affections, elle dut reprendre ses habitudes fortes. Ses droits même au trône de son père lui avaient été contestés, et la jeune et douce Jane Gray, sa rivale, avait ensanglanté les commencements de ce règne qui devait être court et sombre. L'éloignement illimité de Philippe, son indifférence qui n'était plus douteuse, la mort toute récente d'un sujet fidèle, Gardiner, lord chancelier d'Angleterre, avaient encore ajouté à l'air sévère de Mary.

— Vous vivrez donc avec bonheur auprès de nous? demanda la reine à Arabella.

La jeune fille ne retint pas une exclamation d'étonnement. Elle se leva, et ses yeux demandèrent à Mary l'explication de ces paroles.

— Que Votre Majesté me pardonne mon silence, dit aussitôt lady Reydnor; ma petite-fille ignore encore vos bontés. S'adressant à cette dernière : — Arabella, notre illustre souveraine, touchée des craintes que j'éprouvais de vous laisser jeune et sans protections sur une terre couverte d'embûches, daigne vous prendre en qualité de fille d'honneur.

Arabella ne dit pas un mot. Un sourd gémissement souleva sa poitrine, et son front se couvrit de pâleur.

La fille de Henri VIII l'observait.

— Vous semblez peu satisfaite de l'ouverture de votre aïeule, prononça-t-elle avec une froideur offensée.

— La joie, la reconnaissance, dit lady Reydnor.

Une impatience ironique s'empara de Mary.

— En vérité, milady, vous mettez trop d'empressement à nous rassurer sur les dispositions de miss Reydnor. Sa joie et sa reconnaissance nous semblent loin d'être excessives.

— Votre Grâce me pardonnera mon silence, dit Arabella. Je n'ai connu jusqu'à ce jour qu'une vie bien simple. Tout changement que je n'ai pas désiré m'effraie.

— Que craindriez-vous auprès de nous? demanda la reine d'un ton assez doux.

— Le sais-je moi-même? Mon ame s'inquiète de tout. De nouvelles habitudes à prendre, de nouveaux devoirs à remplir, cet éclat...

— Vous redoutez un sort que mille autres envient, répondit la reine.

— Que Votre Majesté m'oublie donc ! s'écria Arabella. Laissez-moi mon existence libre! c'est la seule qui convienne à mes goûts. Je suis une fille de la solitude, et je ne pourrais me façonner aux exigences d'une haute fortune.

— Tu es une étrange créature, prononça la reine. Milady, croyez-vous réellement que cette jeune sauvage sorte de votre sang? Il y a sans doute une méprise.

L'aïeule se prosterna.

— Je demande à Votre Majesté grâce pour son inexpérience. Elle ne sait rien en effet de la cour.

Mary sourit dédaigneusement.

— Elle sait au moins ce qui se passe en elle ; et vous voyez qu'elle ne se donne guère

la peine de déguiser ses répugnances pour être auprès de nous. Quittez cette posture de suppliante, milady, elle ne convient pas à la situation. Les yeux scrutateurs de la reine s'arrêtèrent ensuite sur la coupable. — Quand on est une Reydnor, reprit-elle, on doit avoir la fierté de son nom et tenir à l'avancement de sa race.

Arabella allait répondre avec une franchise funeste peut-être. Etait-ce donc un devoir pour elle de flatter la volonté superbe de Mary Tudor ? Ne devait-elle qu'humilité et soumission à la meurtrière de tant d'hommes de cœur ? Son courage n'irait-il pas jusqu'à lui dire en face une parole sincère ? Elle rencontra le visage de son aïeule ; elle y trouva tant de confusion et d'inquiétude déchirante qu'elle se sentit remuée jusqu'au fond de l'ame. Un regard qu'elle jeta ensuite sur la

fille de Henri VIII, le souvenir de Walter, dissipa soudainement son ivresse de martyre. La voix de la reine ne lui eût pas laissé d'ailleurs la liberté d'une longue indécision.

— Milady, proféra Mary Tudor en ne cessant pas de fixer ses yeux sur Arabella, nous sommes tentée de croire que cette belle personne ne nous dit pas ses raisons les plus vraies De si hauts dédains ne sont guère naturels à son âge. Il faut avoir usé des choses pour en sentir la crainte et le dégoût. La connaissez-vous bien? Vous a-t-elle laissé voir son cœur à nu? S'il faut vous le dire, nous trouvons dans son regard et dans son maintien le démenti de ses humbles paroles.

— Par quoi donc ai-je mérité la défiance de ma souveraine? demanda Arabella d'une voix fière et sombre.

— Vous pourriez mieux que nous répondre

à cette question assez hardie d'ailleurs. Nous vous admettions auprès de nous, jeune fille, pour récompenser le noble et respectueux attachement que votre aïeule témoigna toujours à notre auguste mère. Vous trouvez cette grâce gênante, elle nuit sans doute à des satisfactions plus douces; nous ne savons pas forcer les volontés.

— Votre Majesté, répondit Arabella, sans être intimidée par l'air mécontent de Mary, peut, au gré de son haut courroux, appeler sur ma tête le soupçon et l'insulte; mais la jeune fille qu'on traite avec une sévérité si peu méritée a sa conscience pour refuge; et, au-dessus de la puissante reine d'Angleterre, il y a Dieu. Celui-là sait bien qu'Arabella Reydnor, toute pécheresse qu'elle est, ne saurait accepter le mépris. Elle prit un maintien digne, et conclut en disant : — Je ne

me reproche aucune petitesse de cœur, Madame.

— Prouvez-le donc, jeune superbe, en venant occuper auprès de nous la place que notre affection pour les vôtres vous accorde. Vous vous plaignez du soupçon; n'est-ce pas vous qui l'entretenez? Voyez, votre aïeule est triste.

— C'est toujours par mes enfants que j'ai souffert, dit lady Reydnor en courbant sa tête; ils ne m'ont rien épargné, pourtant je les ai aimés.

— Pauvre mère, dit Mary en tendant la main à cette femme dont la plainte discrète éveillait pourtant de sombres souvenirs. Elle avait perdu deux fils dans la révolte de Wyat.

— Oui, pauvre mère, répéta à son tour la créature affligée. Elle frappa sur son cœur.

Il y a là bien des chagrins. Vous ne m'avez pas confondue avec les ingrats, Madame.

— Eh bien ! dit Arabella en se mettant aux genoux de lady Reydnor, bénissez l'enfant de votre fils, et que ma destinée ait son cours !

CHAPITRE IV.

De jeunes filles, belles, surtout de jeunesse et de distinction, travaillaient à de la tapisserie dans une grande et riche salle du palais de Whitehall. Le sujet de leur broderie était le déluge : scène d'horreur qui ne rembrunissait pas un front, et n'empêchait pas une bouche de sourire et de dire de légères et moqueuses paroles.

— A quoi pense lady Jane Dormer? demanda la gracieuse Mathilda Trayly, en indiquant du doigt une charmante personne, qui depuis un moment gardait un maintien rêveur, et ne se mêlait pas à la conversation. Je suis sûre de le dire. Vous souvient-il d'un fier Espagnol qui toujours suivait lady Jane de ses regards épris?

— C'est le duc de Feria, prononça lady Frances en levant ses doux et grands yeux bleus. Je ne l'aimerais pas, moi.

— Pourquoi donc? C'est un homme dont la haute fortune pourrait séduire des beautés plus exigentes que vous.

— Il m'oublierait pour cette haute fortune. Un ambitieux ne peut pas aimer.

— Le temps lui manque, en effet, pour s'occuper d'une femme. Qui donc vous agréerait?

— Ne seriez-vous pas touchée des hommages d'un poète?

— Oui, cela peut flatter l'orgueil.

— Le cœur, Mathilda, le cœur, répartit vivement Frances.

— L'orgueil aussi, car le poète dit vos mérites au monde. Lord Surrey a éternisé la beauté de Géraldine. Mais, s'il était possible de rester toujours jeune, on gagnerait vraiment à ne jamais se marier.

— Comment cela? demandèrent les jeunes filles en avançant leurs têtes curieuses.

— Vous voilà bien toutes impatientes de clore brusquement le doux roman du cœur, d'arriver en un jour à la fin de tous les enchantements.

— Être à celui qu'on aime, est-ce donc entrer dans le malheur? dit Emma, en penchant son tendre front.

— Voilà une enfant qui ne sait rien. Lady Sarah ne prenez pas vos airs solennels; ce que je dirai, ne vous empêchera pas de porter bientôt la couronne de comtesse; elle irait trop bien à votre front, pour que vous fissiez l'effort d'y renoncer. C'est à vous, Emma, Lucy, Isabel, à vous aussi Frances, que j'adresse mes réflexions. Tant que vous resterez libres, il y aura pour vous le ravissement de l'attente, ce je ne sais quoi d'inconnu et d'infini qui donne à chaque lendemain une valeur inexprimable. Tout homme jeune, bien fait, gracieux de langage, occupera délicieusement votre pensée. Un autre, doté de qualités plus grandesou plus aimables, l'effacera à son tour. Il y aura pour vous la perpétuelle émotion du désir. Si vous fixez enfin vos irrésolutions, gardez l'amant tant que vous pourrez; faites-le mari le plus

tard possible. Il perdrait bien vite l'habitude de chercher dans vos yeux ses contements les plus doux, de demander à votre bouche ces mots insignifiants pour l'être froid, immenses de sens pour l'être sincèrement épris. Vous êtes adorées, tant qu'on peut craindre encore et qu'on vous sait convoitées par des ardeurs rivales, tant que vous pouvez sembler une conquête difficile proposée à la tendresse ou à l'habilité; mais que votre choix donne au cœur toute sécurité, l'amant deviendra votre maître, tout prestige se dissipera. Vos dédains, vos plus folles exigences, étaient subies à genoux, vous disiez : *je veux* avec une autorité exquise et toujours sûre de son effet. Le *je veux* n'existerait plus pour vous. Il aurait passé impérieux dans le langage du maître, et vous l'entendriez ce *je veux*, et vous obéiriez. Le conseil que je don-

nerai moi, ce serait de bien examiner l'élu, de le voir souvent et sous toutes ses faces. Il serait effrayant s'il ne laissait pas échapper quelque chose de son imperfection, et si le Dieu ne redevenait pas homme. Sa puissance est dans sa nature solitaire, exceptionnelle. Qu'il se confonde avec les autres, il n'est plus rien. Sa beauté et même sa laideur doit différer de celle de tous. Je me défierais aussi du pouvoir de l'absence. Je ne sais rien de plus propre à fausser le jugement sur l'homme qui n'est plus là pour donner un démenti à toutes les exagérations du cœur. La passion grandit et s'exalte par la douleur de l'éloignement, par le mystère qui enveloppe tous les jours qu'il passe loin de vous. Que fait-il, où est-il. Cette question répétée souvent fait faire au cœur bien du chemin. Vous supposez l'amant occupé de vous,

comme vous l'êtes de lui ; vous donnez à ses moindres paroles du passé, un sens qu'elles n'eurent jamais, vous le parez de cette immense beauté, dont le rêve est un fond de toute ame, et quand il reparaît, il n'a rien à faire, sa cause a été plaidée et gagnée en son absence. Prenez du temps encore pour le connaître, et après vous être dit qu'il était au-dessus de tout, vous vous direz peut-être qu'il est bien au dessous. Le temps porte avec lui d'implacables vérités.

— Comment êtes-vous devenue si savante ! demanda lady Jane Dormer.

— J'ai regardé dans la vie des femmes, et j'ai réfléchi.

— Et vous n'avez vu dans la vie des femmes qu'une phase de frivolité et de coquetterie, c'est avoir bien mal vu. La femme a un ave-

nir plus noble que celui que vous lui faites, lady Mathilda. Que sa destinée timide de jeune fille se mêle à une destinée d'homme où se trouvent les devoirs difficiles, les actes forts et hardis, vous la verrez s'absorber dans cette autre destinée à force de désintéressement et d'amour. Nul regret ne déshonorera ses nouvelles sollicitudes. Croyez-vous que les tendresses profondes, la confiance, les sacrifices où l'âme s'épure et grandit, la vertu use de toute son énergie, ne remplacent pas heureusement les frêles émotions de vanité et les délicatesses amoureuses et oisives?

Arabella les avait écoutés le coude appuyé sur la table où elle écrivait et l'air pensif.

— Jane est effrayante de sérieux, dit Mathilda; ne croyez pas néanmoins, elle juge

avec ses idées, et moi d'après ce qui se passe. Demandez à miss Reydnor.

— C'est vous qu'il ne faut pas croire, dit Arabella, vous qui rapetissez la femme à une vie de méfiance, de ruses et de prétentions mesquines; vous qui lui donnez l'homme pour esclave ou pour maître, comme si elle n'était capable que d'avilir cet être préféré ou de se laisser avilir par lui. Ne lui déniez pas les bonheurs qui naissent des généreux efforts; laissez-la dévouée, c'est sa vocation.

— Vous la voyez sur un théâtre, moi je la vois ce qu'elle est habituellement, obscure, méconnue, triste et inutilement avertie de tout ce que sa confiance a eu d'insensé. Ma douce Frances, ne te laisse pas fasciner par un humble et amoureux regard. Isabel, gardez votre fierté; vous, Lucy, votre étourderie moqueuse; vous, Emma, votre

naïve indifférence qui semble dire à tous les superbes : que voulez-vous de moi ? je n'ai rien à vous donner.

Une des naines de Mary Tudor entra pour accomplir auprès de lady Jane un message de sa royale maîtresse.

— Pauvre créature ! dit Frances, elle n'a pas à s'inquiéter de l'amour ; sa petite taille ne séduirait pas même un nain.

Le dernier mot ayant frappé l'oreille d'Astarté, elle s'arrêta pour recueillir ce qu'on disait de sa race.

— Dites-moi, prononça Mathilda à son tour, si cette pauvre créature réfléchit quelquefois à la résurrection des corps, sa douleur doit être amère. On peut supporter d'être faite ainsi pendant quelques années ; mais toujours, mais toute une éternité ! Il n'y

a pas de courage possible contre une semblable horreur.

— J'y pense, dit-elle soudain, et les vieillards et les vieilles femmes seront-ils moins affligés? Ressusciter avec des cheveux blancs, des rides au visage, au cou, aux mains; des membres tremblants; une voix sans vibration et un corps usé, cette idée n'est pas supportable. Dès ce jour, je prie pour que Dieu me retire de la vie dans toute ma jeunesse.

— Il y a des hommes, dit Arabella, dont la vie est plus belle à son couchant qu'à son matin.

— Les hommes ont su combiner pour tous leurs âges des chances de félicité et de grandeur. Ne les défendez pas, car ils sont les forts. A nous la plainte, à eux la glorification. Je vous croyais une révoltée, Arabella. En leur présence souvent.....

— Quoi qu'il en soit, je demande à mourir jeune.

— Dieu n'écoutera pas votre orgueilleuse prière, dit la naine. Vous vieillirez sur la terre et vous vous retrouverez vieille dans le ciel avec les vierges et les anges, qui sont si beaux.

Peu s'en fallut que lady Mathilda ne jetât un cri d'horreur en entendant cette prédiction faite d'un ton vindicatif et assuré.

— Votre vengeance n'est pas noble, remarqua lady Jane Dormer en s'adressant à la naine, qui ne put se défendre de verser quelques larmes.

— Rassurez-moi donc, mylady, proféra la pauvre créature : retrouveré-je dans la vie qui ne finit pas les moqueries qui m'ont désolé dans cette vie?

— Sa Majesté, cria l'huissier en ouvrant

les deux battants de la porte. Lady Elisabeth, ajouta-t-il aussitôt.

Toutes les filles d'honneur se levèrent et demeurèrent les yeux baissés, jusqu'à ce que la reine leur eût fait signe de se rasseoir après s'être assise elle-même, ainsi que la princesse Élisabeth. La reine promena son regard pénétrant et sévère sur tout ce qui était là.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle à Astarté. Pourquoi ces larmes? La naine vint se mettre aux genoux de la souveraine. — Me diras-tu le sujet de ton chagrin?

La naine le dit. Toutes les jeunes filles se regardèrent avec inquiétude.

Mary Tudor s'adressa à Lady Mathilda qui l'écouta dans un humble respect.

— Vous êtes bien peu avancée en matière de religion, que vous ne sachiez pas qu'il n'y aura dans l'éternité heureuse aucune infirmité

de corps. Lady Élisabeth, dit la reine à sa sœur, en fixant sur elle des yeux plus faits pour exciter la crainte que la tendresse; dissipez l'erreur de cette jeune insensée, apprenez-lui ce qu'a pensé saint Augustin à cet égard.

— J'avoue, répondit Élisabeth, que tous les écrits du saint docteur ne sont pas bien présents à mon souvenir. Il en est même....

— Que vous n'avez pas lus. A quoi donc employez-vous tant de journée de solitude, si ce n'est à vous instruire de ce que vous serez un jour? Les curiosités d'esprit et les vanités de corps ne sont pas les trésors que Dieu veut qu'on amasse. Il est pourtant bien nécessaire que vous éclairiez votre croyance, vous née dans l'hérésie.

— Le reproche de votre Grâce me va au cœur, répondit Élisabeth; ce soir même j'en-

reprendrai une étude sérieuse du grand évêque d'Hippone.

— Il est déplorable, reprit la reine, à quel point les intérêts de la minute présente l'emportent dans certaines ames sur les intérêts de l'éternité. On l'oublie cette éternité! Miss Reydnor, avez-vous traduit les pages de *la Cité de Dieu*, où saint Augustin cherche, avec un soin si touchant, le sens de la parole du Christ pour la résurrection éternelle : « Pas un cheveu de votre tête ne périra. »

— Je ne suis pas encore au passage cité par Votre Majesté, répondit Arabella, mais je le connais, et il me sera facile de traduire à haute voix et très-vite.

— Nous aurions préféré que ce travail eût été déjà fait. Les lenteurs nous agréent peu, lady Mathilda, corrigez votre étourderie de paroles. Et toi, ma pauvre Astarté, écoute

avec une attention fervente les consolations qui vont t'être données. Lady Elisabeth, oubliez certaines distractions, trop mondaines peut-être et trop opposées à la foi. S'il faut vous le dire, nous nous inquiétons souvent de votre talent, nous nous demandons si votre catholicisme est sincère.

— Que la terre s'entr'ouvre et m'engloutisse! s'écria Elisabeth, si je ne suis pas une véritable catholique romaine.

— Dieu lit dans les cœurs, prononça la reine d'un air si implacable et si soupçonneux, que la fille d'Anna Boleyn sentit un frisson courir le long de son corps. Il y avait de l'assassin de sa mère, du Henri VIII, dans la colère de cette femme.

— Si jamais j'écris ma vie, dit tout bas lady Jane Dormer, j'y mettrai la protestation de lady Elisabeth.

Ce qu'elle fit en effet quand elle fut duchesse de Feria.

D'après un ordre de la reine, Arabella lut le chapitre voulu de *la Cité de Dieu*.

— Admirable! dit Mary. Vous avez écouté bien froidement, lady Elisabath.

— Je demande pardon à Votre Majesté, j'ai écouté de toute ma puissance d'entendement et de cœur.

— Il faut vous croire, répondit sèchement le reine. Astarté a-t-elle bien compris? Peut-être. Ton silence et ta confusion me le disent. Je vais, moi, dans un langage très-simple, t'expliquer ce qu'il faut croire.

Et tout aussitôt Mary commenta saint Augustin.

Elle dit comment les difformités qui affligent certains êtres seront distribuées dans tout la masse du corps; aussi l'énormité que

de pauvres créatures avaient eue sur le dos et qui leur avaient valu les railleries de ce monde, contribuera à l'harmonie des membres et de la taille subitement arrêtés dans leur développement. Les débris des ongles, tant de fois coupés, seraient d'un effet hideux s'ils retournaient aux doigs des mains et aux doigts des pieds; mais rien de semblable n'aura lieu, ces débris seront changés en chair, afin d'y occuper quelque place, sans nuire à la beauté des proportions; il en sera de même des cheveux : le saint docteur avait oublié la barbe, mais elle subirait sans doute la transformation des ongles et des cheveux. Une barbe qui traînerait presque à terre déplairait à la vue des habitants célestes; et leur vue, au contraire, doit être réjouie. Le saint évêque console également les êtres qu'aurait affligés leur maigreur ou leur em-

bonpoint excessif. Cette maigreur et cet embonpoint seront corrigés.

— Et les petits? demanda la naine suppliante.

— Il n'y aura dans le ciel ni géants, ni nains. Dieu diminuera, il faut le croire, de la taille exagérée des uns et il ajoutera à la stature chétive des autres. La pâleur, signe de tristesse ou de maladie, n'existera pas non plus dans cette belle patrie. Tout ce peuple d'élus aura un *coloris agréable*. Le saint a prévu toutes les objections possibles. Des hommes ont été mangés par d'autres hommes, cela ne saurait embarrasser Dieu; car la chair dévorée retournera au corps dont elle avait originairement fait partie, car selon les paroles de l'admirable évêque, « l'autre corps n'avait cette chair que d'emprunt. Cette chair fût-elle anéantie, n'en fût-il rien de-

meuré dans les endroits les plus secrets de la nature, il serait aisé au Dieu tout-puissant de la remplacer par une autre. »

— Lady Mathilda craint la vieillesse pour une autre vie, dit Astarté qui n'avait pas pardonné encore.

—Erreur, dit la reine. Les hommes ressusciteront avec un corps de trente ans, parce que cet âge est pour eux la plus haute expression de la jeunesse, de la beauté et de la force.

— Et les femmes? demande encore l'inquiète Astarté.

Le saint n'en a pas parlé, dit la reine en soupirant; peut-être leur avait-il consacré un chapitre particulier qui se sera perdu avant d'arriver à nous; je ne saurais croire à son oubli. Il a écrit au milieu d'événements effroyables : les sauvages du nord dévastaient

le monde romain; c'était le temps d'Alaric et de Genséric, c'était celui où naissait Attila. Il n'est revenu qu'un Français de la suite de M. de Noailles, un ami de sir Robert Dudley. Lady Elisabeth avait blâmé les sollicitudes du saint, et avait dit que ce n'était guère le temps de faire de l'esprit, mais bien celui de se battre. Tout ce qui sort de la cour de Catherine de Médicis n'est rien moins qu'édifiant; on y est en liberté de cœur et de paroles. Blâmer saint Augustin, moi, ajouta la reine avec effusion : j'admire cet homme de vaste intelligence, qui met une bonté délicate à entrer dans les plus petits détails pour dissiper les ennuis du cœur; sa charité ne dédaignait rien.

La reine parla encore; sa mémoire pieuse lui fournissait les moyens de ne pas tarir vite, à propos de questions religieuses. Elle était

sûre, d'ailleurs, que nul ne l'interromprait.

Plusieurs seigneurs survinrent. Lady Elisabeth eut des sourires agressifs pour un d'eux. Mary l'observait.

— Regarde-la, dit-elle à Jane Dormer, ses inclinations corrompues éclatent partout. Il y a du sang de la courtisane dans ses veines. Son commerce scandaleux avec sir Thomas Seymour, a fait mourir de chagrin lady Catherine Parr (1). Cette bâtarde est à craindre pour toutes les femmes honnêtes, tant elle s'abandonne à l'ardeur de ses sens. Je ne sais trop si je ne l'enverrai pas cacher ses convoitises dans un couvent d'Espagne.

---

(1) Catherine Parr, remariée après la mort de Henri VIII à sir Thomas Seymour, surprit un jour Élisabeth, toute jeune fille alors, dans les bras de sir Thomas Seymour.

CHAPITRE V.

Le cardinal de la Pôle et don Clément entraient en parlant dans une salle du palais de Witchall, à Londres, pour y attendre la reine. Arabella, assise dans l'embrâsure d'une fenêtre, continuait sa traduction de *la Cité de Dieu*. L'abdication du trône d'Espagne, des Pays-Bas, par Charles-Quint, en faveur

de Philippe II; celle de l'Allemagne que préparait ce prince en faveur de Ferdinand, son frère, occupaient le cardinal et le religieux.

— L'intention de Charles-Quint n'est plus douteuse, disait le prince; il veut abriter ses ennuis dans la vie de prière et de contemplation. Y trouvera-t-il les douceurs qu'il en en espère?

— Non, non, dit le dominicain, l'homme qui a su bruire toute sa vie, s'inquiète bien vite de ne plus entendre parler de lui. Le moine regrettera les ivresses orgueilleuses et violentes du guerrier. Ce n'est pas la solitude qu'il faut aux passions.

— Il est las de la puissance.

— Dites qu'il est humilié du mauvais succès de sa politique contre le roi de France. Henri II a trouvé son égal en ruse et son maître en jeunesse. François I^er^, avec son étour-

derie chevaleresque lui convenait mieux. C'était.....

Mary Tudor entra précipitamment: une joie haineuse éclairait son visage pâle et habituellement chagrin; sa démarche était ferme, elle portait le front haut et tenait des papiers dans sa main.

— Mylord, dit-elle au cardinal, et vous mon père, ajouta-t-elle en s'adressant au dominicain, voici deux écrits tellement précieux, que dix années de notre royale vie ne les paieraient qu'imparfaitement.

— Le roi se dispose à revenir, dit le cardinal.

— Le roi, répondit Mary avec une altération subite dans les traits et dans la voix, ne peut songer à revenir en ce moment. Les intérêts des peuples font taire des intérêts intimes. Un immense fardeau permet de rares

loisirs, vous le savez. Ce n'était pas assez des États de Naples et de Milan dont l'empereur avait doté celui qui allait épouser la reine d'Angleterre, il vient d'y ajouter l'Espagne, avec ses vastes dépendances en Amérique et les Pays-Bas. Non, mylord, ce n'est pas le roi qui m'écrit aujourd'hui, c'est un hérétique fameux qui se rétracte. Mary avait repris sa superbe expression.

— Le nom de cet hérétique est-il un mystère? demanda le dominicain.

— Je puis vous le nommer, mon père; son hérésie fut un horrible scandale, son retour à la foi ne saurait vous être indifférent; vous l'aviez même prévu : c'est Thomas Crammer.

— Thomas Crammer s'est rétracté! s'écria Réginald de la Pôle.

La reine garda le silence un moment pour mieux jouir de cette surprise d'homme : don

Clément n'avait manifesté aucune émotion; seulement ses yeux avaient cherché Arabella; il la vit le visage bouleversé et fixé sur celui de la reine.

— Votre Majesté, reprit le cardinal, est-elle en effet bien sûre que Thomas Crammer ait démenti tant d'années de sa vie!

— J'en ai la preuve dans les mains, mylord. Vous connaissez l'écriture de Thomas Crammer; lisez vous-même ces deux soumissions adressées au conseil.

Le cardinal prit un des papiers que lui présentait la reine, et il lut une rétractation dans les termes les plus libres.

— Êtes-vous convaincu maintenant? demanda Mary Tudor; croyez-vous que Thomas Crammer ait démenti sa vie?

Le ton vindicatif de ces paroles était soutenu par un sourire d'expression railleuse.

— Cela passe toute prévision humaine, dit le cardinal.

Il donna le papier au dominicain, qui le prit sans empressement, mais une joie profonde animait sa figure.

— Le triomphe de l'Église est-il assez visible, dit la reine; tous avaient servilement adopté les hérésies changeantes de Henri VIII, et aucun n'a pu confesser jusqu'au bout la doctrine abominable contre laquelle protestait sa conscience. Ridley, le plus savant, le plus énergique de tous ces évêques apostats, celui qu'ils appelaient leur lumière, avait failli aussi.

— Crammer est-il sincère? demanda le cardinal pensif. Je l'ai vu ferme dans son renoncement au catholicisme.

— Dites vaniteux, mylord.

— Comment consent-il à se couvrir de honte?

— La honte n'est pas dans un acte saint, répliqua Mary. Ne s'est-il pas enfoncé assez avant dans la voie de perdition? Sa conscience troublée le ramène à la religion vraie, ne cherchons pas un autre motif.

Arabella écoutait ces discours avec l'air d'une personne à demi éveillée qui cherche en vain à se dégager des impressions d'un rêve épouvantable. De temps en temps, elle passait la main sur son front, comme pour en chasser une pensée trop lourde à porter. Aucun des mouvements de la jeune fille n'échappait au dominicain. Elle le surprit dans sa muette observation, et un frisson d'horreur courut sur tout son corps. Le dominicain parla.

— Je ne crois pas à la conversion subite de

ces hommes que, depuis de longues années, possède le démon du mal. Thomas Crammer a peur de la mort, voilà tout le secret de son retour à la foi.

— Peur de la mort! répéta machinalement Arabella en regardant autour d'elle. Peur de la mort!...

— Non, reprit Mary, s'adressant au religieux, c'est sa conscience qui parle; et, dût Crammer faire une nouvelle chute, je n'en croirais pas moins à la sincérité de sa rétractation.

— Il a rendu de vrais services à l'Angleterre, remarqua le cardinal. Qui sait même s'il n'effacera pas les torts de sa vie en montrant un nouveau zèle.

— Est-ce bien vous, mylord, s'écria Mary, qui m'estimez assez peu pour supposer que Thomas Crammer figurera jamais dans mes

conseils? J'aurais pu pardonner à Hooper, à Ridley, à bien d'autres encore; mais à Thomas Crammer... Si j'avais cette lâcheté, vous seriez le premier, j'en suis sûre, à me proclamer dans votre conscience une reine sans cœur, et tous mes sujets auraient de moi la même opinion.

— Les jugements des hommes sont passagers, madame, ne vous y arrêtez pas.

— Mais les jugements de Dieu ne le sont pas, prononça le religieux attentif.

— Vous avez raison, mon père, dit la reine. Mon éternité dépend de ma conduite en cette vie, et je n'hésiterai pas à frapper le grand prévaricateur. Ses doctrines impies ont été des semences qui ont fructifié dans le cœur des faibles et des méchants, et que la faux doit abattre.

— Jésus-Christ, madame, essayait de con-

vertir les pêcheurs, et il ne les tuait pas, proférait le cardinal ému.

— Sa loi était nouvelle, mylord, elle devait trouver des résistances; ici, au contraire, c'est un infâme qui a déserté la loi des pères et longtemps consacrée par ses adorations. Mais, ajouta la reine, le pape est bien le représentant de Jésus-Christ, pourquoi donc votre langage de miséricorde n'est-il pas le sien? Pourquoi blâme-t-il ma lenteur à punir? Il n'y a pas bien des années qu'Eugène IV appelait la chrétienté à l'extermination des hussites.

— Eh bien! je le demande à Votre Grâce, qu'a-t-on gagné à ces massacres? Les hussites se sont perpétués, et vous avez vu depuis eux une foule de réformateurs.

— Ce que vous dites est vrai, mylord, mais tant qu'il restera une volonté à Mary Tudor,

elle la fera servir à l'extirpation de l'hérésie. Je ne regrette rien de ce que j'ai ordonné. Si tous les impies que j'ai fait mourir revivaient, je les ferais mourir encore sans plus d'hésitation et de pitié que la première fois. En les condamnant, je n'ai sacrifié à aucune passion humaine, j'ai uniquement voulu la glorification de Dieu. Je serais à mon lit de mort, il n'y aurait qu'une minute entre moi et l'éternité, que je dirais encore à cet instant : Thomas Crammer n'a pas droit au pardon.

Le cardinal étendit la main d'un air solennel.

— Que Votre Majesté se défie de ses ressentiments personnels; Thomas Crammer outragea la reine votre mère, et, toute chrétienne que vous êtes, vous ne l'avez point oublié.

—Si Thomas Crammer n'avait outragé que

ma mère, je sonderais mon cœur avant de le juger.

— Thomas Crammer, dit le dominicain, est plus coupable à lui seul que ne le sont tous les hérétiques de l'Angleterre ensemble : les malheurs et la honte du royaume sont son ouvrage. Si depuis tant d'années les bûchers s'allument, si l'hypocrisie a déshonoré une partie de la nation, si le culte extérieur n'est plus le culte sacré de l'ame, c'est lui surtout qu'il faut en accuser; il a aidé plus que tout autre à l'établissement du schisme.

— Eh ! mon père, répliqua le cardinal, John Wickleff, au quinzième siècle, se rendit coupable des mêmes attaques, et il mourut dans son lit.

— Ce fut un grand tort, répondit le dominicain. Au premier signal de l'hérésie, il fallait défendre la pure doctrine. Chaque jour,

des milliers d'hommes perdent la vie pour des intérêts mondains, et vous applaudissez au sacrifice. Est-ce donc, mylord, que la cause du roi du ciel soit moins belle à défendre que celle des rois de la terre? Le sang qui coule pour Dieu est-il plus précieux que celui qu'on répand pour la cause des hommes?

— Dieu a-t-il besoin qu'on le venge? dit le cardinal.

— En vérité, mylord, prononça la reine à son tour, si je vous connaissais moins, je suspecterais votre foi, je vous croirais secrètement lié aux ennemis de l'église.

— Madame !

— Ce n'est pas moi qui le pense, mylord, je ne suis que l'humble écho de bien des catholiques. Voudriez-vous que je ressemblasse au loyal Henri II? Il persécute les hérétiques

de son royaume, et il soutient ceux de l'empire. C'est d'un bel exemple.

— Savez-vous, dit le dominicain, la parole d'un de ces hommes de l'erreur, le prince Wolfgang d'Anhalt : « J'ai fait un grand nombre de campagnes pour le bon plaisir des autres. Pourquoi ne sellerais-je pas aussi mon cheval et n'exposerais-je pas mon corps en l'honneur de Jésus-Christ? »

— Ce langage serait à notre honte, remarqua Mary, si nous écoutions les mouvements d'une pitié coupable. Peut-être même dois-je me reprocher de n'avoir pas assez travaillé pour la glorification de mon créateur. La France, l'Allemagne, accusent ma tolérance. Que sont mes œuvres comparées à celles de l'empereur? En vérité, je rougis de moi.

— Thomas Crammer doit mourir, dit le religieux de sa voix implacable.

Refoulant dans son ame ses sentiments d'horreur, Arabella avait repris son attitude calme. La formidable décision du dominicain, un des conseillers influents de Mary, ne souleva pas même le sein de la jeune fille : c'est qu'elle méditait sur ce qu'il fallait faire.

CHAPITRE VI.

Dans la matinée qui suivit ce jour, Arabella, enveloppée d'une mante de satin noir, le visage couvert d'un voile de dentelle noire, parcourait à pas précipités un des quartiers les plus solitaires de Londres. De temps en temps, elle tournait la tête et regardait derrière elle, comme pour s'assurer qu'on ne la

suivait pas, puis elle reprenait sa course. A l'issue de chaque rue, elle s'arrêtait indécise sur le chemin à suivre, et ce n'était jamais qu'à des passants qu'elle adressait ses questions. On aurait pu remarquer le prompt regard qu'elle jetait sur chacun d'eux, et la préférence qu'elle donnait à ceux qui marchaient vite aussi. Evidemment elle voulait qu'il restât de sa course le moins de trace possible. Enfin elle s'arrêta devant une maison de simple apparence, et frappa plusieurs coups irréguliers et à distance : les uns étaient timides, mal assurés; les autres étaient impatients comme sa crainte. Ce fut miss Martha qui vint lui ouvrir.

— Monsieur Walter Nervil.

Miss Martha ouvrit des yeux tout grands, tout naïfs. Nulle femme du rang de la jeune étrangère n'avait jamais passé le seuil de la

maison pour M. Walter. Aussi fallut-il qu'Arabella renouvelât sa demande pour que miss Martha, ayant recouvré ses facultés parlantes, pût lui dire qu'il était sorti.

— En êtes-vous bien sûre?... Veuillez donc me permettre de l'attendre seule dans une pièce de votre maison.

— Il faut que je le voie avant de repartir. Tardera-t-il bien à rentrer?

— Souvent il ne vient que pour dîner, et même quelquefois il dîne dehors; alors il ne revient que le soir.

— N'importe, je l'attendrai quelque temps.

Miss Martha conduisit la jeune dame dans une petite chambre du premier, et selon le désir exprimé d'Arabella, elle mit à se retirer un empressement discret. N'avait-elle pas d'ailleurs à commenter cette apparition avec mistriss Déborah? Arabella, bien seule, posa

sa montre à côté d'elle et se donna une heure et demie pour rester là. Nulle agitation extérieure ne marqua ce temps. La tête droite, le regard fixe et morne, les mains croisées sur son cœur, elle attendit. De moment en moment, elle consultait sa montre, et frémissait de voir se perdre ces moments destinés au retour de Walter. — Encore vingt minutes, se dit-elle, je les retrouverai en marchant vite. Elle reprit son attitude. Walter ne vint pas. Alors elle se disposa à s'éloigner. Miss Martha accourut quand elle l'entendit ouvrir la porte.

— Demain, lui dit Arabella, je serai ici à la même heure. Soyez assez bonnne pour en prévenir M. Nervil, afin qu'il m'attende, et remettez-lui cela de ma part. Elle mit un petit paquet scellé dans les mains de miss Martha, et la laissa toute étonnée d'en apprendre si peu.

Le jour suivant, à la même heure que la veille, Arabella était à la porte de la petite maison. Walter lui ouvrit la porte avant même qu'elle eût levé le marteau. Il lui présenta la main et la conduisit dans sa chambre.

— Vous, ici ! lui dit-il. Mais, au nom du ciel, qu'avez-vous, Arabella? Vous êtes pâle et défaite comme je ne vous vis jamais.

— Sommes-nous seuls, qu'on ne puisse pas nous entendre?

— Oui, nous sommes seuls, répondit Walter, après être allé vers la porte et s'être assuré qu'il n'y avait pas d'indiscrète.

— Thomas Crammer ne vous a pas écrit, Walter; il ne vous a pas dit qu'il se déshonore en ce moment?

— Que voulez-vous dire, Arabella?

— Ce que toute l'Angleterre saura bientôt. Oh! je pleure sur sa chute! Thomas Crammer

a eu peur de la mort. Il a renié ses doctrines. Ne dites pas qu'on le calomnie, Walter. La reine m'a montré deux rétractations successives de l'archevêque au conseil. Je les ai tenues dans mes mains. Se peut-il qu'un homme sacrifie ses convictions au désir misérable de vivre quelques jours? Car, Walter, c'est seulement son agonie qu'il achète plus longue au prix de son honneur. Bonner (1) et Thirlby (2) sont à Oxford. Pourquoi y sont-ils?

Walter l'avait écoutée dans une sombre attention.

— Ce que vous m'apprenez est affreux. Si Thomas Crammer persiste dans sa faiblesse,

---

(1) Évêque de Londres.

(2) Évêque d'Ely.

d'autres l'imiteront, et l'on ne peut dire où s'arrêtera l'entraînement. Toutes les consciences mal affermies renieront leurs efforts ou bien elles connaîtront les angoisses du doute. Je ne parle pas du triomphe des catholiques, ces orgueilleuses considérations ne peuvent rien sur moi.

— Voir la honte inséparable du nom de Crammer, dit Arabella, c'est une douleur que notre amour ne saurait supporter. Comment a-t-il failli ?

— Je partirai pour Oxford, reprit Walter, dès que le cardinal m'aura facilité les moyens de revoir l'archevêque.

—Et, quel que soit le résultat de votre entrevue, que je le sache, Walter. Ne me dissimulez rien.

— Comptez sur ma sincérité.

— Croyez-vous qu'il ait en effet peur de la

mort? Croyez-vous qu'un lâche attachement pour la vie se soit emparé de lui?

— La question est bien grave. Il faut que je le voie. D'ici là, je suspendrai mon jugement. Arabella, ne précipitez pas le vôtre.

— Pourra-t-il se réhabiliter?... Vous ne l'espérez pas?

— Je n'ai rien dit, Arabella; je ne sais rien.

Il la regarda un instant avec une expression navrante.

— Parlez-moi, lui dit-elle, votre silence m'effraie.

— Nous ferons tout pour lui, n'est-il pas vrai?

— Tout! répondit-elle avec un noble enthousiasme.

— Ma généreuse Arabella!... Après un moment donné à l'émotion : — Dites-moi

quelque chose de votre situation à la cour?

— J'y suis triste, mais résignée. Ce séjour n'est pas de mon choix, vous le savez.

— Oui. Je ne suis jamais calme quand je me rappelle la lettre où vous m'apprîtes que vous alliez vivre auprès de Mary Tudor.

Arabella détourna l'orageuse pensée du jeune homme.

— Une des femmes de cette maison vous a remis un petit cachet; rendez-le-moi, Walter, il est de ma mère.

— J'espérais que vous me le laisseriez.

— Gardez-le donc, mais ne le donnez jamais.

— Ce qui me vient de vous, Arabella, ne passe pas en des mains étrangères... Mon amie, ajouta-t-il, ne vous compromettez pas dans l'esprit de cette reine.

— Je veux vivre pour vous, Walter.

— Pour lui aussi, dit-il avec une expression particulière de tristesse et d'amour.

Arabella le regarda.

— Vous me cachez quelque chose.

— Rien que je sache. N'en doutez pas.

Quand elle fut moins agitée, elle pensa à retourner au palais.

— Je vais vous quitter, Walter, mon absence serait remarquée; et si l'on savait que je suis venue seule chez... Un chaste embarras retint sa parole.

— Souffrez que je vous accompagne de loin.

— Cela n'est pas nécessaire. Ma démarche est honnête, et je me confie en Dieu.

Elle lui tendit la main, qu'il serra tendrement dans les siennes. Et, après l'avoir accompagnée jusqu'à la porte extérieure, il remonta dans sa chambre, où il demeura dans

une affreuse immobilité une demi-heure au moins. Quand il se leva, ses membres étaient raidis par la force des sensations. Malgré ses désespoirs, il lui fut impossible d'être reçu par le cardinal avant plusieurs jours.

Cependant il n'était bruit à la cour que des dispositions peureuses de l'archevêque apostat. Mary Tudor, qui avait fait ses preuves de vaillance, communiquait ces écrits, monuments de la couardise de Crammer. On s'épuisait en réflexions mordantes, on rappelait avec une fidélité haineuse toutes les victimes de Henri VIII, les victimes d'Edouard VI, et Crammer était déclaré leur bourreau.

CHAPITRE VII.

Une foule considérable se pressait devant une des églises d'Oxford. Le nom de Thômas Crammer se mêlait au nom de Bonner et au nom de Thirlby. Walter entra dans l'église. Bientôt les yeux du jeune homme restèrent frappés d'un spectacle inat-

tendu : il assistait, sans y avoir été préparé, à la dégradation de l'archevêque de Cantorbéry. Le vieillard était là sous ses yeux couvert d'habits pontificaux en canevas grossier, une mitre dérisoire ornait sa tête; il tenait une croix à la main, et Bonner le désignait de la main aux mépris du peuple, et sa voix haineuse criait : — Voilà l'homme qui se moquait du pape, il est maintenant jugé par le pape; voilà l'homme qui détruisait les églises, il est maintenant humilié dans une église; voilà l'homme qui insultait le Saint-Sacrement, il est maintenant condamné devant le Saint-Sacrement. Et Thirlby pleurait (1). Thomas Crammer fut dépouillé pièce à pièce de ses vêtements bouffons. Il parla. Le cœur de

(1) Burnet. *Histoire de la Réformation*

Walter cessa de battre. Thomas Crammer protesta avec dignité contre cette vengeance de parade. Il la déclara d'autant plus vaine, ridicule et odieuse, que depuis long-temps il s'était séparé de Rome. Walter avait la tête perdue quand il sortit de là, et quelques heures après cette effroyable cérémonie, il était couché dans une auberge, avec une fièvre ardente et le délire. Une maladie se déclara ensuite. Ce qu'il souffrit de douleurs, se voyant cloué dans ce lit par le mal, ne saurait être exprimé dans une langue humaine. Enfin, il se leva. Son horreur fut profonde aux premières nouvelles qu'il eut de l'archevêque. Crmmer avait fait d'autres rétractations. Le nombre variait selon les narrateurs. Qu'importe d'ailleurs le nombre? Pour qu'il ne restât aucun doute à Walter, il lut de ses rétractations imprimées; car la

reine avait eu soin de les rendre publiques. Ce fut la tête baissée et le cœur brisé par le chagrin, qu'il se rendit à la prison, le matin du 21 février 1556.

Crammer eut un sourire forcé en voyant entrer le jeune homme.

— Ce n'est pas un heureux sentiment qui t'amène, lui dit-il. Assieds-toi, et dis à l'homme que tu appelais ton vieil ami, ta pensée la plus amère. Walter resta muet d'abord, malgré cette invitation. —Tu viens me dire que je n'ai pas su mourir ; parle Walter, ne garde aucun ménagement, tu ne saurais m'humilier autant que je me suis humilié moi-même.

— Pourquoi vous ont-ils dégradé dans ce costume ignoble ?

— Hélas! dit Crammer, tout dans ma vie d'aujourd'hui n'est-il pas ignoble. Mary s'est

plu à me donner en spectable à toute une ville. Il a bien fallu le souffrir. Deux évêques m'ont dépouillé des tissus vaniteux, et ils m'ont mis en échange un vêtement qui me donnait l'air d'un archevêque de fous. Thirlby versait de généreuses larmes, Bonner m'insultait.

— Le lâche, s'écria Walter.

— Eh! mon fils, le juste des justes a eu pour symbole de sa royauté une couronne d'épines On ne m'a pas épargné les douleurs. Le mensonge, l'ironie, la méchanceté froide, ont présidé à l'œuvre de ma ruine. Paul IV m'avait donné quatre-vingts jours pour comparaître devant son tribunal. Les quatre-vings jours expirés, il a bien osé me condamner à défaut, moi sous les verroux et qui ne pouvais faire un pas; voilà leur justice... Il rencontra la figure expressive du jeune

homme, et il reprit avec une fermeté ironique : — Comme si les outrages des autres avaient été insuffisants à ma misère, je me suis mis à la tâche aussi, et le démon sait que j'ai bien travaillé; j'avais fait de la suprématie du pape, du sacrifice de la messe, de la présence réelle, des droits de Mary au trône, une éclatante risée; et voilà que je me suis mis à genoux devant le pape, devant le catholicisme haï et bafoué; devant cette reine qui tue les saints, épuise l'Angleterre pour fournir aux caprices avides de son Espagnol, et j'ai crié merci au pape, à Mary et à Philippe, et j'ai confessé le mensonge, et j'ai appelé scandales et abominations les actes forts de ma vie? Tu me demanderas si j'étais malade ou fou, si j'avais bien conscience de ce que je faisais; oui, j'avais cette conscience, je l'avais claire, profonde, irré-

cusable ; je savais que je commettais une lâcheté, que j'appelais sur ma tête les mépris des hommes et la malédiction de Dieu ; oh ! je savais bien tout cela ! rétractation ! cela est bien dans ma vie.

— Rétractation ! répéta Walter, à qui donc, mon Dieu ?

— J'ai écrit à Bonner, j'ai écrit à Thirbly, j'ai écrit à Réginald de la Pôle : j'ai écrit à Mary, et chaque rétractation a été plus détaillée, plus solennelle et plus humble que les précédentes.

— Ils ont dit que vous craignez la mort, profera Walter, d'un ton morne.

Crammer secoua la tête en signe de dédain.

— La crainte de la mort n'a pas été ma faiblesse. Ne sait-on pas qu'il y a des douleurs plus horribles à endurer que celles de la chair ? Mon fils, dit-il avec une douceur sup-

pliante et en prenant la main du jeune homme, Arabella m'avait fait espérer sa venue; je l'attendais tous les jours et je l'attends encore.

— Je m'en doutais, dit Walter, d'une voix désolée. Est-ce là un courage d'homme, mon père?

— Oh! je sais trop le contraire! Il regarda le jeune homme. — J'ai passé des journées entières à cette fenêtre, oubliant les heures, la vie, Dieu lui-même. Le soleil s'était levé, il avait parcouru l'horizon, il s'était couché ensuite derrière les montagnes, que je n'avais pas changé de place. J'y restais dans les nuits brillantes; j'y restais dans les nuits sombres et par un froid sauvage, attentif aux mouvements les plus faibles, comptant par les battements de mon cœur, les pas de tout être qui s'éloignait. Quand je m'avouais qu'elle

ne viendrait pas la nuit, quand la conviction de l'esprit l'emportait sur le désir insensé, je me couchais; mais le sommeil ne me fermait pas les yeux; ma veille était seulement plus dévorante, car elle était privée d'espoir. On me dit un jour qu'il fallait mourir. Je cherchai Arabella; elle n'était pas là, et ma vertu faiblit. Mourir sans avoir revu la fille de mes pures affections, c'était un acte au-dessus de mes forces. Elle devait venir; je voulais l'attendre, la voir encore, m'exalter de sa voix, de sa beauté d'ange, entourer ma mort des pompes du bonheur. Crois-tu, Walter, que je n'aie pas épuisé tous les moyens qu'on peut trouver dans sa raison et dans sa conscience. Quand à force de réflexions, j'étais parvenu à me donner le sentiment vrai des choses, je défiais les bourreaux. Tu ne sais pas tout ce qu'un cœur d'homme peut con-

tenir de tendresse et de désespoir, tu ne sais pas jusqu'où peut aller une colère effrénée, quel goût hideux de mal peut vous saisir tout-à-coup? Plusieurs fois j'ai mesuré mes forces, je me suis placé face-à-face avec le dernier acte qu'il me fallait accomplir; et, chaque fois, j'ai senti sur mon front les sueurs de l'épouvante. Tout était compris, le martyr faiblirait devant la mort, il s'y traînerait la pâleur de la crainte au front, tous les regards lui diraient sa bassesse. Qu'Arabella vînt, j'étais sauvé. Walter, la première rétractation qu'on a lue n'était pas la première que j'avais écrite; j'en avais successivement anéanti bien d'autres. Quand il ne fut plus en mon pouvoir de reprendre cette preuve d'infamie livrée à tous, de la déchirer, de la mettre sous mes pieds, je tombai dans une agonie d'épouvante et de malédic-

tions. Une nature inconnue se réveilla en moi. Arabella ne vint pas, j'écrivis une seconde rétractation ; puis je souffris des tourments de damné. Les autres mensonges me coûtèrent moins. Les puissants du jour avaient fixé mon supplice au vingt-quatre février, dans trois jours. J'ai écrit à Réginald de la Pôle, je l'ai supplié de m'obtenir quelques jours de sursis, pour qu'il me fût possible de me repentir et d'effacer les scandales religieux de ma vie, entends-tu, Walter? les scandales religieux de Thomas Crammer?

— Eh bien! dit Walter éperdu.

— Mary Tudor m'a fait l'aumône de quelques jours. Le jeune homme essuya les sueurs d'angoisses qui avaient subitement inondé son front, et il s'appuya en soupirant sur le dossier de sa chaise. — Je lis dans ta contenance plus de dédain que tu ne

voudrais en laisser voir. Puisses-tu ne connaître jamais la violence d'une attente fixe, unique et toujours déçue. Un jour j'ai été fou; j'ai tendu les bras en pleurant aux femmes que je voyais passer au bas de ma prison, toutes me semblaient Arabella. Mon vertige se dissipa, et j'eus horreur du vide où je me trouvai retombé. Dans ces moments, Walter, toute croyance m'abandonne, je n'ai plus foi en l'éternité ; Dieu me semble un maître égoïste et méchant. Voilà mon histoire pendant ces derniers temps. Tu peux me honnir comme ils l'ont tous fait, tu peux, orgueilleux de ta force, me laisser pour adieu une parole de mépris, je ne m'étonnerai que de ta bonté, tant je me suis placé bas. Mais, dis-moi, mon fils, ne pourrai-je la revoir, une fois, une seule fois? Ce désir satisfait, je serai homme. Ceux qui ont applaudi à ma

chute seront forcés d'admirer le dernier élan de l'être justement bafoué d'abord.

— Prêtre, dit le jeune homme, avez-vous donc absolument besoin des regards d'une femme pour savoir mourir ?

— Ecoute, prononça l'archevêque, ma couche s'est hérissée de pointes ; mes rêves ont été d'effroyables angoisses, toutes les voix de la terre et du ciel se sont levées pour me maudire ; j'ai supporté les railleries féroces de Bonner, la pitié humiliante de Thirlby, de Pôle, de tous ceux qui me gardaient quelque tendresse, j'ai assisté en esprit à la joie insolente de mes ennemis, j'ai entendu leurs risées, je me suis dit que la chrétienté toute entière n'aurait pour ma mémoire qu'un cri de réprobation, j'ai senti les chaudes tortures de l'avilissement, et j'ai persisté dans ma folie de cœur. Je vais te

faire un étrange aveu... Il y a bien peu d'années que je rencontrai une femme qui avait quelque choses d'Arabella et de sincère dans le sourire et dans le regard, moins beau, moins expressif et moins noble; mais enfin il y avait de la ressemblance; c'était une femme impure; eh bien! elle me devint chère. Tu ne comprends pas ce délire? Eh! mon Dieu! dans un de ces moments où le cœur commande à la raison, j'ai écrit à Arabella.

— Quand lui avez-vous écrit? s'écria Walter, en saisissant le bras de l'archevêque.

— Attends, que je m'en souvienne. Ici, tous les jours se ressemblent, tous ont la même monotonie. Crammer se recueillit un moment : Il y a quatre jours.

— Où avez-vous adressé la lettre?

— Chez lady Margery Reydnor. Le visage

de Walter, pâlit affreusement. — Qu'as-tu? lui demanda l'archevêque.

— Rien.

Ce mot était sublime dans sa retenue, car Thomas Cranmer pouvait être en ce moment le meurtrier d'Arabella. L'écriture de l'archevêque était si connue! En quelles mains se trouvait la lettre?...

— Ne lui écrivez plus, dit Walter. Promettez-le moi, mon père.

Ils furent interrompus par l'arrivée du moine espagnol Garcina qui venait, selon son habitude, entretenir pieusement Cranmer.

— Soyez ferme, dit le jeune homme en serrant la main de l'archevêque.

— Que je la voie, dit Cranmer.

— Vous la verrez, mon père.

CHAPITRE VIII.

Walter, de retour à Londres, courut le lendemain matin au palais ds Whitchall. Ce fut inutilement qu'il essaya de pénétrer auprès d'Arabella. On lui répondit que miss Reydnor était occupée et qu'elle ne pouvait voir personne. Il se hasarda à lui écrire un

petit billet tout simple dans lequel il lui demandait la permission de lui donner des nouvelles de lady Margery Reydnor, qu'il avait visitée. Il attendait la réponse. Le billet lui fut rapporté avec deux lignes au bas.

« Lady Margery Reydnor est au palais de « Whitchall, auprès de miss Reydnor, sa « petite-fille. Elle se trouve charmée d'ap- « prendre qu'une autre elle-même fait les « honneurs de sa maison d'Isleworth. »

L'écriture serrée et jolie, mais visiblement tremblante, était une écriture de femme. Walter s'inquiéta. Evidemment lady Margery avait lu la lettre imprudente de Thomas Crammer, et sa piété fanatique autant que affection pour sa petite-fille, rendait

presque impossible une prompte entrevue. Il erra longtemps autour du palais Ses yeux interrogeaient en vain toutes les fenêtres, nulle femme qui ressemblait à Arabella ne s'y montra. Les sentinelles défendaient l'entrée des cours intérieures. Essayer d'en corrompre une seule, c'eût été appeler la défiance sur lui et s'exposer à se voir privé de la liberté. Savait-il même si tous ses mouvements n'étaient pas surveillés? Si déjà il ne courait pas de danger en restant plus longtemps dans ces lieux? Le plus léger soupçon suffisait alors pour justifier les mesures les plus rigoureuses. On ne se faisait scrupule que de la retenue. Tant de dispositions violentes avaient éclaté contre Mary, que la puissance était devenue ombrageuse à l'excès. Walter pensa bien au cardinal; mais s'il ne lui faisait pas une confidence entière, sa de-

mande aboutirait à un refus, et nuirait sans doute à la gloire modeste et pure de celle qu'il aimait. Dans le cas où il dirait tout, le cardinal consentirait-il à servir les intérêts d'un être obscur et isolé, contre les intérêts de la reine d'Angleterre, et les intérêts esacrés de l'Eglise? Espérer un tel résultat, c'eût été manquer de sens le plus ordinaire. Il s'éloignait tristement, quand il entendit ces mots derrière lui. « La reine s'y rendra demain en litière avec toute sa cour. » Où donc devait aller la reine? Il le sut facilement. La reine allait à Fulham, chez l'évêque de Londres. Il coucha dans le voisinage du palais, et le lendemain, aux premières clartés du jour, il était là tout près de ces murs qu'il ne pouvait franchir. Vers dix heures, il y eut un grand mouvement dans la cour d'honneur. Des seigneurs, grands par leur naissance ou

par leur mérite, en sortaient à cheval. Vinrent ensuite plusieurs litières à la suite desquelles on distinguait celle de la reine, par sa magnificence; elle avait de minces colonnettes entourées de velours pourpre brodé d'or, et semé de devises anglaises et de devises espagnoles; des glaces la fermaient. Les autres litières étaient remplies par des femmes de haut rang et par les filles d'honneur de la reine. Quelques dames s'y mêlaient. Les gentilshommes de la garde, portant une hache dorée à la main, se pressaient autour des litières. Walter, caché dans la foule, cherchait Arabella, il la découvrit à côté de son aïeule, elle lui sembla fort triste. Espérant que, dans la confusion de l'arrivée, il trouverait l'occasion de parler à Arabella, il se hâta de prendre les devants par un chemin détourné, et il arriva longtemps avant la

reine. Toute la maison de l'évêque était sur pied pour recevoir l'illustre visiteuse. Elle entra avec toute sa suite, et trouva sur son passage tout le monde prosterné. Walter, n'ayant pas même été aperçu d'Arabella, tourna autour des murs pour découvrir un passage. Une porte était ouverte, il se glissa aussitôt dans l'enceinte du château, tâchant de se dérober de son mieux à la vue des domestiques qui allaient en tous sens. Il y en eut un qui passa plusieurs fois en chantant devant l'endroit où il se tenait caché. Son air de franchise et de bonne humeur inspira de la confiance au jeune homme. Après avoir regardé autour de lui, il se présenta au domestique.

— Voudrais-tu, lui dit-il, moyennant une honnête récompense, me faciliter les moyens de voir la cour tout à mon aise?

Le valet fit d'abord quelques difficultés, puis un angelot d'or tout neuf attendrit ses scrupules.

— Je voudrais bien vous satisfaire, mais sous quel prétexte. Si les autres vous remarquent, que pourrai-je leur dire?

— Que je suis ton parent. Le valet secoua la tête, comme s'il eût déclaré la chose incroyable. Tu es du pays de Galles, je le connais à ton accent. Vois si je n'ai pas avec toi un air de famille.

Et Walter parla Gallois. Ce qui fit sourire d'aise l'honnête campagnard. Pourtant il répliqua :

— Mes parents les plus riches ont des vêtements moins fins que ceux de votre honneur, et puis ils sont faits autrement.

— Ta réflexion est juste. N'as-tu rien gardé de ton costume du pays?

— Peut-être, dit le Gallois, avec un geste significatif. Suivez-moi.

Tous deux traversèrent des cours isolées, ils montèrent un escalier étroit; et, après une ascension assez pénible, ils entrèrent dans la chambre du domestique. Ce fut de l'air du monde le plus satisfait, qu'il tira d'un coffre un vêtement complet de paysan gallois. Walter s'en revêtit au plus vite. Tout cela était trop large, mais il lui importait peu.

Maintenant, dit le montagnard, ne vous mettez pas trop en vue. De plus hauts que moi pourraient vous renvoyer malgré notre parenté. Si vous avez besoin de moi, demandez John Lisbwy. Tous les domestiques me connaissent.

Walter vit passer plusieurs pages galamment vêtus, qui portaient des corbeilles. La

première en satin blanc, ornée de délicates broderies en or et en perles, contenait un bouquet de fleurs pour la reine, et un éventail d'une beauté féérique, et dont le bout était orné d'un rubis. Les autres corbeilles moins riches, mais exquises d'élégance, étaient remplies de bouquets des plus charmantes fleurs pour les dames et les filles d'honneur. Si Walter eût pénétré dans la salle d'apparat, il aurait vu tous les pages présenter à genoux leur gracieuse offrande.

Un dîner splendide avait été préparé dans une salle toute décorée de sculptures en chêne noir, représentant divers passages des Evangiles. La *Pêche miraculeuse*, les *Noces de Cana*, la *Cène*, et une fantaisie d'artiste entre deux fenêtres où l'on voyait Dieu le Père, debout devant le Diable, jouant amicalement avec lui à croix ou pile, la moitié du gouverne-

ment de la terre; ce qu'expliquait une inscription latine, et pour ne pas laisser le chrétien dans l'incertitude, le charitable auteur de cette œuvre avait ajouté : *le Diable gagna*. On se distrayait bien vite de cette sinistre invention. Sur un riche buffet d'argent, étincelaient à travers des fleurs prématurément venues, des plats, de aiguières, des drageoirs, des vases en or, en argent, en vermeil; des coupes, non moins éblouissantes, ciselées avec une patience et un art merveilleux, et dont plusieurs étaient embellies de fines pierreries. Un tapis d'une admirable beauté couvrait le pavé en mosaïque. Dans d'autres salles destinées aux officiers et aux gentilshommes de la garde, le pavé était jonché de fines herbes odorantes, et les tables de chêne offraient un service moins riche.

Quand la reine passa dans la salle préparée pour elle et ses grands, tout ce qui se trouvait sur son passage se mit à genoux. Elle sourit avec bienveillance et fit un geste pour qu'on se relevât. Un fauteuil en ébène, admirablement sculpté à jour, en relief, surmonté d'un dais de velours brodé d'or, et dont le siége était également en velours, attendait la souveraine. A peine s'y fut-elle assise, que le bruit de doux et sonores instruments partit d'une salle voisine, puis ce fut un concert de luths qui se répondirent comme des voix humaines.

Il y avait des larmes, des prières, des tristesses infinies dans ce chant que Mary écouta avec une émotion de douleur et d'attendrissement. Ses yeux cherchèrent lady Exeter et lady Margery Reydnor, pour leur dire : cette musique, nous l'avons entendue aux derniers

jours de la vie de ma mère. Les deux femmes s'inclinèrent troublées. Mary voulut échapper à l'attention. Chaque convive avait sa serviette pliée en forme de poisson, d'oiseau, de fruit. Il n'en était pas de même de la reine. Une nef d'or, placée devante elle, contenait avec un délicieux éventail d'ivoir finement découpé à jour, des serviettes damassées et d'autres brochées en or. Voulant échapper à son attendrissement, et déconcerter l'attention, elle prit successivement trois ou quatre serviettes dont elle respira la senteur, comme si elle se fût souciée d'en avoir une parfumée à l'eau de mélilot ou à l'eau de roses, plutôt qu'à l'eau de violettes. Le dîner commença. Mary causa gracieusement avec plusieurs seigneurs placés près d'elle. Souvent elle s'adressait au comte de Sussex qui semblait, avec le cardinal et le duc de Norfolk,

un des hommes qu'elle estimait le plus. Le langage du comte exprimait une fidélité honorable, mais revêtu de formes dont la franchise et la vivacité tournaient presque à la brusquerie. Sa manière était d'ailleurs conforme à sa stature large, courte et robuste. En récompense de ses loyaux services, la reine l'avait autorisé à se couvrir la tête devant elle, et lui, avec la naïveté des grands caractères, usait quelquefois de cet étrange privilége. Le duc de Norfolk, non moins attaché à la fortune de Mary, et qui lui en avait donné des preuves éclatantes, avait aussi part à ses royales attentions. C'étaient encore les comtes de Derby, de Shrewsbury, de Pembroke, lord Howard, le marquis de Wenchester, sir William Cecil que Mary aimait peu, tout en rendant justice à ses qualités

d'homme d'état, le comte d'Arundel, dont les êtres sérieux prisaient l'habileté en politique, et dont les femmes convoitaient la recherche amoureuse, tant il savait entourer ses hommages de tendresse, de bon goût et de magnificence délicate et faite pour séduire les plus difficiles. Il avait quarante-cinq ans. Son éloquence, son ton exquis, la noblesse de ses manières le faisaient légal des plus jeunes, un seul excepté, lord Robert Dudley. A ce dernier, si beau, si passionné, si bien fait de sa personne, appartenait l'honneur d'effacer le comte d'Arundel. Tous deux étaient destinés à se disputer un jour le cœur d'Elisabeth devenue reine. Mais la jeunesse et la beauté de Dudley devaient faire avorter toutes les espérances ambitieuses du comte, et rendre ses soins importuns.

Cependant Walter s'était mêlé aux spec-

tateurs. Ses yeux avides avaient cherché Arabella à la table des filles d'honneur de la reine; ils ne l'y avaient pas trouvée. Par une exception qui la désole, Arabella était avec Jone Dormer, la seule des filles d'honneur qui fût à la table de Mary.

— Rien ne lui dit-il, pensait le jeune homme, que je souffre là, tout près d'elle? Je le devinerais, moi. Comment lui faire savoir ma présence en ce lieu. L'idée que la journée se passerait peut-être sans qu'il eût réussi à lui parler, lui donnait du désespoir.

Le comte d'Arundel, placé à côté d'Arabella, eut pour elle des attentions si marquées, que Walter sentit dans son sein le venin de la colère. Que voulait ce voluptueux à sa jeune et pure amante! Pourquoi se penchait-il vers elle avec cette audace et ce sourire particulier? Qu'avait-il osé lui dire pour

qu'elle rougît et détournât son beau front, si doux, si pâle et si rêveur, avant qu'il lui eût parlé? Fallait-il à ce cœur usé les chastes embarras d'une pudeur inquiète? Se déclarait il las des succès faciles? Walter chercha quelque figure offensée des airs du comte, quelque ennemi; il rencontra le visage du dominicain. Comment ne l'avait-il pas vu encore?

Enfin l'on était aux salades d'olives, de citrons, d'oranges. Walter commençait à respirer. Ce dîner, qui lui avait semblé interminable, s'avançait donc? Avec un cœur et un esprit moins agités, il aurait trouvé quelque plaisir à voir la délicieuse ordonnance du dessert. Le comte d'Arundel, toujours aux soins charmants pour Arabella, lui faisait accepter, tantôt une gauffre, tantôt une dariole à la crême, tantôt un gâteau qu'il

choisissait en forme de tourterelle ou de couronne. Le paradis terrestre, apporté au milieu de la table, excita l'attention de tous. Et c'était vraiment quelque chose de naïf et et de curieux tout à la fois, que ces animaux doux et ces animaux féroces qui erraient ensemble dans l'herbe semée de boutons d'or et de marguerites; que ces petits ruisseaux où se miraient d'innocentes brebis, que ces fontaines d'où jaillissaient des eaux de senteur odorante, que ces deux loups qui se promenaient paisiblement avec Adam, couvert de l'armure d'un chevalier. Eve, parée de vêtements de reine, pour plus de décence et de richesse, causait assise sous un figuier, avec messire le diable alors déguisé en serpent pas trop laid, ce qui supposait de la part de l'artiste un certain instinct de convenance.

Depuis un moment la reine et ses préférés semblaient attendre quelque chose : on se parlait bas, on souriait en regardant au-delà de soi du côté des filles d'honneur, on ne s'occupait que d'elles. Tout-à-coup le plafond de la salle s'ouvrit au-dessus de leurs têtes, et une fine pluie odorante tomba au milieu d'elles comme une douce rosée, puis ce fut une grêle de dragées au genièvre, à la rose, à la canelle. Des rires frais accueillirent cette galanterie. Il est bon de dire que Mary l'avait autorisée. Enfin, le dîner finit. Des bassins d'argent où était de l'eau de roses ou de l'eau d'iris furent présentés aux convives, pour qu'ils se lavassent les mains.

Déjà la reine et un certain nombre de dames et de courtisans, avaient quitté la

salle ; quand il vit lady Reydnor et Arabella se lever en même temps que le religieux, le cœur lui battit fort. Pourrait-il avertir Arabella? La pieuse vénération de lady Reydnor, vint à son aide. Elle céda au père les honneurs du pas et marcha humblement après lui. A peine la vieille lady eut elle franchi la porte que Walter coupa brusquement le chemin à Arabella, de manière à forcer son attention.

— Moi, lui dit-il bien bas.

Elle le reconnut et lui indiqua de l'œil un préau planté de cerisiers et de pommiers, qu'on apercevait par les fenêtres, et au-delà duquel était une tourelle. Puis, bien certaine d'avoir été comprise, elle passa dans la salle d'apparat. Leur conversation silencieuse s'était faite avec tant de rapidité que nul ne

l'avait soupçonnée. Au moment où Walter passait lui-même dans une autre salle, il rencontra un officier qui, voulant entrer, le poussa rudement et dit : Que fait ce rustre ici? Involontairement, et par suite de son irritation longtemps contenue, le jeune homme porta la main à son côté comme pour y chercher son épée. La réflexion lui donna la honte de son imprudence; mais il avait été vu dans une glace par le dominicain, immédiatement revenu dans la salle voisine, pour y parler à lord Paget. Walter ne tarda pas à se rendre au préau.

Arabella, de son côté, sortit hardiment de la gêne qu'aurait pu lui imposer la surveillance du dominicain. Après un quart d'heure d'immobilité, elle se leva, alla causer avec quelques femmes, pour habituer don Clément et lady Reydnor à la chercher, à la

trouver ensuite et à l'oublier plus tard. Cette ruse lui réussit. Quand elle crut le moment favorable, elle sortit sans affectation de la salle, et, comme Walter, elle gagna le préau.

— Ce lieu est trop en vue, dit-elle; cherchez-en un plus écarté, je vous suivrai de loin.

Ils arrivèrent ainsi dans un endroit sauvage.

— Je lui ai parlé, dit Walter.

— Eh bien, demande Arabella, poursuivra-t-il son déshonneur?

— Oui, s'il meurt sans vous avoir revue. Arabella, cet homme est fou de souffrance.

Et tout de suite, il fit à la jeune fille un récit de ce que lui avait dit l'archevêque.

Elle l'écouta le visage grave et les yeux baissés.

— Est-ce tout?

— C'est tout.

— Il ne faut pas que Thomas Crammer meure avili, proféra-t-elle d'une voix profonde. Il ne faut pas que sa désertion en encourage d'autres.

— Vous laissera-t-on libre?

— Je mettrai ma volonté à déconcerter les ennemis de l'archevêque, et ma volonté sera forte.

— Qu'il est faible, lui!

— Dieu le jugera.

— Si cet homme allait me perdre!

— On doit mourir une fois, dit Walter, et presque toujours on meurt d'une mort inutile.

Elle rêva un moment. — Nous ne savons pas si nous pourrons nous revoir avant une décision. Écoutez-moi bien. La cour doit nécessairement aller à Hapton-Court. Je

connais le plan du château, et je sais par la reine que j'habiterai une des tourelles du midi. Cachez-vous dans le voisinage, et quand vous verrez à une de mes fenêtres, une branche de chêne, dites-vous qu'Arabella est disposée à partir ; qu'il faut absolument qu'elle parte la nuit même. Venez tous les jours dès le matin. Qu'une barque nous attende le soir à neuf heures. Ce sera à neuf heures que je sortirai, moi; entendez-bien, Walte; et tenez des chevaux prêts à une certaine distance.

CHAPITRE IX.

Une sixième rétractation de Thomas Cranmer vint rejouir le cœur de ses ennemis. Il implorait, dans les termes les plus contrits, la miséricorde du roi, de la reine, du pape, de l'Église universelle; et il suppliait Dieu de le recevoir à merci.

— Il faut que sa mort soit efficace, dit

Mary Tudor, au moine Garcina. Ne pourrait-il pas faire sur l'échafaud une abjuration solennelle? cela serait d'un grand effet, mon père. La nation apprendrait que Thomas Crammer n'a obéi qu'à sa conviction, que c'est bien un retour invincible aux doctrines sacrées.

Le moine goûta fort cette idée. Et tout aussitôt, il rédigea de concert avec la fille de Henri VIII et le religieux, un écrit que Thomas Crammer signerait et lirait publiquement le dernier jour de sa vie. Arabella connut ces détails. La sentence définitive était pour le 21 mars, on était au 17. Le lendemain matin, la branche fut à la fenêtre.

Arabella quitta son aïeule endormie, pour entrer dans sa chambre. La nuit était belle, et le bruit de la Tamise montait dans l'air comme une douce plainte. Un moment elle

se tint debout, les bras croisés, la tête rêveuse et à demi penchée sur sa poitrine. Puis elle pria de toute l'énergie et la piété de son cœur, et dit un dernier adieu à tout ce qui était là? Sa démarche audacieuse l'exilait à jamais de ce palais et de sa famille, peut-être : la persécution viendrait à la suite. Neuf heures sonnèrent à l'horloge de la grande tour; elle ne les compta pas sans trouble, et ce fut à pas lents qu'elle s'approcha de la fenêtre; ses yeux cherchaient la barque. Rien ne se montra près du palais, et même dans le lointain. Où donc était Walter? malade, arrêté, peut-être. Tout affreuse que fut cette idée, elle ne la repoussa pas : Son ame s'était élevée à la hauteur de tout. — S'il n'est pas ici dans une heure, se dit-elle, je n'aurai plus à compter que sur

moi. Elle s'assit, médita quelque temps, et prit une de ces résolutions que rien ne peut changer. Involontairement elle se rapprocha de la fenêtre, et les yeux se promenèrent inquiets à l'horizon. — Les étoiles s'éteignent. Il fera sombre cette nuit. Ses mains se joignirent. — Vous me protégerez, mon Dieu ! je n'ai d'espérance qu'en vous; et mon besoin profond de votre assistance vous trouvera propice. Elle marcha dans sa chambre, rêvant au moyen d'accomplir sûrement sa dangereuse excursion. Un soupir dit qu'elle la concevait difficile; comment trouverait-elle un cheval? Qui la défendrait, si elle était poursuivie? Thomas Crammer mourrait-il en lâche, parce qu'elle n'aurait pas pu arriver à temps? Quelle honte pour lui! quelle immense douleur pour Walter! Son cœur luttait si violemment, qu'il semblait devoir s'é-

lancer de sa poitrine. l'épouvante la possédait. — Où est ma confiance? dit-elle. Je doute de toi, sublime Créateur! Cela est bien coupable. Le cor se fit entendre. — Merci, mon Dieu! merci! La lumière brilla tout aussitôt sur la fenêtre. Déjà la main d'Arabella était posée sur la clef, quand la porte s'ouvrit doucement, et le dominicain entra.

— Vous ne m'attendiez pas, lui dit-il. Arabella sourit amèrement et resta debout devant cet homme. — Miss Reydnor, continua-t-il, a le goût des choses hasardées, moi je ne l'ai pas. Aussi aimé-je mieux l'avertir de la témérité et de la folie de son dessein, que de l'arracher des bras d'un jeune homme. Peut-être sortirai-je avec honneur de la lutte? Peut-être essuierai-je une défaite? Si j'avais été libre plus tôt, je vous aurais épargné des émotions inutiles. Croyez-vous donc en im-

poser à mon observation calme et assidue?

— Ne descendez pas au mensonge, dit Arabella; c'est bien moins l'inquiétude de ma vie qui vous amène, que le besoin de voir un ennemi s'avilir à jamais.

— L'un et l'autre me tiennent au cœur, répondit le dominicain. Je vous laisse à vos tristesses, ce ne serait pas moi qui pourrais en jouir.

— Et Walter? demanda-t-elle.

—Le fils de Diana Alstone n'a rien à craindre de moi.

Le religieux sortit. Arabella tomba sur une chaise; et, la tête dans ses mains, elle resta quelques minutes en proie à une sombre agitation. Puis vint le recueillement. Une lutte s'engagea dans sa conscience; lutte terrible, s'il fallait en juger par les impressions changeantes de son visage et les soulèvements

précipités de son sein. Le calme lui revint à la suite d'une décision prise Ce calme était sévère. Elle passa chez la reine.

Il fallut bien des instances pour qu'elle obtint la liberté de pénétrer à cette heure auprès de Mary Tudor. — Je réponds de tout, avait-elle dit, la reine est intéressée à ce que je vais lui dire. Mary était assise devant une table, elle écrivait une lettre et semblait fort émue. De temps en temps elle gémissait. Arabella souleva la portière de velours, et resta frappée de cette douleur royale. Elle s'avança enfin, et se plaçant en face de la reine :

— Madame, lui dit-elle, j'ai à faire un voyage de quelques jours. Que votre Majesté daigne me le permettre!

— Et c'est à une heure si avancée que vous me le demandez! Comment vous-a-t-on

laissé pénétrer ici? J'avais donné des ordres.

— Je suis pressée, madame.

— Où voulez-vous aller, jeune fille?

— Le lieu où je veux aller, ne doit être connu que de moi et d'un autre.

— Vous n'y irez pas, dit la reine.

— Madame, ne prononcez pas un refus!

— Votre demande est si hardie!

— C'est vrai.

— Et votre aïeule, sait-elle votre incroyable démarche?

— Mon aïeule ne le sait pas.

— Qu'il ne soit donc plus question de cette extravagance! dit Mary d'un ton sévère.

— J'ose encore supplier Votre Majesté, dit Arabella en se mettant à genoux devant la souveraine. Le voyage que je veux faire aurait l'approbation de Dieu lui-même.

— Et vous en faites un mystère à votre

reine et à cette aïeule pour laquelle vous ne devriez rien avoir de caché. Jeune fille, je vous ai trop écoutée, c'est le pardon de votre audace qu'il faut maintenant songer à obtenir.

Arabella pâlit. Sa jeune tête se pencha un moment sous l'horreur de sa pensée. Ayant levé les yeux, elle rencontra dans les yeux de la reine un regard si dur, si ironique, qu'elle abdiqua aussitôt sa timide prudence, pour se mettre face-à-face avec sa destinée. Une larme exprima l'effort.

— Madame, dit-elle à la reine parmi les dames que vous honorez de votre confiance, il en est une qui vous trompe sur sa religion.

— Nommez-la, s'écria la reine, avec une expression sauvage.

— Que Votre Majesté daigne me permettre mon voyage, il sera le prix de ma révélation.

— Des conditions à votre souveraine! Arabella se taisait. — Mais dites donc où vous voulez aller?

— S'il faut que je le dise, je reste, madame, et je garde le nom de l'hérétique.

— Vous ignorez que votre silence suffirait pour vous rendre justiciable de la loi?

— Je le sais, madame.

— Eh bien?... Toujours votre obstination! Parlez donc enfin! prononça la reine avec une hauteur impatiente, et en frappant sur la table.

— Que Votre Majesté m'assure d'abord que je pourrai librement entreprendre une course, que nul être au monde ne sera en droit de s'y opposer.

— Ce que vous me demandez est d'une insolence!

— Madame, vous êtes femme! ne re-

poussez pas la prière d'une autre femme!

— En vérité je ne comprends pas votre insistance. Vous abusez de ma bonté.

— Je suis une suppliante, dit Arabella.

— Tu m'émeus, je ne sais vraiment pourquoi.

— Au nom du ciel, madame, ne repoussez pas ce mouvement généreux!

— Relevez-vous donc, Arabella, vous avez ma parole de reine.

— Madame, dit la jeune fille, avec une fierté douce et triste, l'hérétique, c'est moi.

— Vous! s'écria la reine, vous, Arabella.

— Moi, répeta Arabella, sans hauteur, sans bravade.

— Dites-moi que votre raison est perdue, dites-moi tout, plutôt que cette effroyable parole.

— Madame, prononça Arabella, d'un ton

simple et digne, si vous m'aviez mieux connue, vous auriez bien vite deviné l'hérétique : avec une ame honnête, il n'y a de délation possible que pour soi.

— Nous sommes seules, Arabella, retirez vos imprudentes paroles, la reine d'Angleterre ignorera ce qu'a entendu Mary Tudor.

— Je ne suis pas avide de la mort, répondit la jeune fille, la vie me promettait quelques douceurs encore. Voulez-vous, madame, maintenir votre parole sans condition?

— Tu es folle. Mais, dis-moi, tu te confessais.

— La confession était pour moi une humble expiation et non un sacrement.

Les joues de la reine devinrent livides.

— Tu as communié, je t'ai vue communier. C'était donc un sacrilége que tu commettais?

— Ce pain que je mangeais avec mes frères était un symbole d'amour. Votre foi ne pouvait être la mienne.

— Tu l'as eue cette foi, car ton père est catholique.

— Je ne l'ai plus.

— Eh bien! je la ferai renaître dans ton cœur, je t'enseignerai à adorer Dieu, comme devraient l'adorer tous les êtres. On a égaré ton jugement par d'orgueilleuses doctrines, je te rendrai à l'humilité pure. Ma foi est énergique et profonde, tu n'y résisteras pas. Ils t'on dit que le catholicisme est une œuvre de mensonges, et tu les as crus, jeune insensée. Tu as abandonné le culte d'expiation et de perfectionnement pour suivre les passions mauvaises. La vierge modeste a ouvertement prostitué son cœur aux idoles de Baal. Comment la prévarication de quelques

superbes a-t-elle pu te séduire, toi, qui avais bu aux sources sacrées, et qui t'étais nourrie du pain des forts? L'erreur est-elle permise à la science? doit-elle s'enivrer avec les fous? n'avais-tu pas franchi la mer Rouge et reçu dans ton cœur la rosée de la lumière et de la vie? quelle voix trompeuse te rappelle en Egypte? Henri VIII fut mon père; je vénère son titre, mais je porte accusation contre son hérésie.

—Je n'estime pas la religion de Henri VIII, répondit la jeune fille.

— Ah! tu sacrifies à d'autres idoles!

— Qu'importe, ce que je crois, madame? Le temps presse, laissez-moi partir. Je reviendrai bientôt à votre indignation.

—Arabella, dit la reine en abandonnant son expression biblique, j'ai pour toi une affection de sœur, tu ne m'as jamais offensée.

Je sais tout ce qu'il y a dans ton cœur de désintéressement vrai, de compassion noble et profonde. Quand je surprends les regards des autres femmes arrêtés sur moi, j'en éprouve de la colère. Elles scrutent mes peines, elles cherchent sur mes traits abattus la vengeance de leur condition inférieure et de leur dépendance; tes regards, au contraire, me sont doux. Une fois tu as eu pour mes pleurs des pleurs généreux et discrets. Je les ai vus, et je t'en ai bien tenu compte. Tu plains la femme sans amour et sans enfants. Ne te dérobe pas à moi! Les dévouements ne sont pas communs dans la sphère de crimes et d'ambitions où je suis appelée à vivre. Tu crois ta fierté intéressée à soutenir ton erreur, tu te trompes. Vois Thomas Crammer éclairé d'un rayon d'en-haut, il revint à la vérité. Arabella, sois ma sœur! Celle que la

nature m'a donnée dévore mes jours de son désir homicide. Si elle le pouvait, je n'aurais pas de lendemain, la minute qui va suivre, serait ma minute dernière; elle-même me traînerait sur l'échafaud. La vois-tu s'associant de l'ame à toutes les haines qui éclatent contre moi, comptant mes ennemis avec une joie féroce, en augmentant le nombre par les ruses de prostituée qu'elle tient de sa mère. J'ai toujours marché droit et la vérité sur les lèvres; elle, au contraire, ressemble à la hyène. Je ne sais rien de dangereux, de faux et de couard, comme ses paroles affectueuses. Quand elle m'embrasse, je crois sentir le venin d'une vipère. Bâtarde et fille d'une infâme, elle est infâme elle-même, et n'a que des grâces effrontées. Son rire est le rire d'une courtisane, il me dégoûte. Oh! c'est une adorable sœur qu'Elisabeth! Avec

l'ame de mon père, j'aurais depuis longtemps mis fin à ses complots. Aime-moi donc pour elle et pour tous!

— Madame, dit Arabella, vos bontés me pénètrent; je voudrais les justifier, mais je n'y sacrifierai pas ma conscience. Vous méritez qu'on vous parle avec franchise, et je me trouverais bien avilie, bien digne de vos mépris, si je consentais à vous tromper. Mon humble vie est dans vos mains, vous pouvez me la conserver ou la perdre.

— Je puis, je puis, que cela est facile à dire! Si tu persistes dans ton hérésie, je dois te sacrifier.

— A qui, madame?

— A l'édification du monde, à la religion, à Dieu que tu outrages! et si je t'épargnais, je serais condamnée avec toi dans l'autre vie. Tu ne prétends pas que je risque

mon éternité pour ton obstination. Prends donc pitié de toi, de moi!

— Vous croyez votre salut intéressé à me faire confesser votre loi, ou bien à me livrer aux bourreaux ; moi, je mets mon honneur à ne pas vous tromper.

— Sors de ton aveuglement, Arabella, ouvre les yeux aux clartés divines! Je ne te commandes pas, je te prie, je m'humilie devant ton orgueil obstiné; je te demande ta vie pour moi qui t'aime! Vois, je pleure. Mary pleurait en effet. Tu serais bien dure si tu me la refusais. Je sais que tu ne peux pas changer tout de suite à ma voix; mais, dis-moi que je puis espérer.

— Oh! dit Arabella, vous m'accablez, madame! Demandez-moi quelque chose qui soit en mon pouvoir!

— Mary prit un papier sur la table.

— Ce n'est pas une femme heureuse que tu as sous les yeux ; tiens, lis cette lettre de Philippe. Arabella regardait la reine ; mais elle ne lisait pas. C'était pitié que ce visage fait pour d'énergiques résistances, devenu si pâle et si maigre.

— Je lui écris des lettres qu'il écarte sans doute avec ennui ; et j'attends des mois entiers une réponse que d'abord je n'ose pas ouvrir, et que rarement il a écrite lui-même ; tant je crains d'y trouver de nouvelles douleurs. Cette lettre que tu vois là, m'a arraché des cris. Jamais il n'avait laissé percer tant de sécheresse. L'orgueil a été le mobile de ce jeune superbe, une passion insensée a été le mien. J'avais follement oublié les onze années qui nous séparaient. Oh ! c'est une horrible, une ridicule souffrance qu'un

amour de femme dédaigné. Souvent j'ai relu ses lettres en m'exagérant ce qu'elles m'exprimaient d'indifférence. Je m'excitais à la fois au respect de moi-même, et à la fierté contre lui. Quand je me croyais forte de ma colère, je trouvais au fond de ma mémoire, un regard, un son de voix, mon nom qu'il avait su dire avec tendresse, car il m'a aimé un temps, et mon ressentiment faisait place à une émotion de faiblesse et de bonheur. La reine appuya sa tête dans ses deux mains. On ne m'a rien épargné. Ma chaste mère, elle que j'adorais, a été chassée du lit de son époux comme une incestueuse (1). Ses droits et son titre ont passé à une créature qui n'a-

(1) On sait que Catherine d'Aragon avait d'abord épousé le frère aîné de Henri III, Arthur.

vait pour distinction que des beautés impudiques; moi, j'ai été déclarée bâtarde... La petite fille de tant d'empereurs bâtarde! Et quand le jour de mon règne est venu, j'ai trouvé l'Angleterre armée contre ma religion et ma personne. Ceux qui me devaient fidélité ont traîtreusement renié leur devoir et ont essayé de soulever mon peuple. J'étais seule et pauvre, ils avaient un parti et de l'argent, tout ce qui fait les révolutions; je n'avais que mon droit, ce droit s'établit. Arabella baissa la tête. Mary vit ce mouvement.

— Tu blâmes ma victoire, jeune fille, l'échafaud de Jane Gray se place entre moi et ton approbation. Pauvre Jane! on lui avait donné le titre de reine. Que pouvait sa jeunesse timide et rêveuse sur un trône au pied duquel rugissaient tant de factions. On ne gou-

verne pas un état avec les illusions d'un Platon. Nous savons tous que cela est impossible, et qu'en présence des faits, il faut autre chose que les abstractions des poètes et des philosophes. J'ai fait mourir Jane, il est vrai; mais on n'oubliera pas que je l'avais épargnée d'abord, que j'avais pris en compassion sincère la violence qu'une famille d'ambitieux avait fait à ses réclamations droites et modestes. De vingt-sept conspirateurs, trois avaient suffi à ma justice (1). L'impunité enhardit cette foule d'êtres sans cœur. Le père de Jane, ce Suffolk, que j'avais trouvé au nombre de mes ennemis, à qui j'avais si généreusement pardonné sa révolte, dont la

---

(2) Le duc de Northumberland, beau-père de Jane Gray, sir John Gates et sir Thomas Palmer.

femme obtenait à ma cour des honneurs insolents, Suffolk put bien encore se soulever contre sa reine. Oh! alors, je laissai la liberté de punir. Des clameurs s'élevèrent contre moi. Lady Jane n'était pas coupable de l'ingratitude des siens, mais on eût fait de son nom et de sa vie le prétexte de toutes les révoltes. Le sang des rois est-il donc si méprisable, qu'il doit être versé selon le bon plaisir des séditieux et des fous? Seraient-ils les seuls à attendre dans une immobilité stupide qu'on vînt les égorger? Appellerait-on résignation cet oubli d'eux-mêmes? Et fussent-ils indifférents à cet excès pour leur défense légitime, il ne leur serait pas permis d'oublier que le salut des peuples est lié au leur, qu'ils ne peuvent tomber isolément, que leur chute est précédée et suivie de milliers d'autres chutes. La raison d'état est la

garantie de tous; voilà pourquoi elle est inflexible. Cette destinée des rois est triste. On les plaindrait bien plus qu'on ne leur porterait envie, si l'on savait par combien d'amertumes secrètement dévorées, ils paient leur fatale grandeur. Cette responsabilité du bonheur de tous enfante de cruels soucis. La veille est difficile, le rêve est souvent un délire. On a l'effroi du jour, on a l'effroi de la nuit. Pas de repos possible. Les uns nous servent à genoux, sans chercher à nous pénétrer; les autres nous effacent implacablement de la condition humaine pour faire de nous quelque chose de monstrueux, d'incompréhensible. A peine s'il nous est permis d'avoir des sentiments connus. La nécessité de calmer nos bonheurs familiers n'est pas moins impérieuse que celle de cacher nos larmes. On nous impute à crime les mouve-

ments les plus simples. Regarde-moi, ce front souverain a pâli sous leur cynisme brutal, ils ont injurié la femme pour atteindre la reine. J'ai cru être mère pendant quelque temps; j'ai cru porter dans mon sein un homme, un roi, un fils de Philippe, alors si charmant et si dévoué; et j'avais associé l'Angleterre à mon espoir. C'était une erreur, ils me l'ont fait expier par tous les genres de lâchetés. Les cloches avaient sonné pour cet être ardemment attendu; le *Te Deum* avait retenti sous les voûtes sacrées, les prêtres avaient prié et fait des processions, les feux allumés sur les places témoignaient la joie nationale. Moi j'écoutais avec l'avidité et le délire d'une mère quelques prédicateurs vanter les perfections de ce fils inconnu. Des ambassadeurs avaient annoncé aux puissances chrétiennes ce doux événement.

Un acte du parlement y avait donné une sanction publique. Et souvent je me cachais à tous, je veillais pour avancer quelque broderie! Toutes ces visions de cœur, tous ces enchantements délicats aboutirent à une dérision bouffonne. Un jour la chrétienté tout entière apprit que Mary Tudor s'était trompée. On eût plaint toute autre femme; j'étais reine, je dus subir l'insulte. Un long rêve accueillit cette déclaration; vos misères sont cachées au moins, les nôtres s'aggravent par un désespérant éclat. Il fallait voir à travers les respects forcés, la curiosité insolente de cette cour, la première fois que Philippe et moi nous nous retrouvâmes devant elle. J'avais une contenance bien triste. Il est si difficile de braver l'ironie de son semblable; quelque fort que l'on soit, elle inquiète. Philippe affecta pour moi de tendres égards.

Dès que nous fûmes seuls, je me mis à ses pieds, j'y pleurai. Il détourna de moi son visage irrité. S'il me parla, ce fut avec des accents qui brisèrent mon cœur; le lendemain, des moqueries ignobles sur ses ravissements de père étaient placardés dans une galerie où nous devions passer; il me les montra avec son froid sourire. — Tous ces affronts, me dit-il, c'est à vous que je les dois; Mary continua d'un air agité : — Je n'avais pas tremblé quand Thomas Wiat, à la tête de quinze mille rebelles, était venu à Londres pour me détrôner; je tremblais à cette parole. Depuis nous devînmes étrangers l'un à l'autre. Sais-tu que jamais le rire bruyant et familier des autres hommes n'a dilaté le cœur de Philippe. Son rire est silencieux, mais l'effet en est inouï.

La vue de ce rire m'a tourmenté souvent. Que j'ai aimé Philippe, et que je l'ai craint !

La reine se tut. Arabella partagée entre le désir ardent de s'éloigner et le respect pour cette grande affliction, restait immobile et sans parole. Ce silence frappa Mary.

— A quoi penses-tu, jeune fille?

— Madame!

— Je t'aime, Arabella.

— Haïssez-moi plutôt! Je suis au désespoir. Il faut...

— Que faut-il, demanda Mary avec une brusquerie terrible.

— Que je vous quitte. Et les yeux d'Arabella se fixèrent tout grands sur le visage effrayant de la reine.

Mary se croisa les bras. Des accents de familiarité méprisante sortaient de sa bouche, son regard était féroce. Jamais Arabella ne l'avait vue ainsi. La reine lui apparaissait sous une face inconnue.

Tu me demandes de te haïr, eh bien! oui, je te hais, car tu manques de cœur. Oh! je te hais bien, tu peux être satisfaite. Je viens de mettre à nu devant toi les faiblesses et les misères de ma vie, je t'ai dit à toi ce que je n'aurais dit à nul autre, ce que jamais nul être vivant n'aurait dû entendre de ma bouche, ce que je ne voudrais pas même laisser soupçonner, et tu crois t'acquitter envers moi par un semblant de compassion insolente! Ce n'est pas à genoux que tu as reçu cet affreux épanchement! Tu oublies qui je suis, qui tu es. Reydnor, le grand nom vraiment! Toutes les bouches l'exaltent! Sans les bontés de mon aïeul, Henri VIII, ce nom serait à peine connu de quelques paysans, on l'ignorerait ici du moins. Reydnor, Reydnor, qu'est-ce que cela rappelle?

— Une race fidèle, madame.

— A qui ? Tes pères avaient servi Edourd IV, Richard III, avec autant de zèle qu'ils ont servi depuis Henri VII et Henri VIII. Oh! nous savons, nous autres rois, à quoi nous en tenir sur ces fidélités de parade! Nous les prisons à leur valeur.

— Au-dessus des rois, madame, il y a le pays, proféra la jeune fille avec une indignation respectueuse. Mes pères lui ont donné leur sang.

— Oui, dit Mary, les rois s'en vont, le pays reste avec les châteaux et les terres qu'on y possède, je comprends. Aujourd'hui on exalte Mary Tudor; demain, la bâtarde Elisabeth, il n'y a qu'un nom de changé; c'est au moins de la pudeur si ce n'est pas de la grandeur.

— Madame, répliqua Arabella, les rois,

tout puissants qu'ils sont, n'ont pas le droit d'avilissement sur les hommes.

— Nous le savons, répondit sèchement la fille de Henri VIII. Le grand sens de miss Reydnor avait dû ne pas confondre un jugement sage avec d'imbéciles prétentions. Mais, j'y pense, tu te fais bien audacieuse. Encore quelques mots, et la souveraine humble demandera pardon à la sujette. Est-ce là ta prétention, jeune fille?

— Oh! s'écria-t-elle, ne me supposez pas d'intention offensante; ne voyez-vous pas mon chagrin?

— Sois donc aimante, dit la reine adoucie.

Un bruit se fit dans les pièces voisines. On accourait en ouvrant les portes vivement.

—Qu'est cela? demanda la reine à l'officier qui entrait.

— Votre Majesté me pardonnera mon empressement, c'est un courrier du roi.

— Un courrier de Philippe! et Mary devint tremblante.

Elle se précipitait vers la porte; quand Arabella l'arrêta.

— Madame, il faut que je parte.

— Que tu partes... La reine avait oublié.

— Oui, il me faut une ligne de Votre Majesté.

— Demain, cent lignes si tu veux, mais aujourd'hui pas une minute de retard.

— Madame, ne me refusez pas!

— Tu es folle.

Arabella se mit entre la porte et la reine.

— De grâce! Ses mains étaient jointes.

— Débarrassez-nous de cette jeune obstinée! dit l'amante de Philippe.

L'officier fit un mouvement.

— Homme, ne touchez pas, s'écria la jeune fille. Madame, au nom de la pitié !

— Ton entêtement m'est odieux.

Arabella se mit à genoux.

— Voyez mon effroi.

— Demain ; répondit la reine avec une impatience égoïste.

— Demain je vous maudirais. Ne soyez donc pas sans compassion? Il y a des mots qui doivent être irrésistibles, pourquoi ne me viennent-ils pas?... Je les cherche en vain ? Au nom de votre mère! par votre éternité !... Mais vous m'avez donné votre parole de reine.

— Tu peux partir, je ne te retiens pas.

La jeune fille s'était trouvée à genoux vers cette femme que la passion rendait implacable.

La reine fit un signe à l'officier qui se plaça devant la suppliante, et tout aussitôt elle sortit. Quand Arabella ne la vit plus, elle jeta un cri si profond et si terrible, que Mary s'arrêta toute saisie. La malheureuse s'élança vers la porte et se précipita sur les pas de la reine.

— Je m'attache à vous. Il faudra qu'on me tue pour que je vous laisse. Mon Dieu, sauvez-moi! Un ordre de vous, madame. Il me le faut? Ne l'obtiendrai-je donc pas?

— Expliquez au moins votre acharnement.

Arabella fit un mouvement de tête négatif.

— Madame, ce n'est pas à une fête que je cours. J'ai le cœur nâvre. Mes idées se perdent à force de douleurs... Encore quelques minutes, je serai folle ou morte. Et il ne le faut pas, madame, je vous bénirai, j'unirai

votre nom à celui de mon créateur. Ne me refusez donc pas! Croyez-vous que je vous supplierais pour quelque délice mondain?

— Tu te convertiras?

— Je serai ici avant huit jours, ma parole est inviolable.

Mary la contempla.

— Dans quel état vous êtes! Suivez-moi.

La reine rentra dans sa chambre. Elle y écrivit l'autorisation désirée dans le sens le plus étendu. Miss Arabella Reydnor était libre d'aller partout. Nul être ne pourrait contrarier sa marche, et tous les magistrats lui doivent protection.

— Dieu seul peut vous rendre le bien que vous me faites.

Elle baisa la main que lui avait tendue la reine et disparut par une autre porte.

Quand elle se trouva sur la grève, elle chercha inutilement Walter; sa barque et lui avaient disparu. Elle l'attendit, il ne vint pas. Trompé par un faux avis du dominicain, le jeune homme avait été renvoyé au lendemain soir. Arabella marcha rapidement le long de cette rive déserte, interrogeant d'un regard avide l'étendue du fleuve. Il y avoit là pour faire battre un cœur plus intrépide que le sien. Partout l'absence de la vie humaine, de grandes masses mobiles et sombres; la nuit dans le ciel, la nuit sur la terre, la nuit sur les eaux, et les mille bruits inquiétants de la solitude. Ses pas s'arrêtèrent subitement, elle venait d'entendre tout près d'elle un souffle humain, le souffle d'un être endormi, et dont quelque rêve troublait sans doute le calme, car ce souffle était bruyant et pénible. Son isolement la saisit. Pourtant elle reprit

sa course. Mais il lui fallut toute l'énergie de l'âme pour la défendre des peurs qui engourdissent et font succomber les forces du corps : le souffle semblait tantôt la suivre, tantôt la précéder. Il s'y mêlait un bruit monotone. Cet homme endormi marchait donc? Le verrait-elle surgir à ses côtés? Et malgré son courage, l'attente de cet être mystérieux l'effrayait. Le cri âcre et sinistre d'un oiseau qui passa tout près d'elle en battant l'eau de ses lourdes ailes, dissipa sa crainte; c'était l'orfraie qui avait gémi. Le chat-huant lui répondit du haut d'une tourelle en ruines, par son éclatant ho ho, ho ho ho ho.

Elle s'avançait à travers les mornes clartés que faisait apparaître le déplacement des nuages, quand elle crut saisir au loin une forme noire qui glissait sur le fleuve et venait de son côté. Incertaine de la nature de cet

objet, mais animée par l'espoir, elle jeta un appel familier dans ses montagnes, Walter y répondit. Alors elle lui tendit les bras; et, après quelques minutes d'attente, elle se trouva assise dans la barque, à côté de lui. Les agitations calmées, il lui apprit qu'un jeune garçon était venu lui dire : A demain soir seulement, la chose est impossible aujourd'hui. Et comme Walter lui avait demandé quelle personne l'envoyait, il avait répondu. — Ma mission se borne à ce que je vous ai dit. Toutefois la défiance étant venue à Walter, il ne s'était éloigné qu'à une faible distance. Après un quart d'heure de navigation, ils gagnèrent le bord de l'eau. Ce fut alors seulement qu'Arabella reconnut dans le conducteur de la barque, Oswald Berckley, non plus insouciant et gai, mais bien sérieux. Ils s'avancèrent dans un bouquet de bois où

se trouvaient deux chevaux. Berckley vit partir le jeune couple avec un chagrin qui se trahit par la brusquerie de son adieu.

CHAPITRE X.

Le 21 mars 1556, la population d'Oxford se ruait haletante et curieuse vers la prison de Thomas Crammer. C'était dans la matinée qu'il devait être conduit au supplice. Une jeune fille voulut pénétrer auprès de l'archevêque, elle montra un ordre de la reine qui

l'autorisait à être reçu partout. On lui répondit qu'un autre ordre, émané de la reine également, défendait que le condamné vît aucune personne étrangère, des prêtres et des religieux exceptés. La veille aussi les même refus avaient attristé son cœur. Et c'était bien inutilement qu'elle avait passé et repassé devant les murs de la prison, le condamné ne s'était pas montré à sa fenêtre. Ayant bien perdu tout espoir, elle se resigna à le voir avec tous, et implora de la foule qui attendait la douceur d'être placée au premier rang, pour dire quelques paroles à l'homme qui allait mourir. Sa jeunesse, sa beauté, son grand air d'affliction, lui obtinrent cette faveur. Un jeune homme veillait sur elle.

Thomas Crammer parut enfin avec son cortège de mort. On ne voyait pas sur les

traits de l'archevêque l'exaltation héroïque du martyre, c'était une morne et sombre préoccupation.

— Me voilà! dit Arabella. — Mon père! ajouta-t-elle en se précipitant vers lui, à travers les hallebardes.

Il devint pâle. Puis il serra la jeune fille sur son cœur. Ses lèvres tremblantes se refusèrent d'abord à dire un seul mot, ses yeux se fixèrent sur elle, sa bouche lui sourit avec un tendre ravissement.

— Sois bénie, dit-il enfin, pour ta noble affection! Je t'ai revue, ma mort sera belle et sereine. Walter s'offrit à lui. — Toi aussi, mon fils! Deux larmes tombèrent le long de ses joues. — Me voilà faible de bonheur; mais n'ayez pas d'inquiétude, l'homme fort reparaîtra au moment décisif.

Arabella s'inclina sur les mains du martyr, et y mit un religieux baiser. Un ordre brutal se fit entendre, le cortége reprit sa marche. Survint une pluie abondante qui força toute cette multitude à s'abriter dans l'église de Sainte-Marie. Le docteur Cole monta en chaire. Il prononça un discours dans lequel il s'attacha à prouver combien était légitime le supplice de Thomas Crammer, qui avait prononcé le divorce de Henri VIII, et de Catherine d'Aragon, renié l'autorité sacrée du chef de l'Eglise universelle et fait tomber sur l'Angleterre un déluge d'hérésies Le grand chancelier d'Angletere, Thomas Morus et l'évêque Fischer, avaient péri sous Henri VIII, pour leur attachement à la foi catholique. Thomas Crammer devait périr à son tour, pour venger ces

pieuses victimes (1). Prenant en pitié les terreurs qu'il supposait à l'archevêque, le docteur lui rappela que les flammes avaient été, pour les trois enfants cités dans l'Ecriture, une agréable rosée. Il mit encore sa charité savante à lui parler des joies de saint André sur la croix, et de la sérénité patiente avec laquelle saint Laurent se laissa consumer sur un brasier (2).

Les yeux se détournaient souvent du prédicateur pour s'arrêter sur Thomas Crammer, placé en face de la chaire. A voir la contenance pleine d'humilité de l'archevêque, son air contrit, les larmes qu'il ne retenait pas, ses yeux tantôt levés vers le ciel, tantôt baissés sur la terre (3), on sentait pour sa fai-

(1) Burnet. *Histoire de la Réformation.*

(2) Mémoires de Crammer.

(3) *Ibid.*

blesse une pitié qui, dans quelques ames, se mêlait au dédain. Comme pour mieux le donner en spectacle, on l'avait fait placer sur une estrade : *Voilà l'Homme.* Et de là, il inspirait le docteur Cole, qui exaltait la conversion du chrétien, si longtemps égaré, qui la glorifiait avec une sainte ardeur; car il voyait l'œuvre de la miséricorde divine. Quant au supplice, il importait peu, sa durée serait courte, et le paradis et ses délices deviendraient un jour le partage de l'homme qui s'était repenti; et dans cette ville d'Oxford, témoin de son expiation, les prières et les messes ne manqueraient pas à sa mémoires (1).

Quand le docteur eut fini, Thomas Cram-

(1) Mémoires de Crammer.

mer déplia un papier, et s'apprêta à le lire. A côté de la chaire se trouvaient plusieurs religieux. Une tête passionnée se détacha de ce groupe immobile, et s'avança pour mieux savourer, peut-être, l'avilissement du condamné. Arabella reconnut le dominicain. Elle l'indiqua à Walter d'un geste frémissant.

— Ce papier me tourmente, dit tout bas la triste jeune fille. Garcina devait dicter une confession à l'archevêque que ce dernier aurait lue publiquement. Serions-nous venus, mon Dieu! pour assister à son déshonneur? Que son visage est défait! Ses yeux sont pleins de honte, ils ne savent où s'arrêter. Walter, avez-vous peur? Il soupira péniblement. — Voyez la joie méchante de tous ses ennemis.

Ecoutons! écoutons! ce fut le cri général. Bientôt, le silence devint profond.

Thomas Crammer leva les mains au ciel, et fit une prière.

Puis, d'une voix que l'émotion brisait, il lut le fatal papier. Il demandait à tous ces admirateurs du Christ de la compassion et des prières, il leur faisait de la fidélité au devoir, le vrai moyen du bonheur. Lui-même implorait à son tour la miséricorde du Père et du Seigneur de tous. Ce monde qui écoutait Crammer accueillit ses paroles avec des impressions diverses. Les uns, et l'on eût pu les compter, montraient une tristesse indulgente; d'autres, du mépris et de la colère; d'autres encore, une ivresse railleuse, tout ce que l'aversion a d'acharné, d'injuste et de bas. A chaque manifestation de repentir, des regards cherchaient d'autres regards, pour y trouver le reflet d'une satisfaction méchante. Quelques êtres, morts à tout

sentiment fort, n'avaient que de la curiosité. Jusqu'alors nul bruit ne s'était presque fait entendre. Thomas Crammer se dégagea soudain de ses formes douloureuses et prosternées. On l'observa dès-lors avec espoir ou avec inquiétude, selon ses motifs intérieurs à soi. Que voulait dire le changement qui s'opérait en lui ? Son front n'était plus abattu, il se levait calme et beau. Son maintien avait pris quelque chose de solennel. L'enthousiasme débordait de ses yeux, de sa bouche muette encore, mais puissante d'une ferveur et d'un courage qui avaient leur source dans les profondeurs de l'ame. On put trouver alors que sa longue barbe donnait à sa figure une haute expression. Il promena sur toute l'assemblée ces yeux qui semblaient la mesurer sans dédain et sans provocation,

mais qui révélaient une face oubliée ou peut-être méconnue de cette nature d'homme Ce fut avec des accents pénétrés et fermes qu'il confessa la foi nouvelle. Des huées et des vociférations l'interrompirent, des malédictions s'y mêlèrent. — Montrez-vous chrétien! lui cria lord Williames. — Je le fais, répondit Crammer en tournant vers le grand seigneur, son visage majestueux de conviction.

— Scélérat hypocrite! cria une autre voix qu'Arabella n'entendit pas sans horreur.

L'archevêque reprit : il avait scandalisé le monde par ses prévarications, un besoin immodéré de vivre quelques jours encore, l'avait entrainé à des actes avilissants ; mais à cette heure suprême, lorsqu'il n'avait plus rien à craindre ou à espérer des hommes, au moment où il allait se trouver face-à-face avec Dieu et l'éternité, il confessait la vérité

qu'il portait dans son cœur. Cette vérité donnait un démenti formel, définitif, aux six rétractations qui avaient entaché les derniers jours de sa vie; selon lui, le catholicisme subsisterait quelque temps encore à l'aide du doute ou de la foi sans intelligence, mais il tomberait enfin pour ne se relever jamais. Il parla longtemps. Des murmures s'élevaient de toutes parts. On eût dit à la fois la plainte morne de la vague sur la grève, et le bruit du vent qui tourmente les feuilles et qui court dans l'air et sur la terre. Souvent ces murmures devenaient si violents qu'ils couvraient la voix de l'archevêque. — L'apostat! le démon! hurlaient les plus fougueux. Il demeurait calme et attendait dans une haute patience que l'épuisement ou la curiosité de ces êtres soulevés, lui permît de reprendre son effrayante protestation.

—Fermez la bouche de cet hérétique, et arrachez-le de là, cria le docteur Cole.

Crammer chercha de son regard les deux êtres qu'il espérait bien trouver dans cette foule; il les découvrit appuyés contre un pilier, et il les salua doucement.

Tout aussitôt il se vit précipiter du haut de l'estrade.

On se remit en chemin. Quand on fut arrivé au lieu du supplice, et que le bûcher fut allumé, on vit Thomas Crammer étendre sa main dans la flamme et la laisser brûler. — Main indigne, proférait-il. Tous les cœurs frémirent à cet acte. Nul orgueil ne se montra d'ailleurs sur le front du martyr. C'était l'homme qui se relevait de ses chutes avec humilité. Sa main avait pêché en écrivant contre sa conscience, elle devait être châtiée la première. Il monta sur le bûcher

comme les chrétiens des premiers siècles. En cet instant de sereine exaltation, où déjà il planait au-dessus des hommes et de la vie, tout ce qui était là se sentit prosterné. Un seul être maîtrisait son émotion, c'était le dominicain. Debout, en face de l'échafaud, les bras croisés et le regard fixe et profond, il épiait une faiblesse sur la figure de cet homme aux prises avec la mort. Crammer avait vécu. Le religieux inclina sa tête effrayante de colère. L'apostat avait été sublime jusqu'au bout.

— C'est à nous de mourir maintenant, dit Arabella à Walter.

— Oui, répondit-il dans une sombre admiration.

CHAPITRE XI.

Arabella et Walter expiaient dans la prison de Newgate, leur dévouement à la cause du dernier martyr. Un reste d'affection pour la jeune fille luttait dans le cœur de la reine, contre les sombres exigences de la foi, et le ressentiment de la surprise faite à sa pitié.

Mais qu'elle se représentât Arabella traîtreusement suppliante à ses genoux, pour aller soutenir l'apostat, toutes ses dispositions de tendresse et de miséricorde s'évanouissaient soudain; elle sentait un besoin forcéné de meurtre s'emparer de son ame : alors elle ne comprenait pas que la coupable vécût encore, qu'elle n'eût pas fait hâter son jugement, qu'elle ne l'eût pas déjà abandonnée aux bourreaux. Cette lenteur lui semblait un acte de trahison envers Dieu lui-même, et le feu était un supplice trop doux. La colère du dominicain pour être plus tranquille dans son expression, n'en était pas moins dangereuse. Une seule de ces inimitiés eût suffi du reste pour tuer Arabella. La reine fatiguée de la perpétuelle mobilité de ses sentiments, écrivit à la jeune fille, pour la ramener au culte catholique. La vie était à cette

condition. Arabella lui répondit par un énergique mais respectueux refus. Le chagrin de Mary égala son indignation.

— Qu'elle meure donc! s'écria la souveraine offensée, et qu'elle meure vite! sa pensée m'est importune. Tant qu'elle vivra, je serai en proie à de lâches incertitudes, je mettrai mon salut en danger.

Cette réflexion était conclusive. A dix jours de là, on était au 7 avril, Arabella Reydnor fut condamnée au feu. Lady Margery expira d'horreur en l'apprenant. Walter Nervil fut condamné aussi.

Don Clément revoyait dans le calme de la douce nuit qui suivit ce jugement, un sermon sur la mort. De temps en temps, il écrivit les grandes pensées qui venaient rayonner dans son ame, et il se le répétait. Sa parole avait une expression superbe On sentait

l'homme ivre de son pouvoir sur d'autres hommes. Mais sa disposition changea. Il subit lui-même le joug qu'il voulait imposer aux autres. A mesure qu'il s'enfonça d'avantage dans ces méditations austères, son front perdit de son orgueil, son air devint sombre, et toute lueur de vie et d'enthousiasme s'y éteignit insensiblement. Repassant dans sa mémoire les années perdues, il s'étonna d'y avoir mis tant de passions étroites et vaines, tant de faux semblants de justice, tant d'emportements indiscrets et orgueilleux, tant de violences. C'était pour Dieu qu'il avait agi. Mais Dieu a-t-il besoin que sa créature veille au maintien de sa gloire? Effrayé de cette question tonnante comme un blasphème, il prit l'Evangile et il l'ouvrit. Partout la tolérance et l'amour. Les lettres s'enflammaient sous son regard craintif. Une interprétation

nouvelle consternait son intelligence et accusait ses années de glorification. La terreur le gagnait sourdement Il laissa tomber son front dans ses mains.

— Me serai-je trompé? Son regard éperdu se leva pour chercher une réponse au ciel. — Ai-je bien compris le dessein de Dieu? M'a-t-il en effet donné la mission de maudire? Est-ce maudire qu'il faut dire? Jusqu'à ce jour j'avais appelé mon zèle d'un autre nom. Dieu sera-t il miséricordieux pour moi qui ne l'ai pas été? Verra-t-il dans l'homme de sang l'élu de sa sagesse? La parole qui aura retranché de la vie ce que la créature a de plus beau, l'être intelligent, ne sera-t-elle point la parole honnie? Il n'est pas d'artisan qui ne soit jaloux de son œuvre, qui ne s'indigne de la voir briser par d'autres que par lui; et moi j'ai brisé plusieurs fois

l'œuvre que l'artisan suprême affectionne entre toutes, celle qu'il a faite la dernière comme le couronnement splendide de l'univers; la seule qu'il ait douée d'un perfectionnement infini, la seule qui le connaisse, qui l'exalte ou le nie; la seule qui porte en son sein l'empreinte immortelle et sacrée de ce Dieu, la pensée.

Le religieux se leva et traversa deux fois cette chambre morne.

— De fausses lueurs m'égarent peut-être, et me poussent dans les ténèbres.

— Qui m'assure qu'en cet instant je ne suis pas la proie du père des mensonges?

— Cette épouvante soudaine de tous les actes réfléchis de ma longue vie, n'est-elle point une ruse qu'il emploie pour me faire faillir à la justice? Il a éprouvé bien des saints; pourquoi me laisserait-il en paix, moi qui,

tous les jours, insulte à son pouvoir en affranchissant la créature du péché? Ne prend-il pas toutes les formes pour séduire l'ame qu'il veut faire dévier?

— Il ne peut pas me garrotter des liens de la pauvreté, je ne possède rien de périssable sous le soleil. Les beautés d'une femme, ses appels voluptueux et ses sourires me trouveraient pleins de mépris. Il le sait. J'ai dompté la chair longtemps souffrante et rebelle, je l'ai assujétie à l'esprit; et c'est l'esprit qu'il attaque. Tentateur! tentateur! cria le moine avec un rire superbe, et en dressant sa haute taille; je suis trop habile pour ta ruse grossière. L'ivraie sera séparée du bon grain. Ces efforts n'aboutiront qu'à faire siffler sur toi, et à te couronner d'opprobes et de malédictions. Toute chair est vouée à la mort, mais toute sagesse ne doit pas faillir. Démon

de Job, démon de Saül et de David, je te tiens sous mes pieds, tu ne peux pas me nuire ! Les tempêtes que tu soulèves autour de moi, ne me font pas même courber la tête; je reste debout et fort. Dieu m'a ceint les reins d'une triple armure, et comme l'onagre et l'onyx du désert, je me ris du joug que tu m'apprêtes.

De nouvelles angoisses irritèrent son cœur. La lutte intérieure donnait à sa face les aspects les plus changeants ; elle s'éclairait de lueurs orgueilleuses, et tout aussitôt elle devenait terne et se couvrait d'épaisses ombres. La mort et la vie y apparaissaient tour-à-tour.

— Mon Dieu ! s'écria-t-il en levant ses bras maigres et longs; pourquoi ces doutes? Où donc est ta loi vraie, ton amour, ta justice? Que veux-tu de moi? Tu as tracé dans

les nues un chemin au tonnerre. Les soleils et les mondes n'errent pas vagabonds dans l'espace; le petit ruisseau, comme le fleuve, sait où il va; le torrent fougueux et révolté le sait aussi; moi, je ne le sais pas. Tu m'as fait don de la pensée; c'est par là que je devrais être dans la création l'être le plus grand, le plus libre et le plus heureux; il n'en est rien pourtant. Cette pensée, don magnifique en apparence, devient, quand je m'en sers, un abîme, un chaos, quelque chose de dérisoire et d'invariablement mauvais. A quoi bon cette distinction? as-tu choisi l'homme pour en faire un holocauste vivant et perpétuel? De viles terreurs seraient-elles nécessaires à ta gloire? Si tu es le Dieu juste, délivre-moi de l'incertitude plus amère que la mort! révèle-moi ta parole que je la glorifie! Tu

veux m'appeler en jugement devant toi pour mes actes sur la terre; et, au lieu d'éclairer la route que je dois suivre, tu la caches dans la nuit, tu la sèmes d'embûches et tu me frappes moi-même d'aveuglement. Toi qui formes les tempêtes et les diriges au loin, toi qui sais le nombre des grains de sable que le vent remue sur la grève; toi qui pèses l'air et remue les grandes eaux, ne peux-tu donc dissiper ma nuit !

Tout-à-coup la voix du superbe devint errante et mourut sur ses lèvres, ses yeux qu'animait une colère railleuse, prirent une expression d'humilité; c'est qu'ils venaient de rencontrer l'image du Christ agonisant. Une contemplation attendrie féconda son cœur. L'extase ardente chassa tous les doutes. Ce fut avec larmes qu'il répéta la prière sacrée : *Mon père, pardonnez-leur; ils ne savent ce qu'ils font.*

— Oh! je comprends, dit-il, votre loi; mon Dieu! c'est l'amour! Vous ne nous demanderez pas compte de la manière dont nos frères vous auront servi, mais vous nous demanderez si nous les avons vêtus quand ils avaient froid et nourris quand ils avaient faim; si nous avons compté leur tristesse d'ame; apaisé par une généreuse tendresse les rages que la misère et les affronts avaient soulevées dans leur sein. Et malheur au meurtrier!

Il se prosterna et passa la nuit dans l'affliction, la lutte et la prière.

Mary Tudor fit un mouvement de surprise en le voyant le matin; c'est qu'il était affreusement changé.

Je viens, lui dit il, vous demander la vie d'Arabella Reydnor et de Walter Nervil.

— Sont-ils donc enfin catholiques? demanda la reine.

— Non, madame, mais le Christ est mort pour eux.

— Je ne m'explique pas votre miséricorde, mon père; hier encore vous blâmiez les regrets que je donnais involontairement à cette jeune fille, et aujourd'hui vous voulez la sauver.

— Reine, dit le dominicain, savez-vous la douleur de l'être intelligent? Comment osions-nous effacer de la vie ce que le désir et l'effort de tous les hommes réunis ne pourraient pas faire revivre?

— Ceci est un beau scrupule de solitaire, il peut fournir à plus d'une méditation. Mais nous autres rois, nous devons voir les choses de plus haut.

— Femme, dit le religieux, ne traitez pas cette question avec une légèreté mondaine. Moi, prêtre du Seigneur, je l'ai sévèrement

examinée, et toutes mes satisfactions du mal se sont changées en un venin douloureux.

— A votre place, mon père, je me défierais de cette disposition. Comment sacrifiez-vous la foi de longues années au trouble d'un moment? C'est un piége de l'esprit du mal.

— Je me le suis dit; mais une voix intérieure plus persuasive, plus belle et plus forte que toutes les voix connues; une voix irrésistible m'a rappelé ce précepte du Christ : « Ne jugez pas, et vous ne serez pas « jugés. »

La fille de Henri VIII, opposa au religieux cette parole terrible : « Je suis le Dieu fort, « le Dieu jaloux, poursuivant l'iniquité des « pères sur les enfants en la troisième et la « quatrième génération. »

— C'est le Dieu de Moïse, remarqua le dominicain.

— J'espère bien, mon père, répartit chaleureusement la reine en le regardant en face, que le Dieu de Moïse et le Christ ne font qu'un dans votre pensée.

— Tranquillisez-vous, madame, je puis être humain sans hérésie. Cela dit, le religieux fit de nouveaux efforts pour changer le cœur de la reine. Ce fut d'un ton pénétré et sans ménagement pour lui-même, qu'il parla des martyrs de la réforme. De quel droit, dit-il à sa royale complice, avons-nous devancé les jugements de Dieu? Un jour, une minute de plus, et ces êtres que la damnation éternelle tourmente, seraient peut-être revenus à la foi. C'est nous qui leur avons impitoyablement ravi ce temps que le maître leur eût laissé pour le repentir. C'est notre zèle insensé et cruel qui les a dépossédés de l'héritage glorieux. Sans nous ils

connaîtraient le père de tous, ils l'aimeraient. C'est par nous qu'ils existeront à jamais dans les désespoirs infinis. Un mot contrit, une aspiration humble les eût sauvés. Mais nous, impatients de satisfaire notre haine, nous qui avions la prétention de venger Dieu, nous les avons brutalement effacés de la vie. Comme si la vigne doit être arrachée quand elle fait encore espérer de doux fruits, comme si le moissonneur abat les épis avant qu'ils soient mûrs. Toutes ces ames perdues sans retour, sont déposées aux pieds de la souveraine clémence, contre vous, madame, contre moi leur bourreau; elles nous maudissent.

— Au-dessus de la malédiction des réprouvés, dit la reine froidement, il y a la malédiction de Dieu. Je l'aurais encourue, et vous, mon père, avec moi, si nous avions épargné les hérétiques. Dans votre pieux de

sir de combattre les méchants, vous vous êtes hâté de connaître leurs livres, c'était une faute d'orgueil, mon père. La semence funeste n'a pas toute séché dans votre cœur; il y a eu des places où elle a mystérieusement fructifié, où elle s'est mêlée au bon grain. J'ai fait de la possession des livres pervers un motif de condamnation, tant j'avais à cœur de ne pas voir les esprits se corrompre et se perdre. Mon père, je n'aime pas les violences inutiles. Si vous saviez que j'ai tout fait pour sauver Arabella. Je suis descendue de ma dignité de reine. Instances, prières, épanchements familiers et tendres, je n'ai rien épargné. J'ai mis à la détourner du mal une affection patiente, inouie, une miséricorde que je ne me connaissais pas. C'est bien volontairement qu'elle s'est enfoncée dans la voie perdue. Que son sang re-

tombe donc sur sa tête! Nous n'y pouvons rien.

— Nous pouvons imiter Dieu en attendant le moment de la grâce, dit le religieux ému.

— La reine secoua la tête.

— Il ne viendra pas, la jeune superbe se plaît à l'iniquité. Vous ne l'avez pas entendue comme moi. Elle s'est établie dans l'abomination du schisme avec un endurcissement et une tranquillité de cœur qui laissent loin tout ce qu'on sait dans ce genre. D'autres peuvent se relever de leur chute, Arabella est tombée pour toujours.

— Qu'en savez-vous, madame?

— Son endurcissement est complet.

— Et vous ne frémissez pas, vous femme, vous chrétienne, de la voir mourir dans cette incrédulité! Madame, je vous demande la vie de cette pauvre égarée; je vous la demande

par les mérites infinis du Christ, par tout ce qu'il a souffert dans sa passion. Cette destinée de reprouvée que lui prépare votre religion en courroux, ne doit pas être la sienne. Vous avez aimé cette jeune vierge, ne pouvez-vous l'aimer encore? Qui sait, peut-être le moment où vous la frapperiez, serait-il celui que Dieu aurait choisi pour la bénir, pour la purifier de ses souillures, pour lui donner le baptême efficace du repentir? Et quel compte il vous demanderait de cette ame qu'il avait si richement dotée! Comme il serait implacable à son tour! Allez, madame, il la verrait d'un œil plus doux, elle qui se serait perdue à force d'affection compatissante, que vous si ardente à pressentir la justice divine et à l'exercer un moment sur la terre. Est-ce à nous si fragiles, si chancelants dans le bien, si indigents en bonnes œuvres,

d'empêcher la miséricorde d'arriver à nos frères? Il vaudrait mieux pour nous, j'ose le penser, nous être enivrés à la coupe de Balthazar, avoir eu un jour de folie et de rage, renié la majesté souveraine? L'expiation relèverait de ce blasphème.

— La pitié vous égare, mon père. Hier encore, j'ai reçu une remontrance de sa Sainteté, sur ce qu'il appelle ma tiédeur. L'opinion du représentant de Jésus-Christ n'est pas sans autorité, ce me semble, elle a d'ailleurs pour elle la grande voix des Conciles. En est il un seul qui n'ait manifesté son horreur contre les hérétiques? L'Église toute entière les repousse.

— Hélas! madame, dit le dominicain; l'Église elle-même a failli à sa puissante et belle unité. Vers la fin du xi^e^ siècle, deux papes

dominaient à la foi la chrétienté (1). Vers la fin du XIVe siècle, le scandale de deux autres papes se disputant les mérites de l'infaillibilité et la vénération des hommes, fut encore donné au monde (2). Ce schisme commençait à s'effacer de la mémoire, qu'il fut renouvelé avec plus de violence et d'éclat déshonorant : la chrétienté eut trois papes (3). Lequel choisir, car tous trois ne pouvaient être infaillibles? Oh ce fut un coup formidable porté au catholicisme! Les justes se voilèrent la face; les impies tressaillirent d'une joie orgueilleuse. Parlerai-je des Conciles de nos temps? Quelle

(1) Grégoire VII et Clément III.

(2) Urbain VI et Clément VII d'abord; et, après la mort d'Urbain VI, en 1389, Clément VII et Boniface IX.

(3) En 1408, la chrétienté se partageait entre Grégoire XII, Benoît XIII et Alexandre V.

mesure ont-ils gardée? A quelles passions fougueuses et téméraires par leurs suites n'ont-ils pas obéi? Grâce à leur colère indiscrete, la chrétienté tout entière a appris que Rome sacrifie aux cupidités et aux excès du monde; qu'elle vend à prix d'or les emplois les plus saints; qu'elle a ses mystères et ses fêtes immondes. Noé, surpris tout nu dans son sommeil d'ivresse, ne fut pas bafoué avec plus d'impudeur. Aux beaux jours religieux, les Pères de l'Église mettaient leur gloire dans l'humilité, un signe de leur chef prosternait leur volonté et leur intelligence, le ciel parlait par sa bouche. Tout a bien changé. On a vu dans le siècle dernier deux Conciles rivaux s'excommunier l'un et l'autre (1); et le

(1) Le concile de Bâle, ouvert en 1431, où le pape Eu-

plus imposant, celui que recommandaient surtout le savoir, la piété, l'austérité des mœurs, prononcer le schisme du représentant de Jésus-Christ, lui donna pour successeur un fainéant voluptueux et ramena sur la terre les désolations et la honte du schisme (1). Il n'est pas besoin d'avoir vécu l'âge d'homme pour se rappeler le Concile de Pise, anathématisant Jules II et le Concile de Rome. Que l'Église de nos jours n'accuse pas seulement les Wickleff, les Huss, les Luther, les Henri VIII, les Crammer et les Cal-

---

gène IV s'obstina à ne pas paraître, et le concile de Ferrare, ouvert par Eugène IV, en 1438, pour la réunion de l'Église grecque avec l'Église romaine.

(1) Le concile de Bâle, toujours opposé à Eugène IV, élut, le 5 novembre 1439, Amédée VIII de Savoie, qui prit le nom de Félix V et abdiqua en 1449.

vin ; elle aussi a fait le mal. Les hérésiarques sont sortis de son sein. C'est elle-même qui a ouvert la voie à toutes les impiétés, qui a creusé l'abîme où chaque jour vont se perdre les croyances et les vertus. Et même en ce moment, Trente n'a guère à se glorifier de son Concile; les vanités, les haines étroites, y prennent la place des grandes convictions. Paul IV met la religion au service de son orgueil. C'est bien moins dans l'intérêt de l'humanité et de la foi qu'il maintient le Concile, que dans l'intérêt de la papauté. Il faut voir toutes ces menées de près..... Conciles de la chrétienté des anciens jours, s'écria le religieux; Conciles de Nicée, Conciles d'Alexandrie, Conciles d'Antioche, vos splendeurs ne reviendront-elles jamais!

— Eh bien! mon père, n'ajoutons pas à tant de calamités, n'assurons pas à notre tour les

triomphes de Satan. Que l'on reconnaisse notre zèle aux coups que nous porterons! Défaites-vous de vos idées monacales, voyez ces choses sous leur point de vue. Rome a compté plus d'un ennemi dans la solitude des cloîtres. Ces moines qui font vœu d'humilité et de renoncement à toutes les choses de la terre, ont souvent des passions plus profondes et plus redoutables que celles des autres hommes.

— La cruauté ne doit pas remplacer une indocilité orgueilleuse. O reine! celui qui est devant vous a souffert cette nuit. Comme Job, j'ai lutté avec l'esprit de Dieu, son souffle a hérissé d'horreur le souffle de ma chair. J'ai assisté à mon dernier jugement. La voix de mon Créateur m'a couvert de confusion et a saisi mon ame de vertige et de stupidité. A mesure que je retrouvais quel-

que chose de ma vie passée, des sueurs de mort coulaient sur tous mes membres, mon amour tremblait dans ma poitrine; la vue, l'ouïe, la parole, me manquaient à la fois, et j'en sentais d'affreux désespoirs. Oh! je ne me glorifiais de rien! La conscience de toute une vie perdue m'arrachait des cris, je voyais clair dans tant d'actes inspirés par une interprétation insensée et furieuse de la parole d'amour. Mon ange pleurait à ma droite, mon démon riait à ma gauche d'un rire affreux. Il me disait mes victimes, il me détaillait leurs supplices, et je les voyais, troupe malfaisante, s'agiter, tournoyer autour de moi et hurler des malédictions sur le prêtre.

— Vous avez fait de la poésie à la manière de Dante Alighieri, dit la reine en réprimant un froid sourire.

Le religieux l'enveloppa d'un regard sévère.

— J'ai été esclave, c'est une rude condition; eh bien ! j'aimerais mieux être esclave encore le reste de ma vie, que de subir toutes les nuits de semblables visions.

— Il y a une réalité plus formidable, mon père, que toutes les visions, c'est la damnation éternelle ; et, si j'écoutais vos peurs, la damnation deviendrait mon partage. Voyant que le dominicain s'apprêtait à lui répondre, elle fit un geste impérieux.

— Je ne veux pas de l'enfer.

Alors, cet homme si fort, si haut, si inflexible la veille encore dans sa terrible doctrine; cet homme qui avait défendu son cœur et sa vie de toute faiblesse, qui s'était interdit la plainte quand son sang ruisselait sous les coups, que l'échafaud aurait trouvé calme; ce prêtre qui, la minute d'auparavant com-

mandait les respects, se mit aux genoux de cette femme et pleura. Il fut doux, tendre, suppliant; il eut une admirable patience.

— Que vous demandé-je pour eux? les jours que Dieu leur laisserait. Serez-vous plus sévère que lui? L'offense qu'il supporte, ne pouvez vous la supporter aussi? Connaissez-vous son dessein, vous qui marchez dans la nuit et qui vous enivrez des passions de la terre?

Il dit beaucoup encore. Elle accorda deux mois de sursis pour la mort.

Le palais de Mary Tudor ne vit plus le religieux que de loin en loin et à de courts instants : toutes les heures dont il pouvait disposer, il les passait dans les deux cellules. Il allait d'Arabella à Walter, et de Walter à Arabella, pour enlever à l'immuable condamnation de Dieu ces deux êtres que longtemps

il avait mystérieusement aimés à son insu. Tout ce que la tendresse a de séductions émouvantes, tout ce que la religion peut fournir de grand et de solide, afflua dans ses entretiens. Il prit mille faces différentes, il s'éleva cent fois au-dessus de lui-même. Cette tâche d'amour était vraiment l'auréole de sa vie. Si quelquefois le découragement s'approchait de son ame, il se retrempait à la prière, et l'effort redevenait pour lui quelque chose d'ineffable et de saint, car il voyait bien au-delà des destinées terrestres. A force de charité ardente, il s'était dépouillé de son orgueil. Rien ne rappelait le vieil homme. Pourtant il fallut bien un jour que cet être si persévérant s'avouât l'inutilité d'une lutte plus longue. Son effroi fut d'abord excessif. Leur éternité différait elle de la sienne? Serait-il condamné à ne les revoir jamais?

— Cela ne peut pas être, mon Dieu! dit-il enfin. Votre justice est là pour accepter toutes les formes pures sous lesquelles on vous adore. A nous, hommes, les terreurs étroites et le sacrifice sombre, à vous la pensée infinie. Leurs mains n'ont point de sang, leur cœur est resté bon; ils ont exalté vos œuvres et proclamé vos splendeurs et votre miséricorde. De tels êtres ne sont pas vos ennemis. Vous ne leur interdirez pas votre face, ils siégeront à droite avec vos élus. Debarrassé des sollicitudes importunes, il ne sut plus que les aimer.

CHAPITRE XII.

Mary Tudor manda un jour le cardinal de la Pôle au palais de Hampton-Court.

— Me direz-vous, mylord, lui dit-elle, ce qu'est Walter Nervil. Je reçois une lettre du roi dans laquelle il intervient en faveur de ce jeune hérétique. Il me dit que vous, mylord, que Don Clément, que le comte de Sussex,

le comte d'Arundel, le marquis de Winchester et lord Howard, si zélé catholique, lui ont écrit dans les termes les plus humbles et les plus pressants, pour qu'il obtînt de moi la liberté de ce jeune homme et celle de sa complice Arabella Reydnor. Il a donc un immense mérite, cet être qu'Arabella, si fière, préfère à tous, pour l'amour duquel elle a dédaigné de grandes alliances, et qui a su intéresser à sa cause des hommes de la plus grande valeur? Voyez Don Clément, il passe sa vie auprès de lui. Je veux le connaître à mon tour.

— Sa nature est sauvage; s'il allait vous déplaire, madame?

— Il vous a plu, mylord; ai-je le droit d'être plus difficile que vous?

— Les hommes comme Walter Nervil ne peuvent être bien jugés que par ceux qui les

connaissent. Ils ont des formes trop franches, une langue trop nue, pour ne pas blesser quelquefois.

— Nous saurons pénétrer au-delà des formes, mylord, nous nous flattons d'avoir quelque pénétration. Le roi d'ailleurs nous prie de voir pour nous-mêmes si l'on peut espérer de ramener ce jeune homme à la sainte obéissance de l'Église.

— La solitude et les approches de la mort ont pu l'exalter, madame? Peut-être lui échappera-t-il quelques paroles trop hardies, trop éloignées de la soumission, qu'il aurait gardées s'il fût resté au milieu de ses semblables.

— Nous ne lui imputerons pas à crime un excès d'énergie : les natures fermes nous conviennent fort, quand elles ne tournent pas à la révolte.

— Il a souffert.

— Je le sais, mylord, dit Mary en retenant son impatience. Je le sais, mais le roi souhaite que nous l'entendions, et nous le souhaitons aussi. Voyez donc à le faire venir dans votre palais. J'y serai. Je ne me ferai pas connaître à lui d'abord, car je ne veux pas gêner son épanchement avec vous.

— Ce serait une surprise faite à sa bonne foi, madame.

— Vous voilà bien scrupuleux, mylord. Soit raison, soit fantaisie, je tiens à ce qu'il ignore d'abord qui je suis. Je veux le voir sans déguisement, sans timidité ; promettez-moi donc que vous ne me nommerez pas..... Voyant que le cardinal se taisait, elle ajouta avec hauteur : — Le contraire nous désobli-

gerait, mylord, et vous nuirait grandement dans nos respects.

— Ce que vous voulez sera fait, madame. Mais au nom du Christ, soyez clémente!

Le jour baissait lorsque Walter fut conduit au palais de Lambeth, dans le commencement de juin. Au moment où il traversait l'antichambre, une vieille lui dit ces mots : « L'homme prudent vaut mieux que le fort. » Il tressaillit, cette même parole lui avait été écrite à Rome. Le cardinal le reçut dans une galerie, où les reflets du soleil mourant jetaient d'inégales lueurs. Reginald de Pôle était pâle et agité. Son sourire, son air, ses paroles, tout sembla contraint à Walter. Il attribua cette gêne à la présence du moine Garcina.

— J'ai voulu vous voir, dit le cardinal, afin d'obtenir de vous-même que vous consentis-

siez à vivre. Sans ma faiblesse, je serais allé à Newgate vous chercher moi-même, car vous savez bien que je tiens à vous. Don Clément n'a rien obtenu de votre esprit superbe. Avez-vous bien le droit, jeune homme, de disposer ainsi d'une vie qui n'a donné que des espérances encore? Don Garcina, ajouta-t-il en montrant le moine et en avertissant Walter d'un ton expressif, vous dira que la reine est pleine de dispositions généreuses à votre égard.

— Et quel prix met-elle à ma vie? demanda Walter au moine.

— La reine fera de vous un être grand entre tous, si vous renoncez à l'hérésie.

— Ce que vous appelez l'hérésie est la vérité pour moi.

— Le cardinal tourna sa tête inquiète. Walter suivit ce mouvement de l'œil, et il décou-

vrit dans l'embrâsure d'une fenêtre une femme petite et toute vêtue de noir, dont le visage à demi caché sous un voile ne faisait face à personne.

— Souffrez qu'on vous instruise, dit le moine.

— Il y a longtemps, mon père, que je n'ai plus rien à apprendre des hommes au milieu desquels je vis.

— C'est de l'orgueil.

— C'est de la sincérité. Vous avez instruit Thomas Crammer. Sa docilité vous a-t-elle bien satisfait?

— Si mes lumières ont été insuffisantes pour l'éclairer, j'ai bien expié ce tort par mes humbles regrets. Des hommes mieux inspirés que moi réussiraient auprès de vous.

— Il ne le faut pas, je craindrais pour eux

vos humbles regrets. On ne me façonne pas à son gré, je suis d'une trempe rude.

— Un mot peut vous changer.

— Croyez-vous, mon père? Et ce mot, vous espérez bien que nul autre que vous ne le dira?

— J'avoue que cette tâche pieuse me serait douce à remplir.

— Quel mérite auriez-vous de faire de moi un homme à deux faces comme vous, mon père?

— Ne seriez-vous pas effrayé de cette perversité vivante qui pénétrerait la vôtre?

— Mon fils, dit le cardinal, pourquoi ce langage amer? Convient-il à un religieux?

—Souvenez-vous, dit Garcina, que la reine a pour vous les dispositions les plus clémentes?

— Je ne veux pas de la clémence de Mary Tudor, je ne veux que sa justice.

— Elle serait votre condamnation, jeune homme.

— Eh bien! qu'elle m'assassine, comme elle a déjà assassiné tant d'Anglais.

Le cardinal se leva :

— La doctrine du Christ n'est pas la tienne; on le voit bien à ton langage. Si tu étais chrétien, il n'y aurait dans ton cœur que charité et tendresse.

— Mylord, dit le jeune homme, je porte accusation contre votre miséricorde. Qu'est-ce donc que cette doctrine d'amour et de pardon qui traîne le faible devant le fort, et qui l'immole avec béatitude.

— Vous perdez le respect! s'écria le cardinal. S'adressa-t-il à Garcina ou à cette femme

mystérieuse que la nuit enveloppait alors entièrement, enfin il se tourna de leur côté pour justifier Walter. — Il n'a pas la conscience de ses paroles : la prison et la solitude ont troublé son esprit.

— Ne dites pas cela, mylord, car vous savez le contraire. Mais, comme tant d'autres, vous avez scellé vos lèvres devant la puissance.

— J'ai dit la vérité toutes les fois que je l'ai crue bonne. La reine a droit à la vénération de ses sujets. Ne vous excitez pas à l'offense, jeune imprudent.

— La reine a droit à leurs mépris, dit le jeune homme. Il se croisa les bras et regardant le cardinal de toute la hauteur de sa moralité : — Qu'est-ce que cet homme qui ment à la fraternité universelle dans l'intérêt d'un seul être, parce que cet être a une couronne? Qu'est-ce que cet Anglais qui renie en

quelque sorte sa patrie et la justice, pour satisfaire les scrupules étroits d'une conscience timide et affaiblie par les années? De quel droit vient-il absoudre le meurtre? Sa miséricorde est immorale; elle enhardit l'iniquité d'une part, et de l'autre elle entache de blâme la défense légitime. Vous avez dit la vérité, mylord, mais vous ne l'avez pas dite entière et vous l'avez dite en esclave qui s'interdit toute réflexion sur la conduite du maître, qui a grand désir que le maître ne se trouve pas offensé. Est-ce là une vertu qui commande les respects? Oh! l'indignation nationale étouffera sous sa vaste clameur vos gémissements discrets. Que les morts oublient, mais que les vivants se rappelent; qu'ils protestent bien haut contre la loi d'abrutissement et de sang, et qu'ils laissent au maudit sa marque indélébile, c'est

à la fois leur droit et leur devoir. Pendant que vous tenez ce langage, les cachots ne sont pas vides, il y reste des hommes. Et que de proscrits errent sur la terre étrangère! Combien durera leur pélerinage inquiet? Quand rentreront-ils dans leurs maisons? Bien des tombes se sont ouvertes pour une foule de vies violemment interrompues, bien d'autres s'ouvriront hâtivement encore. Les exilés de l'Angleterre ont le front chauve et le cœur chagrin, leur jeunesse ne s'est pas retirée lentement, elle a fui vite. Oh! c'est qu'il y a une amère souffrance à errer loin des siens! Parlerai-je de ceux qui restent, de ceux qui ne se confondent pas avec le troupeau servile? Vous savez leur destinée, ils meurent aidés par le bourreau.

— Il est fou! prononça le cardinal qui sembla sortir d'un rêve; jamais je ne lui

connus cette violence. — Madame! au nom de Dieu! ne restez pas ici !

— Pourquoi l'interrompre? dit-elle fièrement.

— Merci, proféra le jeune homme en s'inclinant du côté de cette femme. Merci, répéta-t-il, vous avez une ame, vous, ce prêtre n'en a point, lui qui ose parler d'amour envers les assassins.

— Ne m'épargnez aucune injure, dit le cardinal; mais que votre délire s'arrête à moi.

— Faites donc revivre ce qui a vécu, dit le jeune homme d'un ton sardonique. La haine pour les assassins doit être la force impérissable et sacrée de l'humanité. Cette haine fera lever enfin le jour suprême de la réparation. Cardinal, vos bras sont faibles, votre ame l'est également. N'êtes-vous pas l'hum-

ble serviteur de Rome? Eh bien, que la paix envers les méchants soit votre religion, mais laissez rugir dans le sein des forts l'horreur de l'oppression. A vous les délices de la mansuétude, à eux le combat pour glorification et pour vengeance. Quelques protestations isolées ont seules témoigné de la misère commune; seules, elles ont porté au ciel la plainte et la colère de tout un peuple; colère équitable et fortement sentie par tout ce qui a du cœur. L'Angleterre n'en est pas encore à se créer des libertés chimériques, à ériger en principes éternels et souverains des rêves généreux, mais qui se refuseront peut-être à devenir jamais des faits. Ses appels de liberté ne sont pas de vains appels : c'est bien une servitude ignoble et détestée qui la tient baillonnée, à genoux et la hache sur la tête ; quand elle laisse échapper un cri, c'est bien

un cri d'esclave. Prêtres, dit-il, en s'adressant au cardinal et au moine, vous pouviez, usant de votre ministère, dompter les inclinations de sang de cette reine, vous pouviez la forcer à entendre des enseignements utiles, vous ne l'avez pas fait : une mission sublime était la vôtre, vous l'avez négligée. Institués pour être les défenseurs des hommes, vous n'avez voulu être que des courtisans; la pauvreté et l'oubli vous ont fait peur.

— Nous avons eu la conscience du respect dû à la majesté souveraine, répliqua Garcina. L'ordre serait-il possible avec vos idées?

— Ne me vantez pas votre couardise, mon père. Oh ! dit-il, avec un accent passionné : que souvent j'ai souhaité cette reine face-à-face avec moi ! Il y aurait eu pour mon ame une satisfaction immense à l'effrayer un mo-

ment de la grande colère d'un homme. Une fois elle aurait entendu la vérité, elle aurait su ce que c'est que la vérité; mais je n'étais pas libre de ma vie.

— Insolent, dit une voix de femme.

Les yeux de Walter cherchèrent autour de lui. Ils rencontrèrent le pâle visage de Mary Tudor, en ce moment éclairé par un rayon de la lune. Une courte mais profonde agitation parut dans les traits de la fille de Henri VIII. La maîtrisant aussitôt, elle dit :

— Soyez satisfait, Monsieur, la reine d'Angleterre est là, face-à-face avec vous. Walter s'inclina. — Eh bien! quelles vérités avez-vous à nous dire? Parlez, Monsieur, nous vous écoutons avec patience..... Votre grande colère d'homme s'est-elle dissipée à notre vue, ou bien est-ce l'expression qui lui manque? Tout-à-l'heure vous aviez un déborde-

ment de rage pour insulter des prêtres; et voilà qu'une reine vous intimide. La coupable est devant vous, ne l'oubliez donc pas.

— Je me tais, madame, il est vrai; c'est que je voudrais concilier les égards que je dois à la femme et à la souveraine, et l'horreur que m'inspire la meurtrière.

— Ce début promet quelque chose, dit Mary Tudor avec un rire forcé et en serrant ses lèvres minces et pâlies par l'injure.

— Si je ne me contenais pas, reprit Walter, mon regard vous parcourrait avec mépris, ma bouche vous railleraît, je ferais pâlir votre visage si dur au malheureux, je mettrais dans votre âme, sinon le remords, du moins l'épouvante et la honte.

— Vous seriez bien puissant, Monsieur, à votre place j'essaierais.

— N'affectez pas, madame, un dédain qui

n'est pas en vous. Mes paroles vous troublent, et je vous plaindrais fort s'il en était autrement car votre endurcissement serait profond. Une religion étroite, indigne du créateur sublime de toutes choses, vous a poussée à verser le sang; c'est bien mal comprendre sa loi. Quittez vos palais, madame, allez un peu dans les rues et sur les chemins. Là, pullulent des hommes qui meurent de faim, et que le froid tue dans leurs greniers ouverts à tous les vents, quand vient l'hiver avec son froid soleil. Entrez dans les maisons des paysans, celui qui a une paillasse pour lit et une couverture de laine, est riche, très-riche. Sa tête toute vieille, toute douloureuse qu'elle soit, n'a le plus souvent qu'une pierre ou un morceau de bois pour chevet. La paille, enveloppée d'une toile grossière, est un chevet luxueux qu'on ne connaît guère dans les

campagnes, qu'on y envie pourtant. Mais cette misère du corps n'est rien comparée à la misère de l'ame. Oh! les puissants ont été bien coupables! Ils ont épuisé pour corrompre les petits, pour abrutir leurs instincts de courage et d'honneur, pour les rendre grossiers, couards, stupides et pervers, tous les genres de brutalité. Les fils déchus du ciel sont, au gré de leurs maîtres, des créatures abjectes et façonnées à tous les mépris. Il en est qui se sont tellement éloignés du type sacré, qu'ils ont été remplacés par un quelque chose sans nom dans la création de Dieu. Deshérités de leur caractère primitif, ils ont formé une race inconnue, puisqu'elle est une race dépravée. N'est-ce pas avec une compassion mêlée de dégoût et d'horreur que vous voyez des hommes, vos frères, marcher à la face du soleil, portant sur leur

front les marques hideuses du vice effronté et bas, d'autres se trouver honteux de la nudité de leur corps, et mendier le pain des affamés? Que de misères éclaire le jour! Que de laideurs ignobles dont le maître n'est pas complice, et qui furent ignorées de l'humanité heureuse! Que d'affronts a subis dans la longueur des temps cet être que Dieu avait institué le roi de l'univers! La bête a gardé purs ses traits extérieurs et ses instincts; l'homme qui a reçu le don immortel de la pensée, a dégradé tout à la fois son visage et son cœur; il est tombé au-dessous de la bête. A force d'avilissement, il n'aime plus, il ne peut plus aimer, sa grande détresse est là. Madame, c'est sur un peuple libre, intelligent et satisfait qu'il serait beau de régner!

— Monsieur Nervil, tout cela est admirable dans votre bouche, mais que pouvons-nous à

ces douleurs héréditaires? Nous ne connaissons pas un de nos grands qui voudrait se défaire de ses châteaux et de ses parcs, pour nous doter d'un peuple bien nourri, bien vêtu et content. Il est facile de signaler le mal, mais les moyens de l'extirper sont presque toujours impraticables.

Que les rois changent leur ame, dit le jeune homme, les grands changeront la leur aussi.

— Je ne sais, Monsieur, mais on a pour ces pauvres rois de terribles exigences. On demande à chacun d'eux plus de génie et de bonté qu'on n'en demanderait à tous les hommes ensemble. Qu'on me montre donc cet être capable de faire de vos espérances autre chose qu'un beau rêve, je lui obéirai, moi.

— Vous le nieriez, madame.

— Non, je ne le nierais pas, mais où est-il ce sage? Quelle société a donc échappé par lui à l'avilissement et au malheur communs? J'interroge inutilement ce qui a vécu. Les peuples, il faut bien le dire, Monsieur, sont immodérés dans leurs prétentions; les rois, au contraire, perdent chaque jour de leurs droits. Si les choses continuaient dans ce sens, ils ne seraient bientôt plus que des rois de parade, bons, tout au plus, à orner de leur majesté insignifiante quelque longue et stupide cérémonie, où l'on pourrait les voir et les railler à l'aise. Monsieur Nervil, je tiens pour un lâche le roi qui consentirait à l'être de cette façon, et déclare digne de tous les genres de misères le peuple qui ose tenter de dégrader ses rois.

— Faire entrer le pouvoir excessif des rois

dans des limites sages, est-ce les dégrader, madame?

— Ce langage est d'une insolence!... Pourtant je veux bien descendre un moment à votre point de vue. Limiter le pouvoir des rois, ce serait les assimiler aux masses; et les masses sont incapables par leur nature de savoir ce qui leur est bon ou nuisible.

— Elles ont des répugnances instinctives pour tout ce qui les avilit, madame; et les répugnances ont éclaté souvent, et ce n'a pas été en vain. Voyez les serfs, ils disparaissent et font place à des hommes libres.

— Convenez donc que des hommes libres sont parfois bien embarrassés d'une liberté qui ne leur donne pas du pain, et qui fait de la plupart que des gueux et des débauchés.

— Ils sentent du moins la justice de cette liberté! Vous n'en trouverez pas un qui ne

frémisse en se rappelant que ses pères étaient vendus naguère avec moins d'attention qu'on ne vend de nos jours des bœufs et des moutons sur le marché public. Walter cita quelque chose de la formule des actes : « Avec « les bâtiments et tout le cheptel, manants, « bestiaux, charrues... ». Manants, bestiaux ! Quelle mêlée !

— Les torts d'un autre âge ne sont pas les nôtres, Monsieur.

— Mais le nôtre en a aussi, madame, et qui ne sont pas moins graves, car ils partent de consciences plus élevées. Il n'appartient d'ailleurs à aucun homme de borner les droits de l'humanité ; ces droits sont infinis.

— Ce sont de grands mots, Monsieur. Eh bien, moi, reine, j'aimerais mieux porter ma tête sur l'échafaud que de sanctionner de telles extravagances. Mais c'est trop de temps

pour des questions inutiles, nous avons à vous demander si vous voulez rentrer dans le sein du catholicisme.

— Je n'ai jamais été catholique, madame.

— Voulez-vous le devenir?

— Je ne le puis pas.

— Vous préférez donc la mort à la vérité?

— Si je m'égarais ainsi, je ne serais qu'un fou.

— Et vous avez la prétention d'être un homme raisonnable?....

— Si je vous laissais du temps encore?

— Le temps ne changerait rien à mes idées religieuses, madame.

— Le temps débarrasse l'esprit d'orgueilleuses obstinations.

— Il y a un homme aussi convaincu que vous, madame, qui a tout fait pour m'amener à la foi; cet homme y a renoncé.

— Peut-être s'est-il découragé trop vite.

— Non, sa patience et son énergie de cœur ont été admirables, mais il a vu l'inutilité de ses efforts.

— Miss Reydnor vous est chère.

— Oui, bien chère; mais je ne serais pas l'homme de son choix, si je lui sacrifiais ma conscience.

— Mon devoir de reine catholique s'oppose à ce que vous soyiez plus longtemps pour votre pays un sujet de scandale. Dieu veuille ne pas me punir d'avoir tant tardé à l'accomplissement de ce devoir. Prévenez la jeune fille dont vous avez fait le malheur, que mer-

credi sera votre dernier jour à tous deux.

Walter fit un geste de pitié.

— Je vous plains, madame.

CHAPITRE XIII.

Le deuxième jour qui suivit cet entretien, il fut permis au religieux de réunir les deux êtres voués au sacrifice. Leur joie de se revoir se manifesta d'abord par de douces paroles; nulle plainte n'y mêla son amertume. Bien souvent ils se confondirent dans un *nous* expressif, c'était leur manière de se dire à quel point ils s'aimaient.

— Me pardonnez-vous? leur demanda le dominicain en un de ces moments où tous deux se reposaient dans un délicat oubli d'eux-mêmes.

Ils échangèrent un regard, et se plaçant devant lui :

— Bénissez vos enfants.

Il le fit avec des larmes.

— Arabella, reprit-il d'une voix profonde, comprenez ma surveillance dans le passé, mes angoisses et mon chagrin. Héléna Derby était ma sœur.

— Vous, le frère de ma mère! prononça Arabella toute saisie. Vous Owen!

—Owen, répéta le religieux; oui, c'était mon nom de jeunesse; et tu dis ce nom avec la voix d'Héléna. Mon Dieu! mon Dieu! que le

passé est fort ! Te parlait-elle souvent de moi ?

— Souvent, mon père.

— Te disait-elle toute l'affection qu'Owen avait pour elle ? Te disait-elle qu'Owen se mettait tous les soirs à genoux devant son petit lit, et qu'il l'endormait avec des chants de la France et du pays de Galles ? Te disait-elle qu'il la préférait, alors même qu'elle n'était qu'une enfant, à tout ce qu'il connaissait dans la vie de charmant et de beau ?

— Elle me le disait, répondit Arabella, elle me disait bien d'autres choses aussi. Vous l'avez vue la veille de son dernier jour ?

— Oui, j'allai lui donner le baiser de paix. Les moments que nous passâmes ensemble furent tristes et doux. Comme en cette circonstance, je ne pus être qu'un homme, j'oubliai mes obligations de prêtre. Ébranlé par ces souvenirs, Owen resta un moment

la tête baissée et les yeux sans expression. Revenant à eux, il soupira : — Quelle mort vous attend! Mon cœur est désolé.

Walter ne put retenir un gémissement en regardant Arabella. Elle lui tendit la main avec une expression angélique.

— Je ne vous demanderai pas, lui dit-il en retenant cette main d'un air à la fois respectueux et tendre, si vous voyez en moi un ami ou un meurtrier; je sais tout ce que ce doute aurait d'injurieux pour votre noble caractère; mais moi aussi je ne puis me défendre d'une horrible douleur, quand je pense à la manière dont vous devez quitter la vie. Ces yeux si doux et si profonds, cette bouche d'où sont sortis tant de paroles généreuses, ce cœur si plein d'affection et de sentiments élevés, ce corps délicat et si beau, tout ce que j'ai aimé en vous, Arabella, va

souffrir et mourir devant moi! Et je l'ai voulu, et d'un mot j'aurais pu vous sauver! mais ce mot était le mensonge, il nous eût avilis tous deux. Laissez-moi vous pleurer à genoux! Si je n'écoutais que ma misère j'aurais des cris.

Elle pressa contre son cœur le front prosterné du jeune homme. Sa poitrine aussi avait des sanglots. Le relevant plus tard avec un doux effort :

— Pourquoi donc nous affliger ainsi? Ne devons-nous pas mourir ensemble?

— Oui, mais de quelle mort?

— Walter, lui dit-elle avec un regard expressif, ne m'ôtez pas mon courage, ce n'est pas sans travail que je me le suis donné. Elle se tourna vers le religieux : — Il y a longtemps que je comptais peu sur la durée de ma vie. Les violences qu'on exerçait, mon dédain in-

time pour la mobilité des croyances successivement imposées et pour la facilité avec laquelle les acceptaient tant d'ames communes ou lâches, la religion exaltée et profonde que m'inspiraient les martyrs, me faisaient une loi de ne pas céder à l'entraînement général. Je me disais qu'il viendrait peut-être un jour où, comme tant d'autres, je serais appelée à confesser ma foi, et j'habituais mon ame au courage sanglant, et mes yeux s'ouvraient aux plus affreuses réalités. Deux fois j'ai vu mourir un homme, chaque fois ça été volontairement. Quand Thomas Crammer est monté sur le bûcher, mon regard l'y a suivi, et je l'aimais presque à l'égal d'un père. On devient fort à de telles épreuves. Des pleurs coulaient sur les joues pâles d'Arabella. — Pourtant, reprit-elle, rien dans ma vie ne m'avait habituée à ces curio-

sités. Qu'y a-t-il de commun entre leurs fêtes hideuses et la solitude et le calme des montagnes? Son visage se tourna vers le jeune homme.

— N'auriez-vous pas aimé à les revoir, Walter? Le printemps est revenu, elles fleurissent maintenant, elles sont belles et suaves comme au jour où nous étions heureux. Dans l'éternité qui nous attend, il n'y a pas de bruyères, de lacs, d'oiseaux sauvages, rien du pays. Ce matin je regrettais tout cela à la vue d'une giroflée qui embaumait une crevasse de ma muraille. Hier, vous m'auriez vue une rose de buisson dans mes cheveux. La femme du geôlier m'en avait apporté quelques-unes. On se sépare difficilement des choses avec lesquelles on a vécu. C'est inexprimable comme on tient à la terre par une foule de sympathies. N'admirez-vous pas,

mon père, ajouta la jeune fille avec une douce ironie, que je m'attache à ces puérilités au lieu de m'occuper du jugement de mon créateur? Ce jugement est pourtant bien proche. Mon Dieu, dit-elle, en joignant les mains, ne compté-je point trop sur votre miséricorde!

— Ce doute, dit Walter, offenserait sa bonté, sachons mourir avec confiance.

— Je le veux bien ainsi, répondit-elle. Un souvenir la posséda soudain. — Walter, regardez bien cette cellule, regardez-la avec respect; une des plus nobles victimes de Henri VIII y a vécu ses derniers jours. Elle prit le jeune homme par la main et le conduisit vers le mur faisant face à la fenêtre, et sur lequel se trouvaient des figures capricieusement dessinées, des pensées tristes et pieuses ou nées du désespoir. —

Voyez, dit-elle en lui montrant quelques lignes, c'est la grande martyre qui les a écrites : lisez son nom.

Walter lut le nom d'*Anna Askeu* (1), et son front s'inclina sous une impression d'enthousiasme et de ferveur. Arabella lut tout haut à son tour ces lignes où une ame forte et indépendante avait déposé sa conviction dernière :

« La durée de ma vie a été courte, je « vous en glorifie, mon Dieu, puisque je « meurs pour la vérité et dans toute la force « de la pensée et du cœur. Ma vieillesse au- « rait pu être déshéritée de tous les dons de « votre amour : le courage, la justice et la

---

1 Prononcez Anna *Askiou*, et voyez dans mon livre *Comment tout finit* la nouvelle qui a pour titre : *Les joies de Henri VIII*

« bonté; vous m'épargnez cette dégradation,
« je n'ai pas assez de voix pour vous exalter
« et vous bénir. Demain, Anna Askew vous
« connaîtra, demain sera le jour sublime.
« Adieu, terre ! adieu, hommes, mes frères !
je.....

Anna Askew s'était arrêtée là et pour toujours. La voix émue de la jeune fille, la conformité de sa destinée avec celle de la martyre, sa jeunesse, sa grâce, sa fermeté mélancolique, tout ajoutait à la profondeur de ces paroles.

— C'est grand, dit-elle. Quand je découvris ce nom d'Anna Askew, je m'inclinai comme vous, Walter; je lus, je méditai la conviction généreuse laissée par une femme de cœur à d'autres malheureux. Sa main, brisée par la torture, a trahi sa volonté d'aller plus loin. Regardez comme les derniers

mots sont vacillants et informes, puis elle a cessé d'écrire. Anna Askew, ils ont bien pu vaincre ton corps, mais ton ame est restée libre et plus forte que leur barbarie. Comprendriez-vous la faiblesse, Walter, en face de ce témoignage de puissance? Ne déclareriez-vous pas lâche la créature qui se laisserait dominer ici par des terreurs avilissantes?

Cela dit, Arabella baisa pieusement ces lignes empreintes par la mort d'un caractère splendide et sacré; puis elle ramena Walter auprès du religieux. Le jeune homme désira savoir ce qu'elle faisait de ses heures de solitude.

— Je pense à Dieu, à ma mere, à notre ami, à vous, Walter. Si l'attendrissement me gagne trop, je prends l'*Évangile* ou l'*Imitation*,

et cette lecture me console et me fortifie. L'*Imitation* est un livre que la terre aurait dû recevoir à genoux. Pas une ligne qui ne parle au cœur, qui ne semble inspirée par une sagesse attentive à prévenir tous les besoins, à relever des défaillances, à soulager du mal de la vie. « Laissez-là tout ce qui passe, ne « cherchez que ce qui est éternel. » Comme c'est beau !

La jeune fille se soutint à cette élévation. Sa fermeté et sa grâce exquises ne devaient plus l'abandonner.

Ils étaient encore réunis le surlendemain, quand Berckley entra.

— Eh bien, dit-il à Walter avec sa pétulance acoutumée, tu t'obstines donc à mourir.

— Il le faut.

— Je n'ai pas ta résignation; et, puisque

les moyens aimables ne peuvent t'agréer, nous emploierons les moyens violents. La reine consent à te voir encore une fois, miss Reydnor assistera aussi à cette dernière entrevue. Ce que tu lui diras, m'importe peu; je ne m'en inquiète aucunement. Loue, injurie, fais tout selon ton bon plaisir. Ce qui m'importe, c'est que, ni toi, ni miss Reydnor, vous ne rentriez dans votre prison. J'ai des hommes de résolution tout prêts à vous enlever et à vous conduire en lieu sûr. Là, des chevaux prompts comme le vent nous emporteront vers la mer, d'où nous passerons en France. A moins que je ne sois tué, la chose doit réussir.

— Je te remercie, dit Walter, mais je n'accepte pas.

Berckley enfonça son chapeau sur la tête et se croisa les bras.

— Tu es fou ou tu veux rire de moi

— Ni l'un ni l'autre, Oswald.

— Explique-moi donc ton refus.

— Je ne veux pas qu'on soupçonne mon courage; je ne veux pas qu'on dise : Il a fui parce que le cœur lui a manqué.

— C'est de l'orgueil. Et l'orgueil est un misérable motif.

— Si je fuyais, Berckley, une foule de réformés auraient peur et ils s'empresseraient de redevenir catholiques.

— Tu ne le deviendrais pas, toi.

— Mais je serais coupable de leur honte. Ce serait à moi qu'ils devraient d'abandonner le culte ou la recherche des idées vraies.

— Tu as des scrupules qui passent toute croyance. Dis-moi, t'imagines-tu que les flammes se feront courtoises pour t'accueillir?

— Je sais que ma chair souffrira.

— Mon fils, dit le religieux, ma naissance

et mes inclinations devaient faire de moi un homme de guerre, je me fis moine pour préserver ma sœur des tristesses du cloître. N'ayant rien laissé pénétrer de mon sacrifice, je dévorai bien des affronts. On me dit que je craignais la fatigue, que j'avais peur de voir couler mon sang, qu'un visage d'homme me ferait pâlir; on me dit que j'étais un lâche... Je supportais tout; tout, jusqu'à l'humiliation de cœur de celle pour le bonheur de laquelle j'immolais ma gloire d'homme et ma vie espérée.

— Ma mère n'a-t-elle jamais rien su de votre dévouement? demanda Arabella.

— Jamais, c'eût été pour elle une douleur inutile.

— Sa fille le sait, et qu'elle vous aime !

— Vous fûtes admirable, mon père, dit Walter à son tour. Mais votre exemple n'en-

traînait au mal aucun de vos semblables. C'était un acte qui restait ignoré dans votre vie. Nulle personnalité ne l'entachait d'ailleurs. Il n'en serait pas de même de ce que me demande cet imprudent ami. N'en parlons plus, Berckley, j'aurais aimé à vivre pour des êtres grands de cœur, comme vous l'êtes tous ici; la violence du temps ne le veut pas.

— Je te sauverai malgré toi. On te liera s'il le faut.

— Et moi, je ne recouvrerai ma liberté que pour venir mourir à Smithfred?

Berckley s'épuisa en raisonnements pris dans son envie ardente de sauver Walter et dans son indifférence pour tout culte. Walter resta inflexible. Seulement, une fois, il changea de visage quand Berckley dans son emportement d'affliction, lui dit : — Tu n'es qu'un superbe, tu n'aimes pas cette jeune

fille qui te donne sa vie, tu lui préfères tes satisfactions d'orgueil. A peine ces cruelles paroles eurent-elles été dites qu'Arabella saisit la main de Walter, et qu'un regard de confiance démentit le fougueux jeune homme.

Quand le dominicain reparut devant Mary Tudor, il avait, en une semaine, vieilli de bien des années Le regard de la reine l'interrogea :

— Ils sont auprès de Dieu, madame. Et nous, leurs meurtriers, qui peut dire où nous serons un jour ?

La fille de Henri VIII sourit d'un air méprisant.

— Moi, je suis tranquille, mon père ; je laisse la terreur aux cœurs mal affermis.

FIN DU DEUXIEME ET DERNIER VOLUME

Melun. — Imprimerie de DESRUES